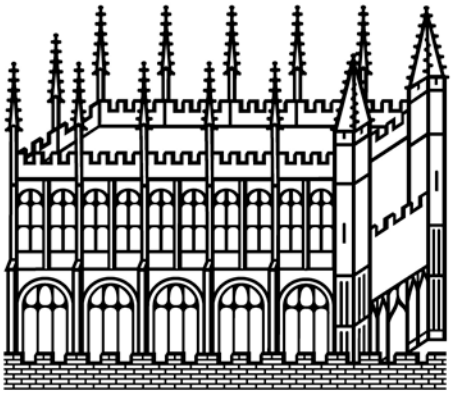


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

# La miseloque

Jean Richepin

L3976

I/S 8514 A1

LA

# MISELOQUE

1/S 8014 A.1

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, PARIS

---

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à **3** fr. **50** le volume.

---

### POÉSIE

**LA CHANSON DES GUEUX**. . . . . 1 vol.
**LES CARESSES**. . . . . 1 vol.
**LES BLASPHÈMES**. . . . . 1 vol.
**LA MER**. . . . . 1 vol.

### PROSE

**LA GLU**. . . . . 1 vol.
**MADAME ANDRÉ**. . . . . 1 vol.
**LES MORTS BIZARRES**. . . . . 1 vol.
**MIARKA LA FILLE A L'OURSE**. . . . . 1 vol.
**LE PAVÉ**. . . . . 1 vol.
**BRAVES GENS**. . . . . 1 vol.
**CÉSARINE**. . . . . 1 vol.
**LE CADET**. . . . . 1 vol.
**TRUANDAILLES** . . . . . 1 vol.
**CAUCHEMARS**. . . . . 1 vol.

---

10838. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

JEAN RICHEPIN

# LA MISELOQUE

— CHOSES ET GENS DE THÉATRE —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11
1893

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 9 JUN 1976
OF OXFORD
LIBRARY

A
CADET
VINGTENAIRE
AMI
CET
OUVRAGE
EST
DÉDIÉ
J. R.

# I

# BALLADE

POUR EXPLIQUER A CEUX N'ENTENDANT PAS L'ARGOT

CE QUE C'EST QUE LA

MISELOQUE

I

# BALLADE

POUR EXPLIQUER A CEUX N'ENTENDANT PAS L'ARGOT

CE QUE C'EST QUE LA

MISELOQUE

---

*La face rasée et vernie,*
*Les yeux faits, l'esprit se prêtant*
*A la fantaisie infinie*
*D'un monsieur l'auteur qui prétend*
*N'être jamais payé comptant,*
*Servir au public de breloque*
*Qu'il casse s'il n'est pas content,*
*Voilà, c'est ça, la miseloque.*

*Croire que l'on a du génie,*
*Et même en avoir, et pourtant*
*Rester de la race honnie*
*Que jusqu'en nos jours va fouettant*
*L'envie ou le rire insultant*
*Du bourgeois faisant l'Archiloque*
*Contre ceux qui l'amusent tant,*
*Voilà, c'est ça, la miseloque.*

*Trouver l'existence bénie*
*Parce que, derrière un portant,*
*Chaque soir on a l'agonie*
*Du suave et terrible instant*
*Où l'on vient jouer en sentant*
*Que corps et âme on s'effiloque*
*Dans un gouffre affreux et tentant,*
*Voilà, c'est ça, la miseloque.*

ENVOI

*Prince ou larbin, en en sortant*
*Devenir une triste loque*
*Que l'oubli tout entière attend,*
*Voilà, c'est ça, la miseloque.*

# II

# PENSEUR ET DISEUSE

## II

# PENSEUR ET DISEUSE

---

Il est certain que lui, quand on le voit de près, à la ville, n'évoque en aucune façon le grand premier amoureux rêvé, tout vibrant et flambant de passion, auréolé de folle jeunesse, échevelé de lyrisme.

Il est clair qu'elle, loin de la rampe, réalise aussi peu que possible le type imaginé de l'héroïne, dont l'ardent et tragique visage révèle un cœur saignant, percé de glaives et radieux comme celui de la Vierge aux sept douleurs.

Avec sa barbe taillée en pointe, sa calvitie de bon goût, ses allures réservées, sa tenue affectant la distinction anglaise, il avait encore l'air, voilà douze ou quinze ans, de

quelque avoué à la mode et *dernier cri*, portant beau la quarantaine, et que l'on confond volontiers dans le monde avec les peintres du quartier Monceau. En tous cas, peintre ou avoué, il donnait l'idée d'un monsieur qui s'entend raide aux affaires et qui n'en laisse pas sa part aux chiens. Maintenant, sécot, ratatiné, le poil tellement teint et reteint en noir qu'il en paraît vert, la peau cuite et ridée à l'aspect et au ton de brique qui se fendille, la démarche et le geste comme craquant des jointures, il fait irrésistiblement penser à un diplomate en retraite devenu usurier pour gens chic.

Elle, aujourd'hui comme au sortir du Conservatoire, est toujours la même petite vieillotte, prématurée jadis, admirablement confite à présent, proprette, simplette, d'élégance sobre, de mise et de mine bourgeoises, à la figure de veuve sérieuse qui continue le commerce de son défunt, un commerce de gros, rue d'Aboukir, une maison pareille à un ministère, et dont les chefs de bureau sont menés par elle à la baguette.

Mais, que lui et elle soient cela sur le pavé et paraissent autre chose sur les planches, il ne faut pas trop s'en étonner. Le théâtre a de

ces surprises. Ce qui est curieux, c'est la manière dont ils travaillent, lui et elle, pour arriver à paraître, en dernière manifestation, cette autre chose.

Inutile, d'ailleurs, si vous voulez connaître leurs deux méthodes, de vous en informer auprès des camarades, qui pourtant doivent être les mieux renseignés, mais qui en parlent avec une passion absolument inique. Car lui et elle ont chacun leurs partisans exclusifs, n'admettant aucune comparaison possible entre ces deux gloires, et jugeant que l'une des deux est seule légitime, tandis que l'autre est un *coup monté*.

Ainsi ceux qui tiennent pour elle vous disent de lui, simplement :

— Taisez-vous donc ! Il ne vaut pas un clou. C'est un galfâtre.

Ceux qui tiennent pour lui vous disent d'elle, ni plus ni moins :

— Oh ! là, là ! Quelle gniolle ! Non, mais ce qu'il vous la met dans ses bottes !

Et vous voilà — n'est-ce pas? — vraiment peu documenté.

Que si vous demandez aux admirateurs de l'un et de l'autre comment le génie de l'un et le génie de l'autre pourraient se définir en un

mot, il vous sera répondu, en fin de compte, et comme résumé, ceci :

— Lui, c'est un penseur.

— Elle, c'est une diseuse.

Et vous n'en serez pas, je pense, beaucoup mieux instruit.

Reste donc à voir elle et lui en pleine besogne, entrant dans la peau du personnage, c'est-à-dire aux répétitions. Et encore n'est-il pas sûr que vous y verrez grand'chose, si vous n'êtes pas de la partie. Enfin !

Lui, il commence par chercher minutieusement, en tâtillon, par poids et mesures, et au compte-gouttes pour ainsi parler, quelque chose.

Oh ! pas dans le texte, évidemment. Belle affaire que le texte ! Un canevas, oui, voilà tout, un grossier canevas de mots plus ou moins vagues, sur lequel il s'agit de broder les variations psychologiques du rôle, variations entrevues peut-être par l'auteur, mais exécutables par le seul comédien. Et donc c'est entre les lignes, sous le texte, à côté du texte, souvent même et le plus souvent à l'envers du texte que, lui, il cherche.

Avec quelle conscience, par exemple, quelle patience et quelle science ! Ses partisans

bavent d'attention et suent d'espoir, à le voir chercher.

Il va, vient, s'assied, se lève, se met de face, de profil, de dos, bredouille des n'importe quoi inarticulés, prend tout au souffleur, en fait une bouillie de pataquès, s'éponge le front, s'arrête et dit :

— Ça n'y est pas encore; mais nous approchons. Essayons le contraire. J'entre de l'autre côté. Faisons une autre mise en scène. Allons-y !

Et il reva, revient, se rassied, se relève, recommence tout à rebours, remâche de la bouillie de contresens, en engueulant de temps à autre le souffleur, qui finit par patauger, lui aussi.

— Voyons, tu fais exprès de me foutre dedans, hein? J'étais sur la voie. Je tenais mon bonhomme. C'est tout à retrouver.

Et il tombe sur une chaise, accablé, mourant. On savoure son silence.

— Est-il assez vidé ! pensent ses ennemis, les yeux allumés de joie.

Ses partisans, les yeux non moins allumés, mais d'enthousiasme, murmurent, à voix basse pour ne pas troubler le génie en gésine :

— C'est effrayant, ce bougre-là, comme il creuse.

Il creuse quoi? Il cherche quoi? Ce quelque chose, à quoi il s'applique si minutieusement, en tâtillon, par poids et mesures, au compte-gouttes, avec tant de conscience, de patience et de science, ce quelque chose, qu'est-ce que c'est?

N'interrogez pas là-dessus ses admirateurs, ni lui-même surtout. On vous foudroierait d'un regard significatif, qui voudrait dire :

— Pauvre imbécile !

Quant aux ennemis, ils vous riraient au nez, d'un rire qui vous appellerait aussi pauvre imbécile, et, si vous insistiez, ils ajouteraient :

— Ce que c'est, qu'il cherche ? Mais, parbleu, rien du tout.

Et ceux-ci comme ceux-là, les uns avec une expression extatique, les autres avec une expression goguenarde, ils concluraient par le même mot :

— C'est un penseur.

Elle, en revanche, on dirait qu'elle ne pense pas le moins du monde, et particulièrement pas du tout à ce qu'elle dit.

Oh! elle sait le texte, évidemment. Le texte — n'est-ce pas? — c'est tout, et hors du texte il n'y a pas de salut : tel est son article de foi. Elle en possède les points et les virgules, les conjonctions les plus insignifiantes ; et elle reprend le souffleur à l'occasion ; et cela dès la première lecture. Pour un peu, elle aurait appris son rôle avant d'en avoir copie. Mais elle commence par le débiter au petit bonheur, comme si elle récitait des choses dans une langue étrangère. Toutes les intonations imaginables, elle les y met ; seulement, il semble qu'elle les y jette sans s'inquiéter du mot où elles tombent. Et, quand on le lui fait observer, elle réplique gentiment :

— Oui, oui, je ne dis pas non. Ça s'arrangera, ça se tassera. Pour le moment je ne tiens pas à comprendre. Je déblaye, voilà tout, je déblaye.

Son déblayage est, d'ailleurs, si bien articulé, si nuancé déjà, même quand la nuance est où il ne faut pas, tout cela sonne si clair et si bien entrant dans l'oreille, que c'est agréable à entendre, abstraction faite du sens. Aussi, tandis que ses ennemis se gondolent de rire étouffé en rognonnant :

— Quelle oie, hein ! Nom de nom, en a-t-elle une couche !...

— N'y a pas à tortiller, ronronnent ses partisans, pour une diseuse, c'est une diseuse ; et des voix comme ça, on n'en fait plus.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, de vraiment très étrange, c'est qu'ennemis et partisans ont à la fois raison, et dans tout ce qu'ils affirment, le bien comme le mal, et qu'en somme ce penseur et cette diseuse, l'un avec son initial bafouillage sans souci du texte, l'autre avec son débit de perruche inconsciente, l'un pareil à un ancien diplomate devenu usurier pour gens chic, l'autre semblant gérer sa maison de gros rue d'Aboukir, celui-ci bientôt sexagénaire, celle-là qui a toujours eu quarante ans passés, ce qu'il y a de miraculeux, c'est que ces deux cocos-là font bien la chose qu'ils ont à faire, et sont absolument doués pour la faire, et donnent l'illusion magique et vivante des personnages qu'ils jouent, et nous en laissent l'inoubliable frisson, et créent réellement à côté des poètes créateurs, et sont par conséquent des artistes, certes, et de grands artistes.

Eh ! oui, ce vieux monsieur au poil tellement teint et reteint en noir qu'il en paraît

vert, ce chercheur de quelque chose sans savoir au juste quoi, il le trouve, le quelque chose et, quand il l'exprime, il n'y a plus de vieux monsieur, ni de prétendu penseur ridicule, ni de monsieur du tout; il y a le protagoniste incarné du drame où nous haletons, le grand premier amoureux rêvé, tout vibrant et flambant de passion, auréolé de folle jeunesse, échevelé de lyrisme. Et que nous importe le reste !

Et je m'en fiche un peu, et même tout à fait, que cette petite vieillotte ait déjà eu au Conservatoire son air de veuve rangée continuant un commerce de gros rue d'Aboukir, et qu'il soit nécessaire de lui remettre ses intonations à la place où elles doivent être et qu'elle ignore; j'oublie cela, et j'oublierai bien plus encore, et notamment tout, quand dans la voix de cette sans-âme j'entends pleurer l'âme entière de son sexe, quand la rampe m'illumine en elle l'héroïne sacrée dont l'ardent et tragique visage révèle un cœur saignant, percé de glaives et radieux comme celui de la Vierge aux sept douleurs.

— Mais alors, monsieur, le théâtre est l'apothéose de la fiction, du mirage, du mensonge?

— Oui, honorable monsieur, n'en doutez pas, et c'est pourquoi on l'a si justement appelé (vous-même, je crois) l'image de la vie.

# III

# A LA SAINT-RHÉAL

## III

# A LA SAINT-RHÉAL

---

Oh ! les coupes de cheveux, les *têtes*, inventées et mises à la mode par les ténors ou jeunes premiers célèbres ! Vous vous imaginez, vous, Parisiens, qui en avez tant vu passer, que ça disparaît, que ça meurt !

Oyez plutôt !

Après trois semaines de rudes excursions pédestres à travers les rocs et les déserts de ces montanilles où ne va plus personne, j'étais arrivé par la guimbarde, au milieu de la nuit, dans la vieille petite cité de Puyjosque. Mon premier soin fut de me coucher, éreinté, à l'hôtel même où relayait l'antique diligence, et mon second, en m'éveillant vers les neuf heures du matin, fut de demander à l'hôtelier si Puyjosque possédait un établis-

sement de bains et un coiffeur. Je me sentais, en effet, la peau encroûtée de poussière et recuite de sueur, et j'avais le poil hirsute en Saint-Jean-Baptiste.

— Pour quant à ce qui est du baingne, me répondit l'hôtelier avec un formidable accent, il fodra que monsieur en fasse deuil et le prenne par cœur. Il y a biegn eu, dans les temps, un établissemint rue des Trois-Prêtres. Ça datait d'un nommé Poubizencq, qu'il avait fait fortune près d'Esmyrne, avé les Teurs. Et alors il s'était ingéré d'ouvrir à Puyjosque un baingne romain, vous savez, qu'on y transpire. Mais cinq ou six fadas, pas plus, en avaient pris la mode à son ézemple. Et quand il est mort, le povre, il n'est puis plus venu personne. Aussi on a fermé l'établissemint.

— Est-ce qu'il y a longtemps?

— Qui le sait? Je vous conte ce qu'on m'a conté, les vieux, quand j'étais petit. Il doit biegn y avoir soixante ou quatre-vingts ans que l'établissemint ne donne plus. On se demande même où diable ce bougre de Poubizencq avait pu trouver de l'eau pour faire sa vapeur. On pense dans son puits, qu'il est à présent bouché.

— Ah! il n'y a pas de rivière, donc, à Puyjosque?

— Une rivière à Puyjosque! Eh! boudiou, monsieur badine. Tout le monde sait bien qu'il n'y a jamais eu de rivière à Puyjosque. C'est ça la beauté du pays, outre!

Comme il se rengorgeait et semblait prendre haleine pour entamer un dithyrambe, je le ramenai à la seconde de mes questions en lui répétant :

— Et un coiffeur?

Il me contempla d'un air triomphant et s'écria :

— Ah! pour quant à ce qui est du coiffeur, à Puyjosque la prime, on peut le dire sans faire le fier.

Et s'inclinant pour mettre sa tête au niveau de mes yeux :

— Té, vé, regardez-moi ça! C'est magistral, eh! Racine droite au milieu, et les quatre bandeaux en ailes, deux à droite, deux à goche.

Puis, redressé, les narines épanouies, la bouche orgueilleuse :

— A la Saint-Rhéal! Et par Marius! Pas par un de ses élèves, non! Par lui-même, en personne! C'est à Puyjosque qu'il est, Marius,

et à la source de la Saint-Rhéal, puisque c'est à Puyjosque aussi qu'il est, Saint-Rhéal.

Devant cet enthousiasme, je n'osai avouer ma profonde ignorance touchant Saint-Rhéal et Marius, et je me contentai de murmurer, d'un air aussi entendu que possible :

— Ah ! vraiment, ils sont à Puyjosque tous les deux !

L'hôtelier ajouta, dans un sourire complaisant et presque protecteur :

— Sûr, ils sont à Puyjosque, et ils sont même, tous les deux, de Puyjosque.

Je risquai, par politesse, un :

— C'est incroyable.

On me répliqua par un :

— C'est pourtant comme j'ai l'honneur de l'affirmer à monsieur.

Je pris une mine admirative qui devait inciter l'hôtelier aux derniers débordements de vantardise bonimenteuse, et je n'eus pas, en effet, à attendre longtemps pour connaître à fond la gloire de Marius et de Saint-Rhéal, double honneur de Puyjosque. A flots pressés et torrentueux, vite il s'exclama, me noyant de détails, sans avoir d'ailleurs, disait-il, la prétention de rien m'apprendre ; car toute la Provence et, par conséquent, le monde entier

avaient assez rendu justice et hommage aux deux illustres Puyjosquais !

Par de savants hochements de tête et d'habiles regards extasiés, et des « *certes !... parbleu !... à qui le dites-vous ?...* » je me tenais au diapason, tant et si bien que le brave hôtelier put s'écrier en toute conscience :

— Et, té, je parierais que, si monsieur est venu à Puyjosque, c'est précisément pour voir nos deux grands hommes et pour se faire tailler à la Saint-Rhéal.

Je n'eus pas le courage de protester. C'eût été faire injure à tout Puyjosque. Jugez-en !

Saint-Rhéal, aujourd'hui âgé de soixante et dix-sept ans, avait été pendant près d'un demi-siècle la coqueluche du brave Midi tout entier comme ténor (l'hôtelier prononçait teunor).

Non pas un *gros teunor*, chantant le grand opéra. Mais *teunor leuger, avé une voix douce, douce ! Et joli comme une mounine ! Et que toutes les femmes s'en rendaient amoureuses et se languissaient de l'entendre, et que les yeux leur en tombaient de le voir !*

— Il aurait, monsieur, glapissait l'hôtelier, il aurait reuvolutionné Paris s'il avait

voulu! Mais il n'a pas voulu. Une fois, pas plus, il s'est fait engager à l'Opéra-Comique de là-haut. Croyez-vous que ces polissons lui ont trouvé trop d'assent! C'est-à-dire qu'ils ont été jaloux, oui, et qu'on lui a monté une cabale, peuchère! Alors il a secoué sur euss la poudre de ses bottes. Qué? C'était pas bien fait, eh? Et il est revenu parmi les fings connaisseurs, en Provence, et aussi chez ceuss de Toulouse et de Bordeaux, qui sont un peu du Midi, pas moins. Et partout, partout, jamais on n'avait entendu ni vu un pareil teunor leuger. Et il est de Puy-josque, vé!

Quant à Marius, aussi âgé que Saint-Rhéal, il avait tenu, à Marseille, pendant un demi-siècle aussi, la première maison de coiffure de la Canebière, et c'est lui qui avait, pour son pays et ami le fameux teunor, inventé la taille de cheveux devenue immortelle sous le nom de *taille à la Saint-Rhéal*. Après fortune faite, pouvant aspirer à tous les honneurs dans la capitale phocéenne, dans l'Athènes de la Provence, il avait préféré venir prendre sa retraite dans sa patrie, à Puyjosque. Là, quoiqu'il n'eût plus besoin de travailler, il avait quand même ouvert boutique, par

amour de l'art, pour former des élèves dignes de lui, et surtout pour continuer à tailler Saint-Rhéal à la Saint-Rhéal.

— Et, ajoutait l'hôtelier, ce n'est pas tout le monde, vé, qui a l'honneur d'être taillé à la Saint-Rhéal par Marius lui-même en personne. Le petit monde, il laisse ça à ses élèves. Et on ne lui en veut pas, peuchère! Il est vieux, vous pensez biegn, et à tailler toute la ville il se tuerait. Il ne taille donc que les notables.

Un temps, et l'hôtelier reprit, avec condescendance :

— Ou les passants de marque, comme monsieur.

Un autre temps, et, avec une moue légèrement méprisante et un regard de profonde commisération :

— Entre parenthèses, ce n'est pas pour dire, mais monsieur est bougrement mal taillé. C'est là-haut, eh ! qu'on vous a jardiné la tête comme ça. Ungn hérisson, pas moins. Mais quand Marius il aura passé par là, monsieur m'en donnera des nouvelles. Je vous y mène, qué?

— Oh ! tout à l'heure, fis-je. Je ne suis pas pressé.

— Mais, objecta durement l'hôtelier devenu sévère, vous ne pensez pas aller en ville avec cette perruque, qué? Ça ferait de brut, sûr. Monsieur serait remarqué, outre! Et puis, si monsieur veut rendre visite à notre grand Saint-Rhéal, il lui faut d'abord être taillé à la Saint-Rhéal, eh! C'est convenable. C'est même, on peut dire, obligatoire. Allons, ouste, je vous y mène, qué?

Je ne voulais pourtant pas me laisser violenter à ce point. Je repris un peu d'énergie pour insinuer que ma tête avait seulement besoin, barbe et cheveux, d'être rafraîchie, et que peut-être je ne désirais pas absolument être taillé à la Saint-Rhéal, dont je n'avais pas l'habitude.

La stupéfaction et l'indignation firent pâlir l'hôtelier qui demeura muet, ne trouvant rien à répondre à tant d'insanité. Je mis son silence à profit pour me coiffer de mon chapeau et sortir.

Il courut après moi, me rattrapa au seuil de l'hôtel, et me dit, d'un air suppliant :

— N'allez pas parler ainsi à notre Marius, au moins. Vous lui donneriez une attaque. Et puis, un conseil! Enfoncez biegn votre chapeau, eh! Qu'on ne voie pas trop votre taille

en hérisson, par les rues ! Les gamins riraient, vous savez ! Une tête pareille, à Puyjosque, ah ! boudiou ! Eh bien ! pas moins, monsieur va se faire remarquer ! Outre !

Et je me fis remarquer, en effet. Et c'est tout juste si les gamins ne m'escortèrent pas en charivari ! Ils me suivirent, par exemple, et me montrèrent au doigt. Et les grandes personnes ne se gênèrent pas non plus pour ouvrir de gros yeux et étouffer des rires à mon passage. Et j'avais évidemment l'air d'un phénomène, avec ma tête que je tenais découverte, à cause de la chaleur et malgré le charitable avis de l'hôtelier. Songez donc que tous les Puyjosquais, grands, petits, vieux, riches, pauvres, bourgeois, artisans, tous, tous, jusqu'aux chauves ayant encore six cheveux, tous ils étaient taillés à la Saint-Rhéal, *racine droite au milieu, et les quatre bandeaux en ailes, deux à droite, deux à goche !*

Est-ce à force d'en voir tant, trop, partout, sans cesse, en noir, en roux, en gris, en blanc ? Mais la taille à la Saint-Rhéal, qui sur le chef de l'hôtelier m'avait simplement paru grotesque, me devint au bout d'une heure un épouvantable cauchemar absolument

hideux. Plutôt que de me laisser couper les cheveux ainsi, j'eusse mieux aimé me faire couper la tête, oh! oui. Et dare-dare je rentrai à l'hôtel, où je m'aperçus alors que le garçon, le palefrenier, le cocher en train de réatteler la diligence, tous, tous, ils étaient aussi taillés à la Saint-Rhéal.

Par bonheur, l'hôtelier était parti en ville, sans doute pour colporter ma honte. Je soldai ma dépense à sa femme qui (ô joie!) portait des cheveux sans aucune taille. Puis je grimpai dans la guimbarde en partance. C'étaient sept heures de cahotage à subir! Mais on quittait Puyjosque, patrie de Marius et de Saint-Rhéal!

Je fermai les yeux au démarrage, et tant que j'entendis rouler les roues sur le pavé pointu de l'odieuse cité. Je ne voulais plus en voir une seule, de taille à la Saint-Rhéal. C'était bien assez de me dire qu'elle florissait sous la casquette galonnée du cocher! Et je me demandais avec horreur, en rêvassant dans le cauchemar, si les chevaux eux-mêmes n'avaient pas leur crinière puyjosquaise taillée aussi à la Saint-Rhéal.

Plus de pavé! Plus de bruit de ferraille secouée! Une route unie! Nous voilà hors

de Puyjosque, en rase campagne! Ah! Ouf! Enfin !

Je rouvre les yeux. Je regarde à la portière. Nous arrivions à un carrefour. Un calvaire s'y dressait, avec un Christ flambant neuf, aux couleurs crues.

Pauvre de moi! Horreur! Qu'aperçois-je? Quoi? Qui? Qui, à la mode de Puyjosque, les cheveux taillés à la Saint-Rhéal, *racine droite au milieu, et les quatre bandeaux en ailes, deux à droite, deux à goche?* Qui?

Le Christ en personne, peuchère!

# IV

# LA POMPE A VAPEUR

## IV

# LA POMPE A VAPEUR

---

Quand je vis pour la première fois Ernest Laguibe, il était en plein rayonnement de gloire, et je ne pensais guère que j'aurais jamais l'honneur de devenir son confident, presque son ami, et finalement quelque chose comme son exécuteur testamentaire.

Il y a vingt-cinq ans de cette première rencontre. J'étais lycéen, en vacances à Besançon, et je m'initiais ce soir-là aux délices du café-concert. A vrai dire, je n'y trouvais pas encore ce que j'y savoure aujourd'hui, un bain délassant de stupidité, la perverse jouissance d'une dégradation intellectuelle où l'on se sent un pauvre imbécile d'homme aussi profondément bête que ses semblables. Je n'y

cherchais alors que des voluptés plus simples, dont la plus intense consistait à me croire un *grand* parce que je fumais un mauvais cigare et buvais un mauvais bock en regardant les femmes décolletées et en *faisant du pétard*.

La salle était bondée, tapageuse, rieuse, et le brouhaha redoubla encore lorsque parut sur l'estrade Ernest Laguibe, que l'affiche annonçait en grosse vedette avec cette mention : *Premier comique des concerts de Paris*.

C'était une espèce de gringalet maigriot porteur d'une tête énorme, et tout de suite, rien qu'à voir ce bilboquet vivant, on ne pouvait pas ne pas s'esclaffer. Joignez à cela que cette face démesurée avait la plus lugubre expression. Des yeux mornes, presque éteints. Une bouche à la lippe amère et pendante. Un nez mou, comme boursouflé. Et tout de suite aussi, à l'idée que tant de tristesse cachait un *premier comique des concerts de Paris*, le rire éclatait irrésistible. Et le rire continuait d'autant mieux, lorsque Ernest se mettait à chanter des calembredaines, gravement, quasi sinistrement, avec une grasse voix de chantre aux ronflements d'ophicléide. Les niaiseries les plus niaises prenaient une extraordinaire

ampleur de bouffonnerie à être ainsi croassées en façon de rauque *Requiem* lamentable et caverneux.

La salle délirait. On applaudissait des mains, des pieds, des cannes, des soucoupes, et les sous-off avec les fourreaux de leurs sabres. C'était une tempête de bravos, une rafale d'apothéose.

Ernest Laguibe saluait, sans un sourire sur sa lippe amère, sans un éclair dans ses yeux mornes, l'air plus désolé que jamais, en secouant son nez d'éponge qui semblait plein de larmes retenues. Et l'on se disait :

— Est-il drôle ! Il n'y a que lui pour saluer comme ça.

Tout à coup, du groupe des sous-off, une voix s'éleva, sur un ton de commandement militaire, et cria :

— La pompe ! la pompe !

Comme à un commandement, en effet, toute la salle obéit, et ce fut une vociférération générale :

— La pompe ! la pompe à vapeur !

Cette fois, la face d'Ernest changea d'expression. Dans ses yeux éteints passa une flamme. Sa bouche s'ouvrit en arc, distendue par une sorte de rictus. Sa trompe se crispa

comme si elle était à coulisses et rentrait en elle-même. Le bonhomme paraissait furieux et ironique. Mais sans doute ce n'était là qu'une grimace fugitive. Presque instantanément, la face redevint lugubre, même plus lugubre encore que tout à l'heure. On eût dit une résignation de martyr, après un vague désir de révolte.

Et Ernest Laguibe chanta la *Pompe à vapeur* parmi des trépignements de joie qui tonitruaient à chaque refrain.

Voici quel était ce refrain, qu'il beuglait avec douleur, comme s'il en était supplicié positivement :

Ah ! U, ah ! Ursule,
V'là mon cœur qui brûle,
Pour éteind' le feu, le feu qu' j'ai dans l' cœur,
Il faudrait un' pompe,
Un' pompe,
Un' pompe,
Il faudrait un' pon...
... p' à vapeur.

A quoi tenait le prodigieux comique dégagé par cet inepte refrain ? En vérité, je ne saurais le dire. Sans doute, à l'analyse, on en peut distinguer quelques raisons. Par exemple, la façon spéciale dont Ernest appuyait

sur les *e* muets, qu'il prononçait comme le mot *eux* (Ursul*eu*, brûl*eu*, pomp*eu*), et aussi dont il articulait *cœur*, qu'il transformait en *tcheur*. Sans doute encore il gambillait très magistralement pour souligner l'idée de pompe, qu'il exprimait en ouvrant et refermant les genoux sur un rythme de machine. Mais il n'y avait rien là, en somme, que n'eût fait n'importe quel pitre de café-concert. Et, pourtant, jamais je n'ai entendu rire, jamais je n'ai ri moi-même autant qu'à ce refrain chanté par cet homme.

Depuis, à la réflexion, je crois avoir entrevu la vraie raison de ce prodigieux comique. C'est précisément dans l'air de supplicié qu'avait Ernest. Or, cet air, il ne se le donnait pas par artifice. Il souffrait, en réalité, le pauvre bougre! Je ne pouvais pas le savoir alors. Personne ne le savait non plus autour de moi. Mais la torture était sincère, l'expression en était poignante, et le contraste de cette expression avec le refrain idiot devait fatalement produire une monstrueuse gaieté.

Du diable si je philosophais de la sorte à cette époque. Je me contentais de me tordre comme les autres. Et chaque fois que, pendant ces vacances, je retournai au café-con-

cert, je fis chorus avec la salle hurlante qui réclamait toujours la fameuse *Pompe*, dont nous n'étions jamais lassés.

J'avais complètement oublié Ernest Laguibe, sa chanson et sa mine funèbre, quand, dix ans plus tard, étant en voyage à Lille, j'entrai dans un musico, vers dix heures du soir. Il y avait en scène un rustique débitant une paysannerie dont on ne pouvait entendre un seul mot, tant la salle sifflait et gueulait. Et soudain, dans le hourvari, je distinguai :

— La pompe! la pompe!

Je regardai plus attentivement le chanteur. Sous la perruque en filasse, dans le grand faux-col montant à mi-joue, je reconnus Ernest. Il avait cependant enluminé son appendice nasal, et faisait la bouche en cul de poule. Mais c'était bien lui. Je ne pus en douter, d'ailleurs, quand il céda enfin aux hurlées du public, ôta sa perruque, laissa retomber sa triste lippe et entonna comme un *De Profundis :*

Ah! U, ah! Ursuleu,
V'là mon tcheur qui brûleu...

Il remporta, au reste, le même succès triomphal que jadis à Besançon, et la salle,

qui le sifflait tout à l'heure dans sa chanson paysanne, se convulsa de joie folle, comme là-bas, pendant la *Pompe à vapeur*.

Et quelques années plus tard, en Avignon ce coup-ci, je retrouvai encore Ernest Laguibe, et, plus tard encore, à Bordeaux, et, une fois ensuite, à Oran, et partout j'assistai à la même scène. Partout, la salle l'accueillait avec des sifflets ironiques quand il voulait chanter autre chose que la *Pompe à vapeur*. Partout, il devait s'incliner devant ce désir féroce et triompher en croassant comme un supplicié :

Il faudrait un' pompeu,
Un' pompeu,
Un' pompeu,
Il faudrait un' pon...
...p' à vapeur.

C'était devenu pour moi, presque autant que pour lui, une obsession. Je le plaignais. Je comprenais maintenant sa souffrance. Je reconstituais toute sa pauvre vie condamnée à cette hideuse rengaine. L'idée me vint que peut-être il aurait un peu de consolation à me faire là-dessus ses confidences, et je me liai avec lui.

Il était encore plus à plaindre que je ne l'avais imaginé.

C'était un artiste, en effet, et non pas le premier venu. Il avait ressenti, tout jeune, la passion du théâtre, et son ambition eût été d'y jouer les amoureux, les grands amoureux tragiques.

— Je sais bien, me dit-il ; rien qu'à cette idée, vous allez rire, comme tous ceux à qui j'en ai parlé. Et cependant, écoutez un peu.

Et il se mit à me déclamer le cinquième acte de *Ruy Blas*. Il était vieux alors, car voilà trois ans de cela. Vieux, édenté, époumonné. Mais sa voix, quoiqu'elle eût dû s'érailler pendant trente ans de café-concert, était restée vibrante et chaude, et il jouait avec un accent de véritable comédien. Il ne prononçait point les *e* muets en forme d'*eux*, n'articulait point *tcheur*, mais avait au contraire une belle diction.

— Et pourquoi, lui demandai-je, n'avez-vous pas cherché au moins un autre emploi que les amoureux?

— Mais quel? me répondit-il. Avec mon sacré physique, un pif pareil, une gueule en rebord de pot de chambre, on ne peut être

qu'un paillasse. Il a bien fallu en passer par où le voulait mon nez.

— Pourquoi pas comique de théâtre ? Pourquoi de café-concert ?

— Ah ! voilà ! La famille ! Les enfants à élever !

Il avait eu, en effet, des charges accablantes, le malheureux. Une femme, tombée malade à sa troisième grossesse, devenue dès lors comme impotente. Deux enfants sur les bras. Pas d'engagement. Du pain trouvé dans un bouis-bouis, et ramassé là pour ne pas crever de faim. Et là, presque aussitôt, le succès, grâce à cette chanson de la *Pompe à vapeur*. Et un *pont d'or* (trois cents francs par mois) pour passer à un café-concert de Paris. Puis, des traités plus brillants encore pour la province, toujours avec la fameuse *Pompe*. Et des ans et des ans s'étaient écoulés. Et Ernest Laguibe avait été classé comme pitre, célèbre, glorieux, mais rivé au café-concert à perpétuité.

— Et si seulement, disait-il, j'avais pu *créer* là quelque chose ! Mais non ! Les directeurs m'imposaient la *Pompe*. Le public la réclamait. J'étais esclave de mon triomphe. Même dans cette maudite chanson, pas

moyen d'innover, de chercher un effet imprévu. Quand je l'essayais, on me rappelait au respect de mes propres traditions. J'en étais le forçat, vous entendez bien, le forçat.

Et le pauvre homme, dégonflant son pauvre cœur, se mit à pleurer, inconsolable. Car j'avais beau dire pour le calmer, il me répondait :

— Le pire, monsieur, c'est que je me sens coupable, moi, d'avoir ainsi cédé à ce public, à ces directeurs, aux nécessités de ma vie, et aussi un peu, je dois l'avouer, au plaisir de la gloriole. Car j'y ai pris plaisir, dans les premiers temps, à ces bravos d'imbéciles. C'était du succès, en somme. Comme on est lâche, tout de même ! Ah! dire que j'ai laissé tuer en moi un grand artiste! Je suis un misérable, voyez-vous. Malgré toutes les excuses, je me condamne, moi.

A cette exaltation, quelque peu bizarre, je m'aperçus que le bonhomme n'avait plus bien toute sa tête. Car, enfin, il ne me semblait pas si condamnable qu'il s'obstinait à le prétendre. D'autre part, tout en demeurant assez étonné des qualités de diction qu'il conservait, je mettais évidemment une

certaine complaisance à le trouver artiste. Oui, certes, au-dessus de sa misérable condition, il l'était. Mais grand tragique, comme il le croyait, et de la pâte dont sont faits les Frédérick Lemaître, non pas! Donc, à supposer qu'il eût vraiment failli envers lui-même, le crime n'était pas, après tout, si énorme. L'art n'avait pas fait en lui, me semblait-il, une telle perte. Bien entendu, je ne lui laissai rien voir de ces sentiments, et au contraire, par pitié, je dus abonder dans son opinion.

C'est cè qui me valut, à quelque temps de là, l'honneur de recevoir ses confidences extrêmes et de devenir, ainsi que je l'ai dit, comme son exécuteur testamentaire.

Il me fit, en effet, appeler à son lit de mort pour me recommander de défendre sa mémoire contre les éloges injurieux qu'on ne manquerait pas de lui prodiguer comme pitre de café-concert.

— Je tiens, me dit-il, à ce qu'on sache bien, quand je n'y serai plus, que je n'étais pas ce vulgaire Ernest Laguibe, célèbre par sa façon de chanter la *Pompe à vapeur*.

Je le lui promis de tout mon cœur, en toute bonne foi.

D'ailleurs, loin de l'apaiser ainsi que je l'espérais, cette promesse sembla redoubler son remords et ses angoisses. Comme j'en manifestais ma surprise, il me dit :

— Si je veux qu'on le sache, c'est pour me punir de ma lâcheté, c'est par esprit de justice posthume. Je veux que ma destinée lamentable serve d'exemple à ceux qui, doués ainsi que je l'étais, auraient envie de galvauder ainsi que moi les dons du ciel.

L'approche de la mort le rendait apparemment mystique, car il se mit alors à parler de Dieu, qui ne lui pardonnerait jamais d'avoir ainsi dévié.

— Que dirait ma pauvre mère? balbutiait-il. Elle qui m'a élevé si dévotement, elle qui désirait me voir prêtre. Oui, parlons-en, un beau prêtre! Un cabotin de bas étage! Et marié! Et père d'enfants qui seront mes pareils, sans doute! Hélas! l'aîné joue les Paulus, monsieur! Et la cadette a des dispositions pour la tyrolienne. N'est-ce pas affreux? Pourquoi, pourquoi n'ai-je pas suivi les vœux de ma sainte mère? Je ne mourrais pas dans cette ignominie.

Il délirait, sûrement. Toutefois, par acquit de conscience, croyant en ces phrases incohérentes lire un désir religieux, et pensant qu'on aime à finir dans les croyances où l'on a été élevé, je fis venir un prêtre de l'église voisine.

Ernest Laguibe en fut tout heureux. Très pieusement il se confessa.

Néanmoins, le prêtre, pas plus que moi, ne parvint à le rasséréner tout à fait. Vainement il lui donna l'absolution d'un crime que d'ailleurs il comprenait mal; vainement il lui répéta :

— Non, mon cher frère, non, Dieu ne vous tiendra pas rigueur. Vos fautes sont lavées par votre fin toute chrétienne.

— Hélas! bégayait Ernest, elles sont si grandes, mon père! Songez à ce que j'ai fait! Lavées, dites-vous, lavées! Comment une telle tache pourrait-elle être lavée jamais? Mais toutes les cataractes du ciel n'y suffiraient pas!

Et il se prit à marmonner un vague chant, dans une expression d'horrible stupeur. Le prêtre tendit l'oreille pour entendre, mais ne discerna rien, tandis que moi je distinguais nettement, si nettement!

Le malheureux agonisant chantait que, pour laver son crime,

Il faudrait un' pompeu,
Un' pompeu,
Un' pompeu,
Il faudrait une pon...
...p' à vapeur.

# V

# DES « UTILITÉS »

TAYLOR INST. OXFORD

## V

# DES « UTILITÉS »

---

La pièce lue, les rôles distribués, chacun des artistes fit à l'auteur, qui ses compliments, qui ses récriminations, les uns enthousiastes, les autres grincheux; et l'auteur, s'épongeant le front, répondit machinalement les phrases banales de circonstance :

— Oui, c'est un beau rôle; je l'ai écrit en pensant à vous.

— Au deux, dites-vous? Mais c'est impossible, voyons! Comment voulez-vous que l'héroïne soit de cette scène, puisque justement... Enfin, tout de même, je verrai. Peut-être que!... Quoique, vraiment...

— Je le regrette plus que vous, croyez-le bien. Ce n'est pas ma faute. Par malheur, il y a les nécessités de la pièce.

— Ah! si vous êtes contente, je vous assure que moi aussi...

— Je vous revaudrai ça une autre fois, parole! Vous n'aurez pas perdu pour attendre, soyez tranquille! Je me souviendrai.

— Bien, soit! Si vous ne voulez pas du rôle, rendez-le. J'en serai désolé, voilà tout. Il me semble qu'un artiste de valeur, comme vous, peut en faire quelque chose. Avec votre tempérament qui...

— Comment, ça, une panne! Mais vous avez le trois à vous, tout entier, le trois, qui est peut-être le meilleur. Il y a là une scène!...

— Oh! du moment que vous vous en chargez, je ne crains rien.

— Mais pas le moins du monde! C'est moi qui vous remercie!

Puis tous les comédiens, roulant leur rôle dans leur poche, s'en allèrent, sauf un, qui n'avait prononcé aucune parole, fait aucun geste, manifesté ni joie ni dépit, mais qui maintenant, resté seul (tandis que le directeur pressé rentrait dans son cabinet), suivit l'auteur dans le corridor, puis s'avança d'une allure digne vers le maître et lui dit :

— Maître, j'ai à vous demander une grande faveur, que je n'ai pas osé solliciter devant

mes collègues. J'espère que vous voudrez bien ne pas me la refuser. C'est, d'ailleurs, dans l'intérêt de la pièce, uniquement, je vous le jure...

Le comédien était de mince importance : un nommé Fleury, à moins que ce ne fût Dumont, ou peut-être bien Sinval, qui jouait les *utilités*. Son rôle, dont la copie représentait beaucoup de blanc, avec très peu d'écriture, ne comportait guère que des indications de mise en scène, d'attitudes, d'entrées et de sorties, et par-ci par-là une brève réplique pour servir d'introduction à quelqu'un ou pour offrir une lettre sur un plateau. La plus longue phrase qu'il eût à dire était celle-ci, au début du cinquième acte :

« Mais, madame, si je ne dois pas révéler à monsieur qui est madame, quelle personne madame veut-elle que j'aie l'honneur d'annoncer à monsieur? »

Après quoi, il devenait une simple *figuration* pour le baisser du rideau, quand mourait la femme repentante.

C'était peu de chose, on le voit, presque rien ; et l'auteur ne s'était même pas occupé de savoir qui tiendrait ce personnage, en laissant la disposition aux soins du directeur,

avec cette unique recommandation verbale :

— Oh ! ça, n'importe qui, le premier venu !

Et, réellement, il ignorait s'il avait devant lui Fleury, Dumont, ou Sinval, ou Machin.

Mais Fleury, Dumont, Sinval, ou Machin, avait un air si digne, si correct, et sa demande était formulée d'un tel sérieux, en appuyant si gravement sur le « c'est dans l'intérêt de la pièce », que l'auteur en prit quelque estime pour cet humble, et lui répondit non moins gravement :

— Je suis navré, monsieur, de ne pouvoir allonger le rôle; croyez bien que les nécessités de la pièce sont la seule raison pour qu'un artiste de votre valeur...

— Excusez-moi, maître, interrompit le comédien en souriant. Je ne demande pas qu'on m'ajoute du gras. Mon rôle me paraît tout à fait bien tel qu'il est. Un mot de plus serait de trop.

L'auteur crut, un instant, que l'autre y mettait de l'ironie. Mais, non ! Le visage du comédien, sous sa couronne de cheveux blancs, avec son long nez triste et sa bouche aux coins sévèrement surbaissés, même dans le sourire, était aussi respectueux que respectable. On sentait là un consciencieux, un

probe, presque un austère, qui certainement ne prenait rien *à la blague*.

Et l'auteur en fut convaincu à plein, quand le vieil artiste continua ainsi, d'une voix lente et profonde :

— Ce que je désire, maître, c'est que vous ayez la bonté de me confier pendant vingt-quatre heures le manuscrit de la pièce, afin que je puisse m'en imprégner à loisir.

S'imprégner d'une pièce où on avait, en tout, à dire sept ou huit demi-lignes et trois lignes entières d'affilée ! L'auteur n'en croyait pas ses oreilles. Devant du monde, il en eût pour sûr pouffé de rire. Mais là, seul à seul avec le comédien, il se laissait chatouiller au plaisir d'être étudié avec une si extraordinaire conscience. Et c'est seulement pour la forme, et par feinte modestie, qu'il répliqua :

— Est-ce bien la peine, mon ami? Enfin, si vous y tenez !

— Si j'y tiens? s'écria le vieil artiste. Oh ! maître, on voit bien que vous ne me connaissez pas et que je n'ai pas encore eu l'honneur de travailler pour vous. Si j'y tiens? Ah ! je vous crois ! Et je n'en suis pas indigne, vous verrez !

Il se redressait fièrement. Ses yeux brillaient. Il eut un grand geste, la main envolée comme un oiseau, tandis qu'il articulait, en hochant la tête :

— Il n'y a pas de petit rôle pour un vrai artiste !

Puis, la main ramenée à la poitrine, comme pour y fouiller fiévreusement et y pétrir le cœur entre les doigts crispés :

— Mes rôles, moi, tous mes rôles, quels qu'ils soient, je les creuse.

Pour le coup, l'auteur eut une vague inquiétude. Il se méfiait des *creuseurs*. Le vieux comédien s'en aperçut et ajouta :

— N'ayez pas peur, maître ! Je ne vais pas plus loin qu'il ne faut. Je ne suis pas de ceux qui tirent la couverture à eux, qui mettent en valeur ce qui ne doit pas y être, et qui amènent tout indistinctement au premier plan. Non, non ! Je sais mon métier.

— Mais enfin, objecta l'auteur, est-il si nécessaire ?...

— De creuser ? Oh ! certes. Les phrases où j'annonce tel ou tel, non, bien sûr ! Mais les attitudes, par exemple ! Et la physionomie, donc ! Selon la situation, je compose mon personnage. J'entre dans la peau du bon-

homme. Tout est là. Ainsi, tenez, maître, pour ma grande tirade...

Sa grande tirade ! Qu'entendait-il par là? Les trois lignes d'affilée au début du cinquième acte, sans doute ! Ça, une grande tirade ! L'auteur ouvrait des yeux ahuris.

— Oui, reprit le comédien, mon couplet du cinq, quand la femme revient. Là, ce n'est pas l'attitude seule que j'ai à piocher, mais les intonations, les inflexions. Un travail énorme ! C'est là qu'il y en a, et joliment, à creuser. C'est là qu'on sentira si je suis bien imprégné de toute la pièce, de sa philosophie, de sa synthèse.

Il allait et venait, grommelant des mots tout bas, se frappant le creux de l'estomac, se secouant la tête à deux mains, ouvrant puis refermant les bras.

— Elle revient, continua-t-il, et revient repentante, oui; mais n'empêche qu'elle a été coupable. Elle a quitté jadis son mari, et même son enfant. Qu'on pardonne à l'épouse adultère, bien ! A la mère criminelle, halte-là ! Et il faut que ce halte-là soit saisi tout de suite dans le « *mais, madame...* ! » Et il faut que le mépris vengeur soit indiqué dans le « *révéler à monsieur qui est madame* ». Parti-

culièrement ce « *monsieur* », demande une inflexion spéciale. Et le « *quelle personne* » plus loin ! Et le « *veut-elle que j'aie l'honneur...* ! » Ah ! maître, surtout ce « *l'honneur...* » En voilà un mot qui en contient, des choses ! Mais c'est toute la pièce, ça, toute la pièce ! Et c'est pourquoi j'ai besoin de la lire, de la relire, de m'en imprégner, pour en mettre le suc, la quintessence, dans...

— Diable ! diable ! pensait l'auteur. J'ai affaire à un toqué, qui va me chercher midi à quatorze heures, et qui me fichera ma pièce par terre avec sa philosophie et sa synthèse.

Mais le vieux comédien devina cette pensée, et reprit doucement, en redevenant digne et correct comme tout à l'heure :

— Pardon, maître, pardon, je m'emballe, j'ai tort. Mais que cela ne vous épouvante pas ! C'est toujours comme ça quand je travaille, quand je cherche, quand je creuse. Une fois mes effets trouvés, je polis, j'atténue, je mets au point, au vrai. On ne s'aperçoit plus de rien. Tout reste dans les dessous. Il ne s'agit que de tasser. Rapportez-vous-en à moi. Je sais mon métier, vous verrez ! Je suis un creuseur, c'est vrai ; mais je suis un

tasseur aussi. Demandez plutôt aux camarades, au patron lui-même ! Vous n'aurez pas de reproche à me faire, maître, je vous en réponds.

Il enveloppa le manuscrit dans un journal, méticuleusement, avec des soins religieux, puis le brandit ainsi qu'un bâton de maréchal, pour s'écrier en s'en allant :

— Et merci, maître, merci de tout mon cœur pour votre confiance ! Avec ça, imprégné de la pièce, je suis sûr de mon affaire. Je vous jure que vous n'aurez pas obligé un ingrat.

L'auteur demeura plein d'effroi. Évidemment ce fou allait vouloir décrocher la lune et les étoiles avec son rôle de six lignes, *creusé* et *tassé!* Il fallait le lui retirer au plus vite ! Un saut chez le directeur, et :

— Dites-moi, mon cher ami, est-ce que vous verriez un grand inconvénient à ce que le domestique fût joué par un autre?

— Par qui?

— Mais, par Dumont, je suppose.

— Dumont? C'est celui que vous avez.

— Par Sinval, alors. Ou par Fleury...

— Soit! Mais pardon! je me trompe, ce n'est pas Dumont que je vous ai donné; c'est

justement Sinval. C'est-à-dire non ; je crois bien que c'est Fleury. Ma foi ! je ne me rappelle plus, tenez, je n'ai pas fait attention. Demandons au régisseur ! D'ailleurs, qu'est-ce que ça vous fait, l'un ou l'autre ? Ils se valent tous les trois. Et vous m'avez dit vous-même de prendre n'importe qui, le premier venu.

— Sans doute ; mais celui-là, Dumont, Fleury ou Sinval, vient de me raser avec des théories qui...

— Bouh ! des théories, la belle affaire ! Je vous dis qu'ils se valent. C'est le même en trois personnes. Ils tiennent les utilités très convenablement, rien de moins, rien de plus.

— Comment ! ce Fleury ne tire pas la couverture à lui ?

— Fleury ! Allons donc !

— Ou Sinval, ou Dumont, enfin celui qui...

— Ni Dumont, ni Sinval, je vous assure.

— Mais le vieux...

— Ils sont vieux tous les trois.

— Vous ne craignez pas qu'il ne se fasse emboîter ?

— Qui, Sinval ?

— Oui, ou Dumont, ou Fleury, le creuseur, quoi, le tasseur !

— Voyons, mon cher, vous me montez une scie, n'est-ce pas? Une utilité qui creuse! Où diable avez-vous la tête?

— Mais puisqu'il m'a dit...

— Bah! bah! attendez les répétitions, vous verrez bien si c'est la peine de changer Chose pour Machin.

Et, en effet, Chose, Machin, Dumont, Fleury, Sinval, le bonhomme au creusement et au tassement, une fois le manuscrit rendu avec une effusion de gratitude, ne se manifesta pas le moins du monde comme accapareur d'attention, tireur de couverture, chercheur de midi à quatorze heures, décrocheur de lune et d'étoiles hors de propos. C'était la modestie même.

La conscience aussi! Car il s'en était vraiment imprégné, de la pièce. Ses attitudes, ses physionomies, le prouvaient. L'auteur, qui les surveillait, s'en aperçut tout d'abord. Mais lui seul pouvait s'en apercevoir. Oui, c'était creusé, et tassé! Si bien tassé que, le soir de la première, personne ne prit garde à ce larbin quelconque, en parfaite harmonie avec toutes les situations où il se trouvait. Son nom ne se rencontra dans aucun compte rendu. Il ne s'y rencontrait

jamais. Le bonhomme était de ceux dont on dit :

« Le reste de la troupe complète un bon ensemble. »

L'auteur en personne, dans la joie de son succès, comme au baisser du cinq le vieux comédien lui murmurait timidement :

— Eh bien ! maître, ai-je fait mon devoir?

— Oui, oui, répondit le triomphateur, merci, mon cher Dumont !

De quoi il eut une larme à l'œil, le pauvre bougre (quatre-vingts francs par mois), reconnaissant et fier, quoique, en réalité, il ne s'appelât pas Dumont, mais bien Fleury, à moins que ce ne fût Sinval.

# VI

# MIGO-MIGA

## VI

# MIGO-MIGA

---

— Mousseu il est artiste, coume zé pense?

— Ma foi, oui, monsieur, je l'avoue.

— Et mousseu doit sé trouver bien seul et bien loin dé tous ses coullègues, en queste pays dé Barbares? Oun vrai ezil, zé pouis dire!

— Mais, monsieur, je ne voyage pas pour voir des artistes. Ah! fichtre non, par exemple! Au contraire!

— Mà pout-être que mousseu aurait agriable quand même d'en faire connaissance d'oune, qu'il est *di primo cartello?*

Cette fois, la proposition était formelle, la botte poussée à fond, et il fallait une riposte nette, un non du tac au tac, ou un oui qui signifiait : *touché!*

Dès le début de la conversation, j'avais bien prévu qu'elle en arriverait là, et j'avais alors la ferme résolution de me dérober à l'attaque finale. Mais, tout en menant l'assaut, je m'étais pris d'intérêt, malgré moi, pour ce singulier petit vieux, qui n'était pas coulé dans le moule des ruffians ordinaires.

Il ne m'avait pas, en effet, abordé carrément et ne m'avait pas jeté la chose tout à trac, comme font ses confrères de là-bas, Espagnols, Juifs ou Maltais. Ceux-là n'y vont pas par quatre chemins. Vous êtes en Algérie, voyageur; cela se voit à votre allure; ils supposent que vous faites tout en voyageur, comme qui dirait à la vapeur, et ils vous offrent généralement la partie d'amour en cinq sec, sans vergogne, sans précautions oratoires.

Celui-ci, au contraire, tournait depuis une demi-heure autour du pot, et semblait honteux de son métier.

Il était là quand nous étions descendus de la guimbarde de Staouëli pour nous répandre dans la campagne de Sidi-Ferruch; et longuement il avait examiné notre douzaine de binettes, avant de jeter son dévolu sur la mienne. Puis il s'était mis à me suivre, rôdant

à droite, à gauche, passant devant moi, me lançant des regards à la retournade. Enfin il s'était décidé, sur le bord de la mer, où je me trouvais tout seul avec lui, à me susurrer d'une voix flûtante :

— Zoli point dé voue, n'est-cé-pas, mousseu, per oun artiste ! Zoli ciel ! Zoli mar ! Per oun artiste !

Comme j'avais répondu par une simple inclinaison de tête, il avait hésité au moins cinq minutes avant de recommencer. Et sa timidité n'avait rien trouvé de mieux, pour réengager l'attaque, que de répéter :

— Pays dé Barbares ! Mà, quand même, n'est-cé-pas, mousseu, zoli per oun artiste !

Enfin il avait fallu une vraie bonne volonté, de ma part, à lui riposter quelques mots, pour qu'il osât s'approcher tout à fait et causer avec un peu plus de bravoure.

Et pourtant il n'avait pas la mine à être timide, l'animal, et il ne devait pas être apprenti dans ce métier dont il semblait si honteux !

Très petit, presque nain, l'air infatué des nabots, le nez en museau de putois et les regards en vilebrequin, il suait la malice par tous les pores de sa face glabre, rasée au

bleu, qui m'évoquait irrésistiblement l'idée d'un curé pour singes. Il était vieux; mais ses cheveux blancs paraissaient de la moisissure, et je ne pouvais m'empêcher d'imaginer que cette moisissure était comme la fleur de son âme, en champignon vénéneux.

Pourquoi diable, avec une figure pareille, était-il un ruffian si peu crâne? Et pourquoi, d'abord, faisait-il le ruffian ici, en ce coin de nature presque désert, où il ne pouvait trouver de clients que parmi les rares caravanes hivernales de voyageurs pressés? Et enfin, pourquoi, sur la douzaine que nous étions aujourd'hui, avais-je eu l'honneur d'être élu?

Pour toutes ces raisons piquant ma curiosité, et aussi par pitié de ce pauvre marmiteux, je répliquai à sa question dernière qu'en effet il ne me serait pas désagréable de connaître l'artiste *di primo cartello* qu'il me proposait.

Ses yeux de souris pétillèrent de joie, et il s'écria:

— Ah! cara, comme il sara contente, la fancioulinette!

Et, me serrant la main, il ajouta, avec un clappement de langue :

— Et mousseu aussi, va!

Il sautillait devant moi, presque courant, et j'allongeai le pas pour le suivre jusqu'à une espèce de petite bastide, toute blanche parmi les noires verdures.

Un jardinet précédait la maison, très frais, coupé de rigoles en bois pleines d'eau courante, et littéralement encombré de fleurs.

— Perché, me dit-il, rien ne lui est plous agriable comme les flours, à la cara, oune flour elle-même.

Et, ce disant, il pivotait sur un talon, d'une allure si gracieuse, que le talon me fit l'effet d'être rouge.

Il courut à un petit cabinet de feuilles et en revint avec un sécateur, dont il coupa vite, vite, des roses. La botte faite, énorme, quasi plus grosse que lui, il me la mit dans les mains.

— Mousseu va la loui offrir, n'est-cé pas? Et coume il sara ençantée, la povéra, pouisque mousseu il est artiste. Mà, vénez, vénez! La cara nous a entendous, et zé l'entends, moi aussi, qu'il se prépare en accordant ma poçette.

Des sons de pochette, en effet, nous arri-

vaient, d'antique pochette aigrelette et vrombissante comme un vol d'insecte.

Nous entrâmes dans la maison, et je la vis alors, la cara.

C'était une grande et monstrueuse femme, toute en graisse, blafarde et bouffie, face de pleine lune, corps de vessie ballonnée, cinquantenaire pour le moins, et vêtue en danseuse.

J'en demeurai cloué au seuil, bouche bée, stupéfait. Oui, elle était vêtue en danseuse, en danseuse de ballet d'opéra, le torse et les jambes en maillot ce torse de saindoux, ces jambes éléphantiasiques; et sous les plis bouillonnants de la jupe, qu'elle relevait en avant, on voyait les pilastres de ses cuisses dans un tutu.

Le petit vieux fit une grande révérence et dit :

— Miga, mousseu est oun artiste dé passaze qui vient t'offrir oun bouquet comme admiration.

L'hippopotame répondit en souriant :

— Si, Migo, zé vois, et zé souis fière.

Puis, me tendant la main avec un geste de reine :

— Grazia, mousseu.

A quoi, comme je tenais d'un air gauche cette patte enflée, le petit vieux ajouta, me poussant du coude :

— La cara vous autorise, mousseu, à loui baiser la man. N'est-cé pas, Miga?

— Si, Migo, fit-elle, et ne sois pas zaloux.

Et d'elle-même elle porta le bout de ses doigts à mes lèvres. Je laissai faire, tout à l'ahurissement.

Mais cet ahurissement, qui pouvait cependant passer pour de l'extase, ne suffisait sans doute pas au petit vieux. Il me poussa encore du coude, et me glissa dans l'oreille :

— Dites-loui quelqué çose, mousseu, zé vous prie. Dites-loui comme vous la trouvez belle.

Son regard était si chargé de supplications que je dus lui obéir. Je balbutiai donc quelques vagues paroles de compliments que le petit vieux répétait et amplifiait.

— Tou vois, Miga, comme mousseu il est connaisseur. Oun vrai artiste, n'est-cé pas? Il dit qué tou es la pious belle, la pious esquise, la diva Miga, l'illoustre cara Miga, et qué queste roses ne sont pas pious roses, pas pious flours qué toi.

Cela gaiement, volubilement, avec des pirouettes sur son imaginaire talon rouge, et des révérences jusqu'à terre, et des ronds de bras et des ronds de jambes, tandis que le mastodonte se rengorgeait à faire péter toutes les coutures de son maillot.

Puis le nain sauta sur sa pochette, se la colla au menton, et se mit à jouer un air vieillot en criant :

— Danse oun poco, Miga, danse pour le mousseu, qu'il connaisse ta gloire, et qu'il t'applaudisse! Danse-loui ton famous pas, ton pas dou triomphe dé la Sirène. Va, Miga, va, mia cara!

Et la montagne sembla secouée d'un tremblement de terre, et les pilastres semblèrent s'écarter sous la poussée de quelque invisible Samson, et je fus pris d'épouvante, m'attendant à un écroulement.

Mais non! Elle dansait, la montagne. Ils esquissaient un entrechat, les pilastres. Ce grouillement ne s'écroulait point.

Et, dans son fameux pas du triomphe, la Sirène changée en baleine essayait de me charmer. Béhémot souriait.

— Brava! brava! glapissait le petit vieux.

Il frétillait, lui, se tortillait à racler sa po-

chette frénétiquement, battait la mesure avec son pied, jouait de tout son corps éperdu, et ne s'arrêtait de crier brava que pour murmurer du bout des lèvres :

— Criez-loui aussi, mousseu.

D'un air si implorant, si tendre, que, machinalement, forcé à le faire, ne pouvant m'y refuser, je bégayais de mon mieux :

— Oui, oui, brava! brava!

Jusqu'au moment où il arriva enfin, quand même, l'écroulement que j'avais redouté tout à l'heure. Brusquement, comme un aérostat dégonflé, crevant, la malheureuse s'affala par terre. Elle suffoquait, fumait, râlait, toujours souriante.

— Povera cara, gémit le petit vieux. Va, va, cé n'est rien. Tou t'es emballée encore. C'est per mousseu qu'il est oun artiste. Brava! brava! Mà il est si connaisseur! Il t'en tiendra compte, sois-en soûre. Il sait cé qué c'est qu'oune artiste. N'est-cé pas, mousseu, qué vous lé savez. Brava! brava! Écoute comme il est zentil et qu'il crie aussi brava! brava!

Puis, s'approchant de moi, et de sa mine la plus futée :

— N'est-cé pas qué vous loui en ténez compte?

Je pensais qu'il faisait, comme de juste, appel à ma générosité monnayée, et déjà je mettais la main à la poche. Mais il bondit, me saisit la main, et en même temps me masqua pour que Miga ne me vît point, et me jeta un coup d'œil furieux.

— Migo, murmurait l'autre, zé mé pâme. Dou l'air! Dou l'air!

— Si, Miga, si, mia cara! Oun instant!

Il me poussait dehors, presque brutalement. Je me laissais faire, ne comprenant plus.

— Allez-vous-en, vite, vite, me disait-il. Zé vais la soigner, povera. Allez-vous-en!

J'étais dans le jardinet. Il cueillit une rose.

— Lancez loui ça par la fenêtre, fit-il, et en loui criant encore brava! zé vous en conzure.

J'obéis et m'enfuis. Le cornet du cocher nous rappelait à la guimbarde. J'y arrivai essoufflé et stupide. Que diable pouvait signifier cette ridicule aventure? J'essayai de demander quelques renseignements au cocher. Il me répondit :

— Ah! oui, Migo-Miga, les deux toqués de Sidi-Ferruch! Alors c'est vous qui avez eu la séance, cette fois-ci? Elle est bien bonne! Ben! Ça vaut le voyage, pas vrai?

Et il m'éclata de rire au nez, que je faisais long.

Les chevaux étaient rattelés. On allait partir. Je mettais le pied sur la roue pour grimper.

— Mousseu, Mousseu! La Miga vous envoie oun pétit souvenir, comme artiste.

C'était le petit vieux qui se sauvait après m'avoir mis dans la main un chiffon de papier.

Je le dépliai. Il contenait une mèche de cheveux, grise et grasse.

# VII

# LES QUATRE R

## VII

# LES QUATRE R

---

Le vieux Lambert, que les affiches appelaient d'une façon plus sonore, quoique en lettres bien minuscules, Berlanval, n'était certes pas un comédien mirobolant; et lui-même ne s'en faisait pas accroire là-dessus, étant le premier à dire en toute modestie :

— Oh! je sais ce qui me manque pour être un Frédérick! Peu de chose, presque rien! Le physique et l'organe, pas plus.

Mais il ajoutait aussitôt, en se rengorgeant :

— Seulement, je suis l'inventeur des quatre R. Et c'est quelque chose, tout de même. Et si Frédérick avait connu et pratiqué ma théorie, Frédérick aurait été encore

plus Frédérick, voilà! Parce que, les quatre R, il n'y a que ça. Et, tout Frédérick qu'il était, il ne les a pas eus, sinon par hasard, des fois, au petit bonheur. Tandis que, moi, je les possède, j'en suis le maître, j'en joue quand je veux. Et, à ce point de vue-là, je lui suis donc supérieur, à lui, et à tout le monde.

Le plus beau de son affaire, ce qui nourrissait son orgueil et lui donnait raison, c'est que personne autour de lui ne niait cette supériorité. Pourquoi l'eût-on fait, puisque lui-même, pour le reste, le physique et l'organe, il rendait les armes? Grâce à cet aveu, et en faveur de sa modestie en cela, on les lui présentait généreusement, les armes, sur la question des quatre R. C'était un échange de bons procédés.

Au jeune premier, par exemple, il disait :

— Oh! toi, tu en as de la chance! Une gueule de Roméo, quoi! Ah! si j'avais eu cette gueule-là! Mais je t'en fiche! Regarde-moi donc! Suis-je assez toc! Cochon de physique, va!

Et le jeune premier lui répondait affectueusement :

— Ne te plains pas, mon vieux. Tu as tes quatre R, toi. On peut dire ce qu'on veut, tu les as, et crânement.

Et Berlanval répliquait avec un sourire satisfait :

— Pour ça, oui, je suis forcé de le reconnaître. Je les ai, les quatre R. On ne me les enlèvera pas. Ils sont à moi.

Et de même il s'extasiait sur le tonnerre rugissant du grand premier rôle, sur l'éclatante trompette du comique, sur la rondeur du financier, sur la beauté troublante et la voix veloutée de l'amoureuse, sur le minois fripon et le rire perlé de la soubrette, voire sur l'aigre crécelle de la duègne, et sur n'importe quoi de n'importe qui, trouvant toujours à chacun le physique et l'organe de l'emploi; et en retour chacun lui rendait la monnaie de sa pièce, par un :

— Et tes quatre R, donc, ce n'est pas rien non plus!

A quoi, le visage épanoui, invariablement il concluait, et tout gonflé et sans qu'on l'en jugeât ridicule :

— Dame, bien sûr! Ça, c'est à papa.

Et de part et d'autre on se congratulait; et de part et d'autre, au moins pendant la minute où l'on parlait, on était de bonne foi.

Cette minute passée, et quand on s'entre-

tenait l'un de l'autre par derrière, il n'en allait plus tout à fait de même, à vrai dire.

A la moindre *goutte* bue en public par celui-ci ou par celle-là, fût-ce par l'amoureuse, ou le jeune premier, ou le grand premier rôle en personne, Berlanval ne se gênait pas pour insinuer :

— C'est bien fait. Voilà ce qui arrive immanquablement, quand on ne pratique pas ma théorie des quatre R.

Et souvent l'insinuation, rapportée à la personne qui en était l'objet, amenait à Berlanval des ripostes dans ce genre :

— Tu nous embêtes avec tes quatre R. Ils t'ont fait une belle jambe, tes quatre R! Ça ne t'empêche pas de jouer toujours les utilités, vieille roustissure!

Mais, le lendemain, on oubliait des deux côtés ces piques passagères. Il suffisait d'une sortie applaudie et que Berlanval *continuât l'effet* dans la coulisse, s'écriant :

— Nom de nom! Les as-tu assez épatés ce soir! Non, ce que c'est enlevé! Et tu les as donnés, tu sais, les quatre R; tu les a donnés avec un chic! Sans t'en douter! mais d'une façon!... Ah! vois-tu, ça, et ton physique, et

ton organe, c'est aux petites oignes; et je ne te l'envoie pas dire, moi!

On répondait, la larme à l'œil, la poitrine haletante :

— Vrai, mon vieux, vrai, tu es content?

On ajoutait en lui serrant la main de tout cœur :

— Oui, oui, tu as raison, mon physique, mon organe, c'est ça. Et puis l'emballement! Les R, tu comprends, quand on est nature, on les donne justes, selon ta théorie, bien sûr. Ah! tes quatre R, c'est une idée, une idée de génie, j'te crois!

Et presque toujours cela finissait par une embrassade où, de nouveau et pour une minute, l'admiration mutuelle était sincère.

On l'aimait, d'ailleurs, véritablement, le père Berlanval, et il était digne d'être aimé, même sans admiration pour ses fameux quatre R. Un brave homme, et qui honorait la profession! Son ménage avait été un ménage modèle. Avec trois cents francs par mois qu'ils gagnaient à eux deux, sa femme et lui, dans leurs meilleurs temps, ils avaient trouvé moyen d'élever cinq moutards, et d'adopter par surcroît deux orphelins. Et tout cela, grâce à leur dévouement, s'était

tiré d'affaire tant bien que mal. Veuf, le père Berlanval avait redoublé d'efforts, joignant à son métier de comédien un tas de dures et absorbantes industries, copies dramatiques, fabrication d'accessoires, découpage d'ombres chinoises en zinc, tenue des livres à forfait chez de petits boutiquiers, brocante de brochures et d'estampes théâtrales, n'importe quoi pourvu qu'il en pût tirer un peu de pain destiné à tant de bouches. Et lui, vivant de presque rien, avec cette belle devise :

— Savoir qu'on est quelqu'un, qu'on a inventé quelque chose, il n'y a rien qui nourrit comme ça.

Maintenant, vieux, très vieux, irrémissiblement condamné aux vagues *utilités* et à des appointements mensuels de quatre-vingt-dix francs, tout son monde étant casé coucicouça, il économisait sur son ascétique budget pour donner des prix à ses élèves. Car il avait des élèves, auxquels il enseignait sa célèbre théorie; gratuitement, cela va sans dire. Et quand un d'entre eux ou d'entre elles, par hasard, lui parlait d'un cachet futur, c'est avec un grave orgueil qu'il répondait :

— Va donc, va donc, mon petit, ne t'occupe

pas de ça. Je n'ai besoin de rien. Ce qui me payera le mieux, c'est la gloire de t'avoir formé, quand tu seras au pinacle. Car tu y arriveras, grâce aux quatre R. Tu as du physique, de l'organe, tout ce qui me manque. Mais les quatre R, c'est moi qui te les aurai donnés. Et les quatre R, il n'y a que ça. Tout ce que je te demande, quand tu seras devenu illustre, c'est de ne pas oublier ton vieux maître, et de faire graver sur tes cartes : *Un tel, sociétaire de la Comédie-Française, élève de Berlanval.*

Ah! ces élèves de Berlanval! Où les dénichait-il? Chez quelques concierges accablés de famille et dont il débauchait les rejetons par ces mots magiques :

— Six mois de mes leçons et on se fait engager où on veut, et zut pour le Conservatoire. Et pas un sou de frais, au contraire! C'est, en quelque sorte, moi qui paye. Je donne des prix.

Et chaque jour, le matin, dans sa chambre garnie, au cinquième d'un hôtel borgne situé tout en haut de Belleville, il prêchait la bonne doctrine à ses disciples, la doctrine rénovatrice et merveilleuse, l'Évangile des quatre R.

— Toute consonne s'articule de plusieurs

façons, selon le sentiment qu'on veut exprimer. Cette vérité s'applique à n'importe laquelle de l'alphabet; mais elle éclate surtout dans l'articulation de l'R. Cette consonne-là est la reine des consonnes, la clef de voûte du débit. Et le Conservatoire lui-même est bien forcé d'en convenir, lui dont toute la méthode se résume à faire vibrer l'R. Crétin, va! Alors, il n'y aurait qu'une sorte d'R! C'est comme si l'on soutenait qu'il y a une seule saison. Or il y en a quatre, messieurs du Conservatoire, oui, quatre. Et pareillement il y a quatre R.

Et le père Berlanval initiait ses adeptes aux arcanes mystérieux des quatre R.

— D'abord, l'R ordinaire, celui de la conversation, celui de tout le monde, celui dont on se sert pour dire : bonjour, monsieur, comment vous portez-vous? Cet R-là, c'est pour traduire les choses sans importance, c'est l'R gris. Voyons, attention! Donnez-le tous en chœur.

La classe répétait :

— Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous?

— Mais, sacré mâtin, hurlait Berlanval, ce n'est pas ça. Vous ne donnez pas l'R gris. Vous donnez l'air blanc, l'R du mépris et de l'or-

gueil, l'air grasseyé. Je sais bien, c'est votre R du faubourg; vous ne pouvez pas vous en défaire. Il le faut pourtant. On n'a pas toujours le mépris à traduire. On ne passe pas sa vie à dire merde, voyons!

Puis, commentant longuement l'articulation de ce mot typique, il montrait que ce mot lui-même comportait les quatre R. Ainsi, sans nul doute, sur le champ de bataille de Waterloo, Cambronne avait dû le lancer avec l'articulation héroïque, en R vibré. Ici, à la bonne heure, la vibration était à sa place. Des grognards, au contraire, avaient dû le prononcer grasseyé, en signe de mépris. D'autres, en R simple, à cause de leur grande habitude du danger, et parce qu'ils n'attachaient pas d'importance à une bataille de plus ou de moins. Quant à Napoléon, il n'avait certainement donné ni cet R gris, ni cet R blanc, ni l'R héroïque et rouge de Cambronne. L'R que lui imposait alors la fatalité, c'était l'R noir, l'R râlé dans le fond de la gorge, l'R de l'horreur.

— Attention, mes enfants, vous avez bien compris, n'est-ce pas? Voyons, nous sommes à Waterloo. Attention! Vous commencez par l'R blanc. Puis l'R gris. Ensuite, d'une voix

TAYLOR INST. OXFORD

éclatante, l'R rouge. Et, pour finir, d'une voix sombrée, l'R noir, l'R de l'horreur, l'R de Napoléon. Allons-y.

Et la classe entière y allait, sans rire, même quand un ouvrier, d'une fenêtre voisine, répondait à tue-tête :

— Mange !

Pauvre père Berlanval ! Il est mort l'autre soir, à soixante-dix-neuf ans, sans avoir vu le triomphe de sa méthode sur celle du Conservatoire, sans avoir eu seulement la consolation suprême qu'un de ses disciples fût devenu le fameux un tel, sociétaire de la Comédie-Française, élève de Berlanval. Tout de même, il est mort dans sa foi, dans son orgueil, dans la conscience d'être quelqu'un et d'avoir inventé quelque chose. Il est mort entouré de camarades émus, aimants et admiratifs et qui toujours parleront de lui avec la larme à l'œil, en disant :

— Ce n'est pas le premier venu, tu sais. Sa théorie des quatre R avait du bon. Pauvre vieux, va ! Il y croyait si bien ! Il y a donné sa dernière pensée, son dernier souffle. Encore un à joindre au martyrologe de l'art dramatique ! Il a fini presque en scène, comme Molière. Ce que c'est que de nous !

Oui, presque en scène, vraiment, et comme Molière, il n'y a pas à dire. Il venait de rentrer dans la coulisse, le père Berlanval, ayant apporté au premier plan une missive sur un plateau, et ayant articulé avec l'R gris, comme il convenait :

— Voici une lettre pour monsieur le baron.

Et, en arrivant derrière le portant, brusquement, il s'était affaissé. Une congestion l'abattait sur les planches.

Depuis plusieurs jours déjà, il se sentait alourdi; mais il n'avait pas, pour cela, interrompu son service, ni ses leçons. Le matin encore, dans sa petite chambre de Belleville, il était en train de crier :

— Attention, mes enfants! Nous sommes à Waterloo.

Et tout à l'heure, avant son entrée avec la la lettre, il avait dit au régisseur :

— Même dans ma panne, j'applique ma méthode. Tu vas voir! Rien que l'R gris.

On le porta dans le cabinet aux accessoires. Il s'y réveilla un peu, pour dire d'une voix faible et râlante :

— Je vais mourir.

Puis, se reprenant :

— Non, non, pas comme ça ; l'R n'est pas juste. La mort ne me fait pas horreur, ni peur, non, non. Je vais, je vais mourir.

Il s'était redressé et vibrait.

— Oh ! non, fit-il soudain, ce n'est pas encore ça. Pourquoi cet R héroïque, rouge? La mort, je la... mé...prise. Je vais, quoi donc ? Je vais mourir. Oui, c'est juste, cette fois : l'R blanc, l'R du mépris, de l'orgueil. Je suis l'inventeur de...

Il eut une syncope nouvelle. On s'empressait autour de lui, on pleurait, on répétait :

— Mon pauv' vieux, va ! mon pauv' vieux !

Il rouvrit les yeux, sourit doucement, et articula dans un souffle vague :

— Ni le blanc, ni le rouge, ni le noir, non ! non ! Tout cela est faux. Cherchez l'R juste. Il n'y en a jamais qu'un. Ici, j'exprime quoi ? Quoi ? La vie, la mort, peu de chose ! Oui, oui, sans importance, au fond. L'R qu'il faut, c'est l'R ordinaire, l'R de tout le monde, l'R gris. Voilà, voilà ! J'y suis.

Et il rendit le dernier soupir en murmurant :

— Je meurs. Tu vois, comme l'R est bien... bien... gris !

# VIII

# LE BEAU DERVAL

## VIII

# LE BEAU DERVAL

---

La première fois que j'entendis parler du beau Derval, j'étais tout petit, petit. Il y a bien de cela une bonne trentaine d'années, et peut-être même un peu plus; mais je ne l'ai pas oublié. C'était au camp de Châlons, pendant les grandes manœuvres; le théâtre de Mourmelon donnait des soirées de gala où triomphait le beau Derval; les femmes d'officiers ne parlaient absolument que du beau Derval; on racontait que *l'impératrice en personne avait remarqué le beau Derval;* et enfin un duel retentissant, dont je ne sais plus les détails, ni l'occasion immédiate, avait eu lieu entre un colonel de la garde et le colonel du régiment où servait mon père, duel ayant

pour cause secrète certaine histoire (calomnieuse, disaient les uns; véridique, prétendaient les autres) d'une des deux colonelles avec le beau Derval.

De tout cela, devenu très confus dans ma mémoire, se détache seulement, comme en grosses lettres d'affiche, le nom du héros, avec sa glorieuse épithète : Derval, le beau Derval.

Et ce que je me rappelle aussi fort bien, c'est l'indignation que soulevait cette épithète chez un de nos amis, le capitaine adjudant-major Schwartz. C'était un brave Alsacien, de quarante-cinq ans environ, pied-de-banc arrivé, comme on disait, à son tour de bête, excellent homme d'ailleurs, et qui avait longtemps passé pour le plus bel homme du régiment.

— Mais il n'est bas peau, fodre sagré Terfal, s'écriait-il en devenant tout rouge. Il n'est bas peau ti dut. Ché l'ai gonnu à Milhousse, guand ch'édais vourrier. Ché lui zuvlais dudes ses gonguêtes. Et t'apord, il ne s'abbelle bas Terfal, mais Falter. Et il a au moins zinq ans te blis que moi. Il est fieux gomme les rues, fodre Terfal, et dut chaune, dut chaune. Eine frai cidron!

Mettons que le bon Schwartz, par jalousie de bel homme, exagérait un peu. Il n'en reste pas moins acquis qu'à cette époque, vers 1862 ou 1860, le beau Derval devait bien avoir une quarantaine d'années au moins.

N'empêche que pour tout le monde, excepté pour Schwartz, il était dûment le beau Derval.

Et quand je le vis (de mes propres yeux, cette fois), près de trois lustres plus tard, jouant la *Tour de Nesle* au théâtre de Douai, il était encore le beau Derval. Ainsi le dénommait-on par la ville, et ainsi m'apparut-il sur la scène, romantique et passionné et superbe en Gaultier d'Aulnay.

Certes, au compte de Schwartz, et même en défalquant le rabiot dû à l'exagération jalouse de l'ex-bel homme, Derval avait alors diablement doublé le cap de la cinquantaine, de quatre ou cinq ans au plus bas mot; et cependant il était encore svelte, élégant d'allure, portant droit et jeune, le visage sans empâtements ni affaissements visibles sous le maquillage, le geste envolé, le regard conquérant, la voix tour à tour rugissante et roucouleuse, et faisant pâmer les grisettes, et aussi les bourgeoises, et même et surtout les sévères dames de la magistrature et de la

faculté, voire les douairières du quartier noble, rien qu'à sa première phrase d'amour saluant le réveil de Marguerite :

« *Tous les anges du ciel ont-ils veillé au che-*
« *vet de ma reine, pour lui faire un sommeil*
« *paisible et des songes dorés?* »

Il était toujours le même, toujours le beau Derval.

J'eus alors la curiosité de le voir dans la vie, *la figure défaite*. Je fréquentai le Café de la Comédie, où il prenait ses repas, admiré par la patronne aux larges tétons et par le garçon qui le servait bouche bée. Eh bien ! là encore, il restait le beau Derval.

Sans doute, de tout près, on distinguait aux tempes des pattes d'oie, et un lacis de rides sur les joues maigres qui se parcheminaient, et deux creuses ornières d'ombre joignant les ailes du nez racorni aux commissures des lèvres bleuâtres; et sans doute aussi les dents étaient trop bien rangées et trop blanches pour ne pas venir de chez le dentiste, et les cheveux en coup de vent arboraient un noir si noir qu'il en était atrocement vert; et, quoique *défaite* en apparence, la figure était *faite* quand même, d'un *fait* spécial, *pour la ville*. Mais d'un peu loin, et

vu en bloc, sans s'attarder aux détails, dans la pénombre de l'arrière-salle, tout cela ne s'apercevait guère, se fondait, s'estompait, pastellisé par la poudre de riz, illuminé par les œillades, comme auréolé par les grands gestes qui semblaient semer des rayons aux quatre coins de l'horizon imaginaire.

Et ce diantre d'homme vous avait une façon d'entrer, de se camper, de s'asseoir, de s'accouder, d'ôter et de recoiffer son feutre, de tout dire, en voix chaude, jusqu'à :

— Garçon, le sel !

Pour qui le regardait et l'écoutait ainsi, quelques minutes seulement, de la rue, même des premières tables en pleine lumière, lui qui se tenait là-bas au fond, il était toujours et malgré tout le beau Derval.

Et, comme jadis au camp de Châlons, ses bonnes fortunes étaient légendaires. Au lieu d'une colonelle, on citait ici une présidente de cour. Quant aux menues conquêtes, on ne les comptait pas ! Et, vraiment, si le *vourrier* Schwartz lui en avait autrefois *zuvlé* quelques-unes à *Milhousse*, qu'est-ce que cela pouvait faire, dans le tas !

Mais être et rester le beau Derval, même en arrivant à friser la soixantaine, être et

rester cela pour le public gobeur, c'est peu! Ce qui stupéfie, et donne le vertige, le voici. Si vous parliez de ce vieillard à ses camarades, aux plus envieux, aux moins fortunés, à des ratés bavant la bile, tous vous disaient, et sans méchanceté ni amertume :

— Ah! oui, Derval, le beau Derval!

Il semblait que la gloire de ce qualificatif rejaillît sur la corporation tout entière. On était beau par lui et en lui, pour ainsi parler. Sa jeunesse était comme la preuve de l'éternelle jeunesse à laquelle on a droit sur les planches. On lui en aurait voulu plutôt s'il eût vieilli, s'il n'eût pas fait tout ce qu'il fallait pour rester le beau Derval. Au besoin on lui eût inventé des bonnes fortunes.

Il y a cinq ans, comme je passais un jour sur le boulevard avec un comédien, nous rencontrâmes le vieil artiste, toujours droit et juvénilement alluré, le mac-farlane drapant en cape, le chapeau mou sur l'oreille avec des airs de feutre à la d'Artagnan. Il avait à chaque bras une femme. Toutes deux étaient mûres, toilettées en petites bourgeoises pauvres, de dégaine humble, au reste, et plutôt honnête.

— Hein! fit mon compagnon en me pous-

sant le coude, ce mâtin-là, croyez-vous ! Deux à la fois ! Et de la haute, fichtre ! Ah ! dame, ce n'est pas pour des prunes qu'il est le beau Derval !

Et comme je faisais remarquer que les deux femmes me semblaient vêtues d'occasion :

— Allons donc ! me fut-il répondu. Déguisées, oui, déguisées en femmes de chambre, pour dépister.

Puis, dans le tuyau de l'oreille :

— Celle de droite est la cousine d'un ministre. On m'a dit le nom. Je ne me le rappelle plus. Celle de gauche est une Rothschild.

Et, de fait, le beau Derval aurait eu aux bras les deux susnommées, qu'il ne nous eût pas lancé au passage coup d'œil plus infatué, plus triomphal. Il se redressait, se carrait, pavanait, et toute sa physionomie semblait crier :

— Voilà comment il me les faut et comment elles s'offrent à moi, à moi le beau Derval !

Il repassa même près de nous, pour mieux nous les exhiber sans doute, et surtout pour nous laisser entendre qu'il les tutoyait et les appelait par leurs petits noms. J'appris de la

sorte que la cousine du ministre avait été baptisée Eléonore, et que la famille Rothschild comptait parmi ses membres une Renée.

Une autre fois, l'année dernière, je vis encore le beau Derval. C'était au square des Batignolles. Assis sur un banc, il humait le soleil en compagnie de septuagénaires comme lui. Mais eux seuls avaient l'air de septuagénaires. Lui, il se tenait toujours droit. Ses joues caves étaient fleuries de poudre et d'un soupçon de rouge. Ses cheveux, aux longues mèches rares, étaient plus verts que jamais. Son râtelier flamboyait invraisemblablement. Il œilladait aux bonnes ahuries. Une très vieille dame, conduisant six petites filles dont l'aînée avait treize ou quatorze ans, vint le chercher. Il se leva, baisa la main de la très vieille dame, le front des gamines, et tapota galamment la joue de la fillette la plus grande. Mais tout cela, voyant que je le regardais, il le fit en beau Derval, le geste arrondi, le jarret vibrant, la bouche en cul de poule ancien régime.

Je racontai la chose quelques jours plus tard, dans une réunion de comédiens :

— Oui, me dit l'un, la vieille dame est une

marquise qui s'est ruinée pour le beau Derval.

Un autre me glissa, parlant derrière sa main :

— Elle lui procure maintenant des petites filles. Ah! quel sacré tempérament, ce beau Derval!

Je me récriai. On me répliqua :

— Mais ce n'est pas une calomnie, parole d'honneur! Il ne s'en cache pas. Il s'en vante.

Une ingénue, quelque peu fanée, ajouta en minaudant, presque en zézayant :

— Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que les petites filles courent d'elles-mêmes après lui, vous savez! Parfaitement!

Un temps, une moue; après quoi, les yeux baissés, elle murmura en ramenant ses frisettes sur son front :

— Moi-même, na!

Et personne ne sourit, en vérité! Il s'agissait d'un hommage rendu au beau Derval!

Pauvre Valder, dit le beau Derval, pauvre et digne homme, héros de tant d'aventures chimériques, Don Juan fictif aux innombrables bonnes fortunes! Hélas! aujourd'hui je crois bien que l'adjudant-major avait raison et que le *vourrier* Schwartz lui avait *zuvlé*

toutes ses *gonguêles à Milhousse!* Car j'ai appris, depuis, que cet honnête comédien avait été un époux et un père de famille tout à fait probe, *rangé*, gagnant à grand'peine et à petits feux (c'est le cas de le dire) le pain de sa femme, de deux filles et des six gamines dont il était le brave aïeul. Je l'ai appris en lisant la lettre de faire part où sa veuve (la prétendue marquise), ses filles, Eléonore et Renée (la cousine du ministre et la parente des Rothschild), et ses six petites-filles orphelines annonçaient la perte cruelle qu'elles venaient d'éprouver en la personne de leur mari, père et grand-père, Auguste-Ernest Valder, dit Derval.

— Il était âgé de soixante-dix-neuf ans; mais moi qui l'ai vu sur son lit de mort, monsieur, je vous affirme qu'il ne les paraissait pas, et que là encore et toujours il était resté le beau Derval.

Celui qui m'a parlé ainsi est un nommé Norin (Alfred-Louis), dit Rinno, dit le joli Rinno, jeune premier sans emploi, et de cinquante-sept ans aux prunes.

# IX

# MICHARD

# IX

# MICHARD

---

De tous les noms prononcés dans le théâtre (et il y en avait de célèbres et d'adorés), le plus souvent prononcé était certainement celui de Michard, le souffleur.

Oh! pas en bien, par exemple! Car, à recueillir toutes les phrases dont on giflait ce nom maudit, on eût fait un copieux dictionnaire d'injures. Et il n'y avait pas une voix discordante là-dessus. Dans ce monde des coulisses, toujours en bisbille, régnait une complète harmonie touchant Michard. Du plus gros au plus petit, et même parmi les moins bêcheurs, on était à l'unisson pour le débiner.

Le pire, et le drôle de l'affaire, c'est qu'on

semblait avoir absolument raison. Impossible de soutenir qu'on le calomniait ! Tout ce qu'on disait de mal à son propos, et même ce qu'on aurait cru inventer, se trouvait la vérité en fin de compte, affirmait tout le théâtre.

Il était vieux, sale, méchant, traître, pochard, joueur, cochon, filou et assassin. Excusez du peu !

Vieux et sale, cela sautait aux yeux et au nez. Les deux épithètes ne devaient même pas se disjoindre. Il était la parfaite incarnation du *sale-vieux*. Le linge toujours de l'autre semaine, les vêtements effiloqués et gras, le col de la redingote poudré de pellicules jusqu'au milieu du dos, les paupières miteuses, le pif roupieux, les oreilles aux poils englués de beurre, les ongles en lettres de faire-part grand modèle, les pieds comme gonflés de puanteur dans ses savates de feutre humide, il sentait la crasse, la sénilité, la sueur, le relent, le chanci, le remugle, le gousset, l'escafignon, et encore quelques autres odeurs indéfinissables et non catalogguées, qui se fondaient en un fleur épouvantablement *sui generis*.

Pochard, qu'il le fût, et de marque, il l'exhibait de reste sur son nez en aubergine

crevé de bubelettes, sur ses joues plaquées comme de lie, sur sa lippe en goulot de litron, et par son haleine dont les violentes bouffées d'alcool eussent suffi largement à soûler un sapeur. De quoi, d'ailleurs, il était fier; et non sans raison, ma foi! Car, lorsqu'on lui disait :

— Recule-toi donc, dégoûtant! Tu pues!

— Pas de la gueule, au moins, répondait-il.

Et, généralement, il ajoutait :

— C'est pas comme toi, hein?

Ce qu'il commentait de la sorte, au grand dam de l'interlocuteur ou de l'interlocutrice, qui n'avaient rien à riposter presque jamais :

— Parce que, tu sais, de répéter et de jouer tout le temps, ça ne tient pas les amygdales fraîches; au contraire!

Et les jeunesses elles-mêmes, aux lèvres les plus pures, étaient troublées de l'accusation, tant il la lançait avec assurance. Il savait si bien, lui, que les médisances de ce genre trouvent toujours des croyeurs et des colporteurs!

Il en avait d'autres aussi, et de tous les genres, mauvaise langue qui s'affutait sur

chacun et chacune, et sans cesse, et sans pitié.

Mais ces cassages de sucre, on les lui eût pardonnés encore, en ce milieu où l'on en casse par pains quotidiens et jusqu'aux miettes, les uns sur les autres, même entre les meilleurs amis. Cette méchanceté-là, c'est la méchanceté courante des planches. Ça n'empêche pas d'être bon garçon ou bonne fille, et de bien s'entendre, et de bien s'aimer tout de même.

Lui, disait-on, il était méchant *pour de vrai*, avec délices, avec cruauté, avec traîtrise. On citait des faits indéniables et en kyrielle : des débutants, des débutantes, pris de trac devant son trou comme devant un abîme, et qu'il avait noyés au lieu de les repêcher, lui-même se mettant à bafouiller sous prétexte de les souffler plus vite ; des scènes en train de filer vers l'applaudissement et qu'il débringuait par un regard soudainement anxieux comme si l'on venait de faire *un loup* formidable et irrémédiable ; des étoiles même, des gens sûrs du public, mais pas sûrs de leur mémoire, et qui se fiaient à lui absolument, à lui seul, et qu'il laissait en plan, oh ! à peine, d'une imperceptible hési-

tation à envoyer la réplique, d'un rien, d'une consonne jetée à la place d'une autre, d'un bégaiement, si peu, presque pas, juste assez toutefois pour que le malheureux artiste se crût perdu, et se perdît tout à fait à vouloir se rattraper, et finalement se sentît défaillir en *buvant une bonne goutte*.

Tout cela, par rancune, parce que Michard avait à se venger, et jamais n'y manquait. Insulté sans répit, il tenait registre de toutes les insultes. Méprisé, il prouvait qu'on avait besoin de lui, et qu'il repinçait les méprisants au demi-cercle. Rebuté, il cuvait les rebuts et les servait fermentés en haines patientes et vivaces. Ce jeu, certes, l'amusait.

Qu'il se vengeât selon sa guise, avec ses armes, on le comprenait à la rigueur, quand vraiment on lui avait donné raison de vous en vouloir. Mais le plus infâme, c'est qu'il se vengeait souvent d'une rebuffade méritée par lui comme premier attaquant. Et ici, de vilaines histoires, en réalité !

Joueur, il avait trouvé moyen de chambrer un jour le fils de la grande coquette et celui de l'amoureux, et de les alléger d'une forte somme, en abattant neuf plus souvent qu'à son tour. Les deux dadais étaient des inno-

cents, fort bien élevés, l'un par sa mère et l'autre par son père, qui étaient d'honnêtes bourgeois. Papa et maman avaient su la chose. Colère! Menaces! Michard avait fait signer aux deux bécassons des billets. Il dut rendre gorge. On le traita de filou, et c'était justice. Mais, depuis ce jour-là, la grande coquette et l'amoureux n'avaient qu'à bien se tenir dans leurs scènes. Sinon, gare les gouttes!

Et une autre fois, avec cette pauvre petite ingénue de Fernande, quelle ignoble aventure! Ne lui avait-il pas fait rater son troisième début, parce qu'elle s'était refusée à lui! Oui, ce sale vieux, cet empestant, ce priseur, cette éponge à schnick, il avait désiré cette mignonne, et s'était mis à la poursuivre, le saligaud! Pas même indignée, la jolie créature en avait ri et s'était contentée de lui dire :

— Mais voyons, si tu me touchais seulement les lèvres avec les tiennes, je te vomirais dans la bouche.

Résultat : il l'avait bel et bien embredouillée à sa scène capitale, à la deuxième du quatre; et le troisième début de la petite avait été un four, ni plus ni moins; et, toute

belle fille qu'on pût la trouver, on l'avait jugée une dinde bonne à figurer dans les féeries, en maillot. Avenir brisé!

Du moins c'est elle qui racontait la chose ainsi... Et on la croyait, dame! N'avait-on pas vu Michard tourner autour d'elle? Et Michard n'était-il pas capable de tout?

Quant à la mort de la malheureuse Andrée Méry, aucun doute! C'est lui, lui seul, qui en était coupable. Il avait toujours gardé une dent contre elle, tout le monde le savait. La rancune datait de loin. Pourquoi? On ne se rappelait pas exactement. On parlait d'argent prêté, du temps qu'il avait été son amant de cœur. Car il l'avait été, ça, c'était de l'histoire. Voilà trente ans. Ils étaient alors au théâtre ensemble, elle sortant du Conservatoire à peine. Puis elle était devenue quelqu'un. Lui, il avait coulé dans la bohême, les bas emplois. Quand elle s'était imaginé de rentrer à la scène, à cinquante-cinq ans, et avec sa maladie de cœur, elle l'avait retrouvé souffleur ici. Que s'était-il passé alors entre eux? Mystère! Il avait, paraît-il, exigé un sac. Pas de sac! Elle n'avait plus le sou. De là ce mot de Michard, que le foyer tout entier avait entendu :

TAYLOR INST. OXFORD

— Elle est folle, la vieille grue! Elle claquera en jouant.

Et de fait, un soir, elle avait parfaitement claqué en jouant. Un anévrisme, sans doute! Mais la cause de l'accident? Eh bien! parbleu! Michard, qui s'était arrangé pour lui faire boire la fameuse goutte!

Et voilà comme quoi Michard, le sale vieux, le méchant, le traître, le pochard, le joueur, le cochon, le filou, était aussi, il n'y avait pas à dire non, Michard l'assassin.

Toutes ces litanies, au surplus, pouvaient fort bien se résumer, et en somme on les résumait la plupart du temps, par ce seul mot :

— C'est une rosse!

Ainsi parle-t-on de Michard environ trois cent soixante jours par an.

Mais, les cinq ou six autres jours, halte-là! c'est tout différent. Ces jours-là, on entend dire, et même crier, et proclamer avec des larmes dans les yeux, que Michard est un bijou, que Michard est un frère, que Michard est un sauveur, que Michard est un ange, que Michard a du génie!

Et la vérité vraie, c'est ces jours-là seulement que vous l'apprenez.

Car Michard, en effet, est le roi des souf-

fleurs, quand il le faut, et quand on s'y prête, et quand on a tous les nerfs tendus, et que lui-même les a plus que personne, et qu'il tient les artistes comme en laisse au bout de son regard soutenant, de son verbe repêchant, de sa volonté parant à toutes les défaillances.

Ces jours-là, voyez-vous, c'est qu'il y a une première.

Et quand le rideau est retombé sur les suprêmes applaudissements, je vous jure qu'il a les mains serrées de bon cœur par un tas de braves gens, et qu'il est même embrassé par plus d'une belle fille, cette rosse de Michard!

D'autant plus que ce tas de sales histoires de tout à l'heure, c'est pour dire, pas plus! Pas un mot de vrai!

Et puis, qui est-ce qui a prétendu qu'il puait, Michard? Voulez-vous vous taire! Allons donc! Quelle blague! Les soirs de première, il sent la rose!

# X

# LE PÈRE MIOCHE

## X

# LE PÈRE MIOCHE

---

On dit volontiers dans le public, parmi les profanes, et même souvent dans les coulisses des théâtres où l'on danse, parmi les initiés :

— Bête comme un danseur !

C'est que les irrespectueux qui parlent de la sorte n'ont jamais passé une heure en compagnie du père Mioche, le vieux maître de ballet, et ne l'ont pas entendu raisonner et déraisonner sur son art, sur cet art qu'il appelle, lui, sans plus spécial qualificatif, l'art.

— Oui, dit-il, l'art par excellence, l'art en lettres majuscules, l'art essentiel, puisque tous les autres arts découlent de celui-là seul, et s'y résument, et fatalement y reviendront.

Ce que le père Mioche se fait fort de prouver, et prouve, en effet.

Par quels arguments originaux et avec quelle éloquence toute particulière, si vous voulez le savoir, il faut aimer le vin blanc doux et aller en boire quelques bouteilles à la santé du père Mioche, en lui tenant tête, là-bas, très loin, du côté de Vanves, dans une petite guinguette de banlieue qui porte cette enseigne d'une bizarre mythologie :

A TERPSICHORE
FILLE ET MÈRE
DE LA CIVILISATION ET DES MONDES.

Car le père Mioche, le vieux maître de ballet, l'ancien « premier danseur des principaux théâtres du globe », est aujourd'hui simple mannezingue.

Sans aucune amertume, d'ailleurs, comme vous pourriez le croire ! Parfois, en souriant lui-même de sa phrase, il laisse bien échapper, avec une vague intonation de mélancolie :

— Ah ! la gloire ! Ce que c'est, pourtant, que de nous, les grands artistes !

Mais il se reprend aussitôt, et ajoute, tout guilleret :

— Bah ! qu'importe, après tout, quand on a la conscience d'avoir fait son devoir et d'être en possession de la vérité !

Un coup de vin blanc doux par là-dessus, et voilà le père Mioche tout consolé, si tant est qu'il ait pu vous paraître triste, ce qui lui est difficile avec ses yeux d'enfant, sa bouche de gentil ouistiti et son pif en coquelicot.

Et notez que le père Mioche ne se vante pas quand il se rend ainsi le témoignage d'avoir fait son devoir. Certes, il l'a fait, et tout entier, et peut-être encore au delà, non seulement comme artiste, mais aussi comme homme. Si vous connaissiez sa vie !

Ça, par exemple, il n'en souffle mot. Moi qui ai voulu en savoir quelque chose, je n'ai jamais pu lui en arracher chipette, fût-ce avec le tire-bouchon de la sixième bouteille de vin blanc doux, fût-ce aux heures d'absolue confiance entre pochards, aux heures où le père Mioche me bavait dans l'oreille les plus abracadabrants mystères de ce qu'il appelait *la métaphysique de la danse*. Vainement j'ai mis en œuvre, à ces moments-là, des subtilités de juge d'instruction, pour abuser de son amitié et l'induire en confessions intimes; au plus fin fond de son

ivresse, toujours il se ressaisissait pour bégayer :

— Non, non, pas ces choses, pas mon cœur. Le cœur du père Mioche n'est qu'au père Mioche et à sa vieille. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai fait mon devoir, voilà ! Revenons à l'art. Parlons de l'art. Où en étions-nous ? Ah ! bon, je me rappelle.

Et il repartait sur son dada, comme quoi la danse est l'art qui..., l'art que..., enfin l'art, l'art essentiel, l'art en lettres majuscules, l'art...

— Encore un petit coup de vin blanc, hein ! Ça rend les idées claires.

Ça finissait toujours, au reste, par les lui rendre tellement claires qu'il renonçait bientôt à les exprimer, se contentant de répéter en vague murmure peu à peu indistinct :

— Évidemment ! Évidemment !

Et cette évidence arrivait à l'écraser au point qu'il laissait choir sa tête sur son bras et que *la métaphysique de la danse* avait pour conclusion régulière et triomphale un ronflement sonore.

— Allons, disait la vieille, voilà encore mon père Mioche dans les vignes.

Mais elle constatait la chose sans la moindre aigreur, sans l'ombre d'une nuance de reproche. Au contraire, elle ajoutait généralement, d'une voix maternelle et câline, en lui caressant doucement le crâne :

— Pauvre cher homme, va! Il a bien le droit de s'en payer, du plumet, à sa vieille caboche! Ah! le bon temps qu'il se donne aujourd'hui, en voilà un qui ne l'a pas volé! Fais dodo, mon père Mioche; fais ton petit dodo, mon mignon.

Et, moins discrète que lui, elle vous la racontait tant que vous vouliez, elle, la brave vie du père Mioche, et comme il avait fait son devoir, tout son devoir, plus que son devoir.

Petit, oui, dès l'âge de quatre ans, oui, monsieur, il gagnait déjà son pain avec ses jambes, et non seulement son pain, mais aussi le pain de ses grands-parents, à qui l'avaient laissé sa mère, une coureuse, et son père, un vadrouilleur, tous deux danseurs de leur état, au reste, comme toute la famille, d'ailleurs, où l'on gigotait de père en fils et de mère en fille depuis des temps et des temps, autant dire depuis que le monde était monde, à ce qu'il paraît, et par ata-

visme, comme parlait Mioche en personne, qui avait reçu de l'instruction sous un précepteur rapport à ce qu'il avait été enlevé à treize ans moins deux mois par une princesse russe qui s'était arrangée pour la chose avec les grands-parents moyennant une rente viagère, et que le mauvais bougre de père avait essayé de faire chanter, dont alors Mioche, après la fuite de la princesse, était redevenu danseur et la seule ressource du père qui n'avait plus de ballon et de la mère tombée en paralysie, en sorte que Mioche, alors garçon de quinze ans, les avait à leur tour nourris et soutenus, ce qui ne l'empêchait pas de se marier à dix-huit ans avec elle, qui en avait seize et qui était simple marcheuse, de se marier à l'église, dame, parce que c'était un honnête cœur et qu'il lui avait fait un enfant, suivi après de quatorze autres, car ils avaient eu quinze petits, oui, monsieur, et tous élevés par Mioche, à la sueur de ses jambes, et aussi de son cerveau comme maître de ballet et inventeur dans la danse, et tous, au surplus, mâles et femelles, élevés dans l'art, à preuve que les quinze vivaient encore et faisaient l'ornement des principaux corps de ballet de l'Europe, ainsi

que l'on pouvait s'en assurer sur le répertoire Basirelli et l'annuaire des troupes dansantes, d'autant que...

Car, si le vin blanc doux rendait claires les idées du père Mioche, il engluait la langue de la vieille dans des phrases à l'interminable macaroni, dont jamais elle ne pouvait sortir. Comme, tout en buvant nos six et quelques bouteilles, on trinquait de temps à autre avec elle, et comme elle devait attendre le sommeil final du père Mioche pour oser être indiscrète et bavarde *rapport à sa vie*, elle était toujours, au moment des confidences, dans cet état de verbosité filamenteuse et indébrouillable; et c'est ainsi (vous voyez, ça se gagne) que l'existence du père Mioche m'a été révélée sous la forme indigeste d'une cascade de pâte où le chaos des incidents s'embrumait d'ailleurs dans les fumées de ma propre demi-ivresse, m'empêchant de relier par des jalons (non, décidément, je n'en sortirai pas plus que la vieille, et mieux vaut laisser le paragraphe en plan)...

Bref, la vie du père Mioche avait été une vie exemplaire, et le brave homme avait vraiment bien fait son devoir, tout son devoir, plus que son devoir. Et cela, sans manquer à

l'art, fichtre ! Car il était devenu danseur célèbre, « premier danseur des principaux théâtres du globe », et avait fourni à ces principaux théâtres du globe quinze ballerins et ballerines, et avait par surcroît philosophé à sa manière sur son art, sur l'art, au point d'inventer finalement sa fameuse *métaphysique de la danse*.

Mais peut-être serait-il temps de dire en quoi consistait cette métaphysique, et de montrer comment Mioche avait profité de l'instruction donnée à lui jadis par le précepteur qu'avait payé la princesse russe, et de dégager enfin le penseur caché dans ce danseur, et de faire un peu rayonner le père Mioche en sa gloire, le père Mioche proclamant :

— Oui, c'est l'art par excellence que mon art, l'art en lettres majuscules, l'art essentiel, puisque tous les autres arts découlent de celui-là seul, s'y résument, et fatalement y reviendront. Je me fais fort de vous le prouver, et je le prouve.

Pour cela, revenons à la quatrième bouteille de vin blanc doux, s'il vous plaît ; car c'est, d'ordinaire, à cette quatrième bouteille que le vin blanc doux rendait particulière-

ment et réellement claires les idées du père Mioche, que ses arguments étaient le plus originaux et sa spéciale éloquence le plus convaincante.

— Qu'est-ce que la parole? disait-il. Une étiquette mnémotechnique mise sur la pensée, rien de plus. Mais la pensée, avant la parole, par quoi s'exprime-t-elle? Par un mouvement. Retenez cela. Et posons autre chose. Au commencement, à l'origine de tout, qu'imagine-t-on? Du rythme. Car...

Mais sans doute il va sembler bizarre que cet ex-danseur, cet actuel mastroquet de banlieue, emploie de pareils termes. Un mot d'explication à ce propos! Voilà vingt ans que le père Mioche a pris sa retraite, et qu'il lit. Jadis, avec le précepteur payé par la princesse, il a étudié pendant deux ans (étrange princesse!). Toute sa vie il a réfléchi sur son art. Il a maintenant des loisirs exquis. Sachez, en effet, que, s'il tient une guinguette de banlieue à l'enseigne de *Terpsichore, fille et mère de la civilisation et des mondes*, c'est uniquement parce que la chose l'amuse et non par besoin. Il n'y vient pas un chat, à sa guinguette. Jamais je n'y ai trouvé plus de quatre clients à la fois, et

tous amis du père Mioche, comme votre serviteur. Il boit son fonds, le brave homme. Et il le peut. Il a sept mille livres de rentes, partie à lui en argent placé, partie en pensions que lui servent ceux de ses quinze enfants qui ont le sac; et il y en a au moins trois qui l'ont bellement, à ma connaissance; et sa progéniture ne compte pas un seul mufle, pas un seul, vous m'entendez. Donc vous devez comprendre, à présent, que le père Mioche...

Rentrons dans *la métaphysique de la danse*, je vous prie.

— Encore un petit coup de vin blanc, hein? Ça rend les idées claires. Où en étions-nous! Ah! bon, je me rappelle!

**Le père Mioche** siffle une rasade, fait clapper sa langue, broche des babines avec sa bouche de gentil ouistiti, ouvre toutes grandes les deux fleurs bleues de ses yeux d'enfant, pose son index sur son pif en coquelicot, et reprend :

— L'attraction universelle, le rythme de la vie, a pour cause primordiale le désir, mouvement de l'infini voulant se définir, et par conséquent l'antinomie de l'être et du non-être...

Mais, j'en suis sûr, vous vous imaginez que je suis un mauvais plaisant, que j'invente cette ridicule histoire d'un père Mioche, ancien maître de ballet, maintenant bistro, pochard au vin blanc doux, et se servant de vocables abstrus, kantiens même.

— Tout cela, pensez-vous, fantaisie de conteur qui cherche à être singulier, qui se donne les gants de vouloir épater le public! Fantaisie d'un goût douteux, alors! Poseur, va! Il n'a pas fini de nous mener en bateau, ce plumitif! Il nous prend donc pour des idiots, à nous poser des lapins de cette taille-là? Allons, assez, assez! Nous n'achetons pas du papier noirci pour qu'on se foute de nous.

Et je le sens bien, j'aurai beau dire et beau faire, on ne me croira pas; et plus j'y manifesterai d'insistance, plus j'aurai l'air d'un bas farceur, d'un sot fumiste. Mettons donc que tout cela est une stupide blague, dont je demande très humblement pardon, et restons-en là!

Toutefois, si quand même il se trouve quelqu'un à ne pas croire que j'ai voulu faire le malin et à ne pas faire le malin non plus, n'oubliez pas que, pour jouir du père Mioche, il faut aimer le vin blanc doux et aller

en boire quelques bouteilles à la santé du père Mioche, en lui tenant tête, là-bas, très loin, du côté de Vanves, dans une petite guinguette de banlieue qui porte cette enseigne d'une bizarre mythologie :

A TERPSICHORE
FILLE ET MÈRE
DE LA CIVILISATION ET DES MONDES.

# XI

# L'HOMME AUX CENT TÊTES

## XI

# L'HOMME AUX CENT TÊTES

---

Son rêve était de conquérir **Paris,** le grand Paris, le curieux Paris, le blasé Paris, **le** spirituel Paris, Paris l'imbécile, en y devenant un des *phénomènes* à la mode dans l'*entre-sort* sans cesse renouvelé où ce vieux badaud prodigue la gloire et l'argent aux seuls monstres.

Il n'a pas eu la chance de le voir enfin réalisé, son rêve, après y avoir vaillamment consacré tout le peu de vie qu'il devait vivre. Cruelle injustice du sort! Il méritait pourtant de *réussir*, d'*arriver*, mieux que tant d'autres. Car, en vérité, c'était un monstre original, neuf, artiste; et, de plus, je puis et je dois le dire, moi qui l'ai connu intimement,

c'était un pauvre brave homme de monstre.

D'abord il ne s'en faisait pas accroire, n'avait pas la prétention de révolutionner le monde, savait fort bien qu'il *constituait* simplement *un cas tératologique*, et se vantait, sans plus, et à juste titre, du soin, du zèle, de la patience, de la méthode, de l'ingéniosité avec lesquels il avait cultivé ce *cas* jusqu'à parfait épanouissement.

— Je me suis trouvé un don, disait-il en toute modestie, et j'ai travaillé là-dessus, voilà ! Mais il n'y a pas de quoi faire le zouave. Sans le don, rien de possible. Et le don — n'est-ce pas? — on n'en doit pas tirer vanité. C'est chose de hasard.

Puis, l'idée même de mettre ce don à profit et en coupe réglée, l'idée de passer *phénomène* et de s'exhiber pour des gros sous, il la jugeait, tout le premier, peu honorable en soi, et plutôt indigne de quelqu'un qui se respecte. Or il se respectait; et c'est pour cela précisément que, forcé de devenir ce *phénomène à exhiber*, il avait au moins tâché de se hausser jusqu'à être un *phénomène* artistique.

Le don, que lui avait départi singulièrement le hasard, était le don des grimaces.

— Et, confessait-il, quand je dis un don, c'est une façon de parler. Je devrais dire, non pas don, mais infirmité.

Le fait est que, s'il lui était possible de tordre son visage aux plis de toutes les grimaces imaginables, il lui était, en revanche, impossible de le fixer en une expression quelconque qui n'eût pas l'air d'une grimace. Tous les muscles, tous les méplats, toutes les commissures, toutes les fibres, jusqu'aux plus imperceptibles rides, en étaient d'une mobilité telle et tellement variée que lui-même en était venu à ne plus savoir à quel moment et sous quelle forme il devait dire à sa face :

— En place, repos !

Quand il le faisait, elle se figeait pour un instant dans un aspect et en des lignes qui n'étaient jamais les mêmes. Et ce qu'il y avait de plus étrange et de presque terrifiant, c'est que le regard aussi changeait avec le dessin du visage et lui donnait de la sorte comme des âmes différentes.

Enfant, puis adolescent, il avait beaucoup souffert de cette bizarre et irrémédiable maladie. Il était le malheureux qui a des *tics* (et quels *tics*, sans fin ni pause !) et dont tout le

monde rit, même les plus indulgents, d'un rire involontaire.

Chétif, en outre, réellement maladif, d'une extrême nervosité, la poitrine étroite et vouée à la phtisie, il n'avait dû de vivre ou plutôt de végéter qu'à la tenace et dévouée tendresse de sa mère, pauvre veuve sans ressources, brodeuse en passementeries d'or, et se tuant de veillées pour payer tant d'inutiles visites de médecins.

A vingt ans, il s'était trouvé seul soutien de cette mère, qui était malade à son tour, usée, ne pouvant plus travailler que par intermittences; et lui-même avait alors pour tout métier, pour unique gagne-pain, une petite place de teneur de livres, qui lui rapportait trois francs par jour, non compris les dimanches et fêtes.

Qu'il fût obligé d'interrompre sa besogne, lui aussi, et que la mère en même temps dût renoncer à la sienne d'une façon définitive, et c'était pour tous les deux l'hôpital, la misère noire si l'on en sortait, et après, quoi? la mendicité, le Dépôt, ou le saut dans la Seine.

C'est à ce moment que l'idée lui vint, au brave homme de monstre, l'idée que son

infirmité était peut-être un don, et qu'il pouvait en tirer parti, ou plutôt qu'il le devait.

Aller tout de suite se présenter à quelque barnum de foire, lui montrer cette face kaléidoscopique, la lui vendre: telle fut sa première pensée. Sans l'ombre d'une fausse honte, certes! Mais sa mère devina le projet, lui en arracha l'aveu, et s'y opposa en pleurant toutes les larmes de son corps.

L'avait-elle donc élevé avec tant de peine, son cher petit, pour en faire ça! Ils n'en étaient pas encore à ce point de désespoir, voyons! Eh bien! soit, plus tard, un jour, en dernier effort, s'il le fallait absolument, elle y consentirait! Mais pas maintenant! Pas dans une baraque de foire, au moins! Dans un café-concert, passe encore!

Et, s'exaltant à cet espoir possible, elle avait ajouté en l'embrassant :

— Qui sait si tu ne serais pas, à ta manière, un artiste!

Elle était allée, une fois dans sa vie, au café-concert, avec lui, et ils y avaient assisté au triomphe d'un comique à transformations, un de ces grimes qui se perruquent d'un tour de main, dos au public, puis reparaissent en criant :

— Le maréchal Ney !... L'Empereur !... Un marchand de lorgnettes !... Bismarck !... Notre sympathique Béranger !...

Elle lui rappella ce triomphe et murmura, les yeux rêveurs :

— Pourquoi pas ?

Il en eut comme une illumination, et c'est de ce jour-là qu'il se promit d'être un monstre à exhibition, soit, mais un monstre artistique.

Et dès lors commença le travail, le rude et vaillant travail dont il était fier, non sans raison, et dont la brave maman était encore plus fière que lui.

— Si vous saviez, me disait-elle plus tard, si vous saviez quel cœur il y mit, et quelle intelligence ! Le soir, sa journée finie, il passait des heures et des heures, là, devant notre armoire à glace, assis, à étudier, à se faire une bile ! J'étais obligée de le modérer, de lui rappeler qu'il était temps de dormir. Je voyais bien qu'il s'appliquait trop, que ça le fatiguait, qu'il n'y tiendrait pas à s'exténuer ainsi. Mais il ne m'écoutait pas. Il avait hâte d'arriver à ses fins. Il me montrait ses progrès. C'était étonnant. Ah ! il en avait, de la volonté, le pauvre petit ! Et bien sûr il en

aurait eu, du succès ! Il l'avait tant gagné !

Pendant deux ans, en effet, avec un furieux acharnement, avec une extraordinaire patience, avec une méticuleuse méthode, il s'était livré à ce labeur effrayant : discipliner la danse de Saint-Guy de son visage, commander à ses innombrables tics, les fixer par séries, les cataloguer, mettre en ordre ce chaos de fugitives et quasi fulgurantes expressions.

Cela paraissait impossible, et il y était cependant parvenu.

La dernière fois que je le vis (oh ! qu'il y a longtemps de ce temps où j'habitais en haut d'une maison à Belleville !), la dernière fois que je le vis, à peu près seul confident de sa bizarre histoire, il n'en avait plus, disait-il, que pour une semaine ou deux de travail, après quoi ce serait le triomphe, la prospérité, la vie assurée à sa mère, et à lui sans doute la gloire !

Il était d'une maigreur et d'une pâleur excessives; il toussait à vous fendre l'âme; il semblait prêt à exhaler la sienne; mais, en même temps, il était radieux, et ce rayonnement mettait comme une auréole autour de sa face convulsée de grimaces. Car il en était

maître, de ses grimaces. Il en annonçait la rapide succession. Il en dirigeait les gammes ascendantes, descendantes, chromatiques, passant par toutes les expressions possibles et imaginables du visage humain, depuis le plus hideux tragique jusqu'au plus suave et vague sourire, et cela avec une virtuosité, une sûreté, un art vraiment magiques. C'était toute l'âme humaine traduite en physionomies, par éclairs illuminant soudain comme des panoramas de sentiments et de passions. C'était un spectacle prodigieux, et si vite passé, qu'il évoquait irrésistiblement la pensée de ces minutes où les agonisants, dit-on, revoient une vie entière.

— J'appellerai ça, fit-il, et je crois que c'est bien, *l'homme aux cent têtes*!

Deux jours plus tard, il trépassait. Je le vis sur son lit de mort. Mais, en vérité, c'est bien la fois précédente, l'avant-veille, que je l'avais vu pour la dernière fois. Son visage, son pauvre visage toujours en mouvement perpétuel, toujours changeant de forme, d'expression, de regard et d'âme, aujourd'hui qu'il m'apparaissait désormais immobile et glacé en une forme définitive, en une immuable expression, sans aucun regard ni

aucune âme, il me semblait un visage d'étranger, absolument.

Et jamais je n'oublierai (quoiqu'il y ait de cela longtemps, bien longtemps, depuis ce temps où j'habitais cette haute maison de Belleville), jamais je n'oublierai avec quel effarement dans la douleur, quelle horreur de stupéfaction, quelle hébétude écroulée, la malheureuse mère répétait à voix monotone devant ce cadavre :

— Mais ce n'est pas lui, voyons, ce n'est pas lui ! Il n'avait pas cette figure-là, lui ! Ce n'est pas lui ! Ce n'est pas lui ! Je ne le reconnais pas.

XII

# PAUV' BRIBRI

## XII

# PAUV' BRIBRI

---

— Mon pauv' Bribri! soupira la vieille femme. Ah! faut pas se fier aux apparences, allez! A le voir comme ça en scène, avec sa figure faite, sa façon crâne de porter le costume, et quand il tient la note en veux-tu en voilà, de sa jolie voix de tête qui a l'air de ne jamais se fatiguer, on dirait qu'il est solide comme un bœuf, n'est-ce pas? Eh bien! pas du tout! une vraie mauviette! Rien que des nerfs! Pas plus délicat que lui! Ça ne résiste qu'à force de soins, en vivant dans du coton, quoi! Et, sans moi, y a longtemps qu'il n'y serait plus, pour sûr! Mon pauv' Bribri!

Elle m'attendrissait réellement, la dolente vieille, tant elle était attendrie elle-même,

tant son être tout entier vibrait d'affection et de dévouement pour son pauv' Bribri!

Sexagénaire, déjà voûtée un peu, décharnée, le cheveu rare et d'un triste poivre-et-sel, les yeux larmoyants, la bouche geignarde, le geste berceur, elle semblait usée par la longue habitude du sacrifice. On sentait que son corps s'était fondu lentement au service de l'être cher. Mais on sentait aussi qu'elle n'en avait aucun regret et qu'elle y avait plutôt trouvé une récompensante douceur. Qu'importait tout ce qu'elle avait pu souffrir, pour que l'adoré Bribri vécût dans du coton, pour que cette mauviette, ce si délicat aimé, fût conquis par elle à l'existence et au bonheur? Le principal, c'était qu'elle l'eût sauvé ainsi, qu'elle eût fait de cette frêle fleur la triomphante rose de gloire qu'était maintenant son pauv' Bribri. Et de cela enfin, après sa longue abnégation, au bout d'un douloureux martyre, elle jouissait délicieusement.

Tels étaient, du moins, les sentiments que je lisais sur son visage, dans son allure, dans sa voix tout ensemble lamentable et satisfaite.

— Songez, monsieur, disait-elle, songez qu'à treize ans il a failli mourir de langueur,

et que pour le requinquer je n'avais alors que mes appointements de choriste, quatre-vingts francs par mois ! Tout passait en consommés, en sirop antiscorbutique, en huile de foie de morue, en Bordeaux. Moi, je mangeais du pain rassis et je buvais de l'eau. Mais je m'en fichais un peu. Lui, il était soigné comme un petit roi, je vous en réponds, mon pauv' Bribri !

Ah ! la bonne vieille ! A ce souvenir, ses yeux flambaient encore d'extase. Et certainement ce pain rassis lui avait été ambroisie divine, et cette eau un pur nectar.

— Et, continuait-elle, quand il est entré au Conservatoire de Lille, en voilà une époque où ce n'était pas drôle ! Je n'avais plus de voix alors, plus un fil, plus rien. Bonsoir les quatre-vingts francs par mois comme choriste ! On me garda comme figurante à vingt-cinq sous la soirée. Il fallait vivre deux, là-dessus. Je dus faire des ménages, le matin. Dame ! vous comprenez, il avait besoin d'une tenue convenable, mon pauv' Bribri ! Et puis, il fumait !

Un éclair de reproche passa dans le regard de la vieille. Je crus qu'elle lui gardait rancune, à l'égoïste Bribri, qui prenait alors pour

son tabac sur le misérable budget. Mais je me trompais touchant le motif de cette rancune. Car la vieille reprit vivement, comme si elle avait lu dans ma pensée :

— Oh ! vous savez, je ne lui en voulais pas de se payer un petit plaisir, mon pauv' Bribri ! Je lui aurais bien donné à fumer la lune, si ça avait pu lui être agréable. Mais je n'aimais pas le voir fumer, rapport à sa voix. Et surtout de ce sale tabac belge qui pique la gorge. Il l'avait si fragile, la gorge, vous concevez ! Et sa voix — n'est-ce pas? — c'était son avenir, sa fortune. Je la lui avais tant soignée, au moment de la mue ! Ce que j'étais inquiète alors ! Je me demandais si elle lui resterait après la mue, et s'il serait basse, baryton ou ténor, ou rien du tout, hélas ! Et ma joie, quand j'avais été sûre qu'il serait ténor ! Un joli, joli galoubet, avec des notes de tête comme une chanterelle de violon ! Et ce sale tabac belge qui pouvait faire des éraillures là-dedans comme avec l'ongle ! Vous jugez si ça m'embêtait ! Et je n'avais pas tort, voyez-vous !

Un gros sanglot lui secoua la poitrine, et elle ajouta, tristement, à voix basse, presque honteuse :

— Parce que c'est lui, ce sale tabac belge, qui lui a fait rater son prix au Conservatoire de Lille, à mon pauv' Bribri. Oui, ce sale tabac belge, et aussi l'injustice ! Car on lui en voulait, à mon pauv' Bribri, à cause qu'il vivait trop rangé, avec moi qui ne le quittais pas d'une semelle. Dame ! Y avait là, au Conservatoire, des grues qui tournaient autour de ses dix-huit ans, fallait voir ça ! Mais je montais la garde, et raide, vous pouvez me croire. Je ne me le laissais pas prendre, mon pauv' Bribri !

La vieille s'était redressée, d'un air menaçant et jaloux. Elle crispait ses maigres poings, avec un désir de les ouvrir brusquement, pour griffer. On eût dit une poule se hérissant contre les ennemis de son poussin. Ah ! la brave vieille !

Puis ses mains se détendirent ; son corps de nouveau s'affaissa, voûté ; son air menaçant et jaloux s'éteignit en la morne expression résignée habituelle à son visage de victime, et c'est avec une triste douceur qu'elle reprit :

— Elles ont fini tout de même par me le prendre, les salopes ! Et j'ai bien dû m'y faire, hélas ! Que voulez-vous ? Elles étaient jeunes

comme lui. Et il était si beau, mon pauv' Bribri ! Ça n'empêche pas qu'elles étaient des salopes. Car elles me l'ont fatigué. Elles lui ont volé de sa voix, n'y a pas à dire. Elle est toujours jolie, sa voix, surtout dans les notes de tête. Mais elle aurait pu, elle aurait dû être plus grande, plus forte, plus corsée dans le médium. Elles y ont fait des trous, n'y a pas à dire. Et c'est pour ça qu'au lieu de devenir une étoile à Paris il est resté en province, ténor célèbre, sans doute, et à succès, et faisant florès, mais en province, mon pauv' Bribri ! Enfin, y a au moins une chose qui me console, c'est le témoignage de ma conscience, qui me dit que ce n'est pas de ma faute s'il est resté en province et s'il n'a pas un médium de première qualité, mon pauv' Bribri !

Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle les essuya d'un geste lent et angélique, en ajoutant avec un grand soupir plein de profonde gratitude :

— Et ce qui me console aussi, et encore plus que tout, c'est que, malgré ses succès et comme ténor et comme homme, il ne m'abandonne pas et ne m'abandonnera jamais, mon pauv' Bribri !

L'orgueil la faisait resplendir à cette pensée, un joyeux orgueil lui mettant au front comme un nimbe, un orgueil qui changeait soudain cette *mater dolorosa* en *mater victrix*. Que ce Bribri pour qui elle avait tant subi, tant souffert, ne lui fût pas ingrat et ne se débarrassât pas d'elle ainsi que d'une loque inutile, cela lui suffisait, à cette sacrifiée ; et il ne lui en fallait pas plus, à cette martyre, pour s'en faire une palme triomphale. Ah ! l'héroïque, ah ! la superbe vieille !

Et elle insistait sur la bonté de son pauv' Bribri, la trouvant extraordinaire, disant avec admiration et avec le désir de faire partager cette admiration :

— Car enfin, n'y a pas à dire, je ne suis pas riche, et il n'a plus besoin de moi maintenant pour son tabac. A sa place, un autre, même ayant bon cœur, se contenterait de me faire une petite rente pour vivoter quelque part et mourir tranquille dans un coin. Et il se contenterait de ça envers moi, que je n'aurais pas à me plaindre et que je lui dirais encore merci ! Mais un autre et lui, ça fait deux, voyez-vous. Et cette reconnaissance ne lui suffit pas, à lui. Non ; il me garde auprès de lui toujours, ainsi qu'autrefois, partageant

sa gloire et sa fortune, comme j'ai partagé ses durs moments. C'est lui qui me paye mon tabac aujourd'hui. Il dit que c'est son tour et que c'est trop juste. Ah ! quelle bonne âme, quelle grande âme il a, quelle âme de saint, pour tout dire, mon pauv' Bribri !

Comme j'insinuais que la reconnaissance de Bribri me paraissait, en somme, toute naturelle, et qu'il faisait son devoir simplement, et qu'en agissant d'autre sorte il serait un véritable monstre, la vieille répliqua :

— Sans doute, sans doute, il fait son devoir ! Et puis je lui rends encore des services, vous savez. Il n'a pas affaire à une ingrate. Délicat comme il l'est, une mauviette, tout en nerfs, avec sa voix si fragile, qui est-ce qui le soignerait comme moi ? Qui est-ce qui le tiendrait dans du coton comme sa vieille ? Personne, bien sûr. N'y a pas ma pareille pour un bon lait de poule, vous savez, ni pour une friction, ni pour dorloter, pour câliner, quand on a la migraine. Sans compter que je lui sers d'habilleur et de coiffeur, et que je lui fais moi-même sa figure, donc ! Oui, monsieur, parfaitement. Et s'il porte si crânement le costume, et s'il est joli, joli, toujours, et

s'il a tant de chic, c'est un peu à sa vieille qu'il le doit. Mais enfin, il pourrait me payer de tout ça en argent seulement — n'est-ce pas? — et se croire quitte sans y ajouter d'affection, de prévenances. Eh bien! pas du tout! C'est avec son cœur, toujours, comme autrefois, avec son cœur, oui, qu'il me paye, mon pauv' Bribri!

Elle avait maintenant, la vieille, un air illuminé, béat, paradisiaque. Ses yeux fanés semblaient refleurir de jeunesse. Sa chair en parchemin rosissait. Sa bouche sèche se mouillait à la rosée de baisers perlant sur elle en pluie fraîche. C'est, dans son allure, sur son visage, par ses regards, du fond de tout son être, c'est une âme d'amoureuse qui s'épanouissait soudain, et d'amoureuse heureuse.

Et sa voix avait des roucoulements de pâmoison quand elle me flûta ceci comme le dernier couplet d'un cantique s'épanchant en suprêmes actions de grâces :

— Car voilà où il est sublime, monsieur, mon pauv' Bribri, oui, sublime, n'y a pas d'autre mot. Il a beau être jeune, et glorieux, et au sac, et aimé par un tas de femmes, et avoir des maîtresses, et des plus chouettes!

Et moi, j'ai beau être vieille et décatie ! Rien n'y fait. Il est toujours le même pour moi, depuis vingt ans que nous sommes ensemble ! Et de temps en temps, sans trop se faire prier, il couche encore avec sa vieille, mon pauv' Bribri !

# XIII

# TIT' MAMAN

## XIII

# TIT' MAMAN

---

Si mauvaise que fût la ville où la tournée arrivait, fût-ce la ville la plus foncièrement hostile et inhospitalière aux artistes, la plus écumée par les tournées précédentes les plus *mouches*, fût-ce une ville *brûlée* à jamais par des séries de directeurs qui s'en étaient sauvés sans payer un sou à personne, y laissant des troupes à l'abandon, fût-ce une ville où erraient encore des naufragés de la dernière faillite théâtrale, dépenaillés et *tapeurs*, parmi des dettes criardes et inrenouvelables, avec *l'œil bouché* jusque dans les plus noirs garnos et les plus sales gargotes, quelle que fût la ville, on y était reçu quand même à bras ouverts, la mine riante et le cœur sur

la main, et l'on y trouvait bon gîte, table mise, et du meilleur, et à *longue ardoise* assurée, pourvu qu'on s'y présentât en compagnie et sous la garantie de tit' maman.

Et il n'y avait pas non plus à s'inquiéter de la débine où pouvait être le théâtre, en fait de décors, costumes pour la figuration, orchestre (y compris les instruments) et accessoires divers. A tous les manques savait parer aussitôt tit' maman.

En quelques heures de l'après-midi, tandis que les autres prenaient l'air du pays nouveau, ou y renouaient de vieilles relations et se faisaient rincer la dalle empoussiérée du voyage, ou se reposaient, qui à *piquer un chien*, qui à *flâner un ourson*, en quelques heures tit' maman avait improvisé tout ce qu'il fallait pour la représentation du soir.

Le salon du un, la forêt du deux, la place publique du trois, étaient *plantés*, bâclés à la diable, mais proprement, avec des bouts de toile retrouvés (où? mystère!), des paravents empruntés, *marouflés*, peints (oui, peints!). Le tout, grâce à des ouvriers au courant de la chose, et que personne ne connaissait capables de cette besogne spéciale, personne dans la ville même. Et cela, équipé par des

machinistes de rencontre, volontaires d'occase, à qui tit' maman avait appris tout de suite leur métier, s'ils l'ignoraient.

Et des figurants étaient racolés, vêtus, disciplinés, instruits. On les avait vus qui s'engouffraient dans l'entrée des artistes, à deux heures pour le quart; et pendant une heure on avait entendu, dans la salle réveillée, tit' maman glapir :

— Allons, mes enfants, un peu de chien! C'est ça! Vous arrivez par la cour. Les seigneurs sont au jardin. Attention, le peuple! Vous, là, nom de Dieu! Au second plan! Oui, vous trois! C'est vous le peuple. Les chefs d'attaque, quoi! Bien sûr, vous serez plus de trois, ce soir. J'ai des hommes de la garnison. Mais vous êtes les chefs d'attaque. Est-ce compris? Non, non, les seigneurs! Au jardin, je vous ai dit. Allons, mes enfants, un peu de chien! Là, parfait! Et n'oubliez pas! Vous rentrez à la cour, vous là-bas, les gros, quand on aura repris la ritournelle. Allons, mes enfants! A la ritournelle! Eh bien! la musique, va donc!

Et si la musique était absente, ne devant venir qu'à la représentation et ne s'étant pas entendue sur le prix de la répétition supplé-

mentaire, alors c'est tit' maman en personne qui faisait le violon.

— Ti ti, tiriri, la la, iou, tiriri, la la !

La voix s'étranglait sur les notes hautes. Le pied battait furieusement la mesure. Les deux bras gesticulaient, montrant la cour aux uns, retenant les autres au jardin, soulevant l'enthousiasme du peuple fictif représenté par les trois andouilles chefs d'attaque.

Et, le soir, tout ça marchait? Ma foi, oui. A peu près. Tit' maman était en scène et s'y multipliait, à la fois seigneur, dame, peuple, tout.

Une fois même, le violon ayant raté la représentation, et l'orchestre s'étant trouvé composé de l'unique piano, la ritournelle de corde était partie néanmoins, donnant le signal aux fameux chefs d'attaque. C'est tit' maman qui, sans se déconcerter pour si peu, s'avançant au premier plan, hors des rangs du peuple, avait enlevé de sa voix la plus aigrement étranglée :

— Ti ti, tiriri, la la, iou, tiriri, la la !

Quelques imbéciles, dans la salle, avaient essayé de sourire; mais la conviction de tit' maman était si brave qu'on avait chuté les

imbéciles. Telle était, du moins, la version de tit' maman.

Et nul, dans la troupe, ne contredisait la version de tit' maman. Car tout le monde l'aimait, tit' maman.

Dame ! C'était la providence, n'est-ce pas? C'était, dans tous les arias, tous les imprévus, toutes les occasions de *loup*, de *four*, de *goutte à boire*, tit' maman qui sauvait la mise, et non seulement dans les grandes choses, mais dans les plus petites, souvent les plus essentielles au théâtre.

Vous aviez, par exemple, égaré votre perruque, une belle perruque ayant coûté gros, et qui était le reste d'une ancienne splendeur, et qu'on vous enviait. Que faire? Votre rôle, sans la perruque, ne *tenait plus debout*. Vous voilà foutu, hein?... Allons donc !

— Tit' maman ! tit' maman !

En un tour de main, tit' maman vous en bâtissait un de tête, avec du crêpé, pouf, pouf, pouf, monté sur canevas en fil de fer, et du crin dans le toupet, et un œil de poudre. Ça durerait ce que ça durerait, la soirée, pas plus, et tout juste ! Et ça ne valait pas, sûr, la belle perruque égarée ! Mais ça en faisait la blague, pas mal, plutôt bien, assez

pour *ramasser les effets* ordinaires. En sorte que la belle perruque, prétendûment égarée, mais réellement cachée par un envieux, se retrouvait toujours avant le cinq.

Faire des collerettes en fraise avec du papier, des bottes à la mousquetaire avec du carton-bitume, des crachats d'ambassadeur avec des étoiles découpées dans un couvercle de boîte à sardines, tailler un manteau de cour dans de la toile à torchons et le teindre en pourpre avec une bouteille d'encre violette, imiter le bruit de la foule au lointain ou le tonnerre *ad libitum* en rauquant dans un verre de lampe, forger de l'argenterie en zinc, frapper des louis en laiton, confectionner des nez en cire, aboyer dans la coulisse, simuler l'éclair dans les frises au moyen d'une flamme de lycopode, projeter sur le rideau de fond l'aurore ou le couchant, coudre, menuiser, tourner, coller, barbouiller, donner à un pain bien doré la forme d'un poulet rôti et à des raves l'aspect de pêches, tenir le contrôle au besoin, rédiger des réclames pour la presse locale, parler au public, copier des rôles, même de la musique, aller voir les autorités, raser et friser, souffler par occasion, enfin remplir au pied

levé n'importe quel rôle, d'homme, de femme, de vieux, d'enfant, et chanter en fausset ou en contralto, en ténor ou en basse, tout cela et bien d'autres choses encore, ce n'était qu'un jeu pour tit' mamam.

Notez que tit' maman n'en avait pas l'air plus affairé, et même ne se pressait jamais en s'occupant de quoi que ce fût. Toujours calme, toujours plan-plan, toujours de bonne humeur, toujours à l'heure pour tout, voilà ce qu'était tit' maman. C'est autour de tit' maman qu'on s'agitait, et toujours, et partout. En voyage, aux stations, à l'hôtel, au théâtre, pendant les répétitions, pendant les représentations, dans les loges, derrière les portants, en scène, on n'entendait que ce cri, tantôt à haute voix réclamante, tantôt à voix basse et suppliante, des fois furieusement, d'autres fois câlinement, et toutes les fois et dans toutes les circonstances avec l'expression d'un espoir sûr d'être exaucé :

— Tit' maman ! tit' maman !

Et tit' maman suffisait à toutes les réclamations, répondait à toutes les demandes, réalisait tous les espoirs, était le bon Dieu enfin.

Et universellement, camarades, comédiens

ou chanteurs, et directeurs, et régisseurs, et spectateurs, et ouvriers, et hôteliers, et chefs de gare, et figurants, et hommes de la garnison, et musiciens, et journalistes, et, bref, n'importequistes, universellement on était content de tit' maman.

On était, et on n'a pas cessé d'être! Car tit' maman existe encore et continue à être tit' maman, à mériter ce tendre surnom que lui a gagné son inépuisable complaisance. Tit' maman serait même digne que ce surnom devînt célèbre dans les annales du théâtre à venir et qu'il y restât glorieux, vénéré, chéri. Et cependant, tit' maman mourra comme tit' maman a vécu, dans l'obscurité, dans la pauvreté, presque dans la misère. Certainement, pour tout dire, c'est dans la misère que mourra tit' maman, quand l'heure de la vieillesse prochaine aura réduit tit' maman à prendre sa retraite.

Car, quelle retraite sera-ce, hélas! Quelle, ô brave tit' maman, si serviable, si à tous! Songez, en effet, que tit' maman, de son vrai nom, s'appelle Jules Duval, que Jules Duval a tantôt la soixantaine, qu'il est porté sur le tableau de la troupe à la rubrique des « *utilités* » avec le seul titre honorifique de « *sous-*

*régisseur parlant au public* », et dites-vous bien que chaque premier du mois, le jour de la Sainte-Touche, il touche pour tout potage cent vingt francs.

Oui, cent vingt francs !... Quand il est payé !

Ti ti, tiriri, la la, iou, tiriri, la la !

# XIV

# LE CONTRE-MI

## XIV

# LE CONTRE-MI

— J' vous crois ! s'écria l'agent théâtral. Pour sûr qu'elle en a un, d'organe, on peut le dire. Et de la seule bonne fabrique ! N'y a encore que l'Italie, vous savez, pour produire un contralto de ce tube-là.

Puis, avec un grand geste admiratif de vieux cabot connaisseur :

— Songez donc ! Ça donne le contre-mi, et tant qu'on veut, et aussi tenu qu'on veut, et sans un fifrelin d'effort ni de fatigue.

Il prit un temps, pour mettre en valeur cette conclusion :

— Enfin, quoi ! Elle le donne comme qui pisse, tout bêtement.

Un nouveau temps, pour jouir de son effet.

Après quoi, tapotant la joue de la chanteuse :

— Pas vrai, ma petite Gina?

La Gina répondit d'un ton très simple et avec l'air de penser à autre chose :

— Si, c'est vrai, coume qui pisse, pas moins, pas plous.

Sa voix parlée était rauque, éraillée, sourde même, toute dans le grave et presque sans inflexions, et ne pouvait faire soupçonner sa voix de chanteuse, au timbre tout dans le grave aussi, mais tendre, chaud, souple et velouté. On eût cru dans le même gosier deux instruments différents.

A vrai dire, on eût cru deux êtres en cette Gina. Toute sa personne, quand elle ne chantait pas, ressemblait à sa voix parlée. Elle était plutôt désagréable. D'allure commune, son corps, quoique petit et maigre, n'avait rien de mignon ni de féminin. C'était osseux, décharné, et garçonnier vilainement. Le visage, bis et bilieux, au front bas, encadré de rudes cheveux d'un noir terne, semblait celui d'un idiot malade et renfermé. Les yeux pâles, fanés, dormaient comme d'un sommeil sans rêve. Mais dans l'action, quand la Gina chantait, changement de tableau, ainsi que disait le vieil agent! Le corps, le

visage vibraient, tel un violon. Le regard devenait extatique. Une fièvre enthousiaste y flambait. Et alors la Gina ne paraissait plus vulgaire, laide, stupide. Elle se transfigurait. Elle était désirable. Une autre phrase du bonhomme exprimait cela fort bien. Il disait :

— On a envie de coucher avec sa voix, hein? Positivement, on voudrait faire des choses à son contre-mi.

Lui, en particulier, n'y avait pas résisté, à cette envie-là. Il avait été l'amant de la chanteuse. Il avait même failli l'épouser.

— Oh ! d'ailleurs, avouait-il cyniquement, autant par intérêt que par gobage. Un vrai béguin d'impresario ! Elle aurait été une si fameuse affaire, la mâtine, comme galette, si elle avait su s'en donner la peine ! Songez donc ! Avec son contre-mi !

Et, la mine en désespoir, les bras et les regards au ciel ;

— Oui, oui, petite taupe, si tu pouvais travailler, te ranger un brin au moins, ne pas être la bohême indécrottable que tu es et que tu resteras toujours ! A nous deux, vois-tu, toi chantant et moi tenant la caisse, nous serions devenus quelqu'un.

Se tournant vers moi, et me brandissant son index sous le nez comme pour en flageller mon doute possible :

— C'est qu'elle aurait gagné de la braise aussi gros qu'elle, vous savez, et même plus gros, allez; car elle n'est pas plus grosse que deux liards de beurre, ce petit chameau-là, et elle pèse bien quarante kilos toute mouillée.

Ici un rire égrillard, un coup de doigt aux côtes de la Gina, un second, du medius, quelque peu plus bas; puis :

— Seulement, voilà le chiendent! Ce qu'elle l'est, mouillée, ce n'est rien de le dire. Pas vrai, la Gina? Car, depuis cinq ans que nous nous sommes lâchés, ou que tu m'as lâché, plutôt, je vois bien à ta gueule que tu en mouilles toujours autant pour ces cochons d'hommes, hé, la gosse?

La Gina haussa les épaules d'un air résigné, soupira et répondit :

— Si, si, touzours autant.

Après quoi, les yeux soudain extasiés comme si elle chantait, de sa voix la plus grave et la plus rauque, avec un râle de tourterelle qui se pâme, elle ajouta lentement et voluptueusement :

— Touzours autant, et même plous.

Le bonhomme hocha la tête et me dit, triste :

— Ça la perdra pour sûr. Ça l'a perdue déjà. Qu'est-ce qu'elle est, avec son contre-mi ? Une vadrouille artistique, rien de plus. Aucun engagement sérieux à espérer ! Des bouts de tournée en Italie, en Espagne, à Londres. Et encore, pas dans des théâtres cotés. Non, parbleu ! Qui en voudrait ? Elle est brûlée partout. Ça vous laisse en plan pour se galvauder avec le premier marlou venu. Quand l'idée lui en prend, pft, bonsoir ! Plus de scène, plus de planches ! C'est au pieu. Alors les directeurs en ont plein le dos. Même les plus tocassons. Et c'est obligé de donner des concerts. Où ? Dans des bouis-bouis. N'importe où. Et avec quel répertoire ? Toujours le même. Ici, là, toujours kif-kif ! Cinq ou six airs d'opéra, autant de chansons napolitaines. A vous retourner les boyaux, sans doute, à cause du contralto resté beau quand même, et de la passion qu'elle fout à la corde, sûr, et surtout à cause du contre-mi, le seul, le fameux. Et puis après ? Comment ça finira-t-il, tout ça ? La misère en quatre volumes au bout, voilà tout. Ça finira dans la crotte.

Il avait empoigné la Gina par les deux mains, et la secouait furieusement, et lui criait à un pouce du nez, en lui postillonnant à la face :

— Tu m'entends, salope, tu m'entends, je te l'ai toujours dit et je te le répéterai toujours : tu y auras tout laissé, à tes gigolos, tout, ton avenir, la fortune, la gloire, et les frusques qui te traînent encore sur les fesses, et ton talent aussi, va, et jusqu'à ta voix. Car ta voix y passera comme le reste, tu sais. Elle s'en va déjà. Elle n'a plus la même rondeur, le même gras. Elle s'en ira aussi, je te dis. Et tout, et tout, vieux chausson, tout te plaquera, tout, et même...

La Gina se dégagea d'un saut en arrière, s'essuya le visage d'un revers de main, posa son autre main sur la bouche du bonhomme, et l'interrompit vivement par ce cri :

— Non, tou mens. Mon contré-mi, zé l'aurai touzours.

Et, d'une voix profonde, puissante, pleine, elle entonna une de ses chansons populaires, qui débutait précisément par cette note basse et longuement tenue, pareille à la note de prélude d'un rossignol.

Le vieux l'écoutait bouche bée, les yeux

larmoyants, comme s'il l'entendait pour la première fois. Et quand elle eut terminé, sur la même note aussi longuement tenue, aussi ronde, aussi grave, aussi prenante aux entrailles, il l'embrassa, en s'écriant :

— C'est vrai, nom de Dieu, c'est vrai, tu l'as toujours, et toujours beau, ton sacré contre-mi.

La Gina éclata de rire, lui tapa sur le ventre et répliqua :

— Tou vois bien qué zé poux encore m'en payer, des zigolos.

Puis, redevenue sérieuse, les yeux ternes, le teint bis :

— Et alors, quel engazément c'est qué tou as per moi ?

— Allons, fit-il, je vais encore me fendre le derrière en quatre pour te trouver quelque chose.

Et il se mit à feuilleter son registre crasseux, tandis que moi, ayant regardé l'heure et constaté que je m'étais attardé là plus que de raison, je prenais congé de lui et de la Gina.

Toute cette scène, passée il y a sept ou huit ans et que j'avais oubliée, m'est brusquement remontée du fond de la mémoire,

hier, en retrouvant la Gina surgie devant moi comme une apparition.

C'était sur un des vapeurs qui festonnent les bords du Léman. Avec nous, à la station de Clarens, s'était embarqué un quatuor de musiciens italiens, un mandoliniste, deux violons, et une femme portant une guitare. Comme il n'y a guère de bateau sans cette espèce d'orchestre, je n'avais pas pris garde à ces quatre macaronistes qui allaient sans doute nous miauler *Santa-Lucia* ou *Funiculi*. Tout au plus, avais-je remarqué l'état particulièrement minable de cette bande, qui paraissait composée moins d'artistes que de véritables mendiants. Il m'avait semblé aussi, mais vaguement, que la guitariste était vieille, à demi impotente et aveugle ; car elle avait la tête embéguinée dans un fichu de laine verte qui lui descendait jusqu'à la bouche, et deux de ses compagnons la tenaient par-dessous les bras. Cela vu d'un regard inconscient, je ne m'étais plus occupé que de gagner la place la plus éloignée du futur et menaçant concert.

Tout à coup, après une bruyante polka par les instruments seuls, perdue heureusement parmi les clapotis des roues au départ, tout

à coup quelques accords en pizzicati, et une voix profonde, puissante, pleine, donnant une note basse et longuement tenue pareille à la note de prélude d'un rossignol. Impossible de ne pas me souvenir et de m'y tromper! C'est la chanson et la voix de la Gina! Je quitte mon coin; je cours vers les musiciens; je regarde. L'aveugle a maintenant le visage découvert. Je reconnais la Gina.

Elle n'est plus maigre, mais bouffie. Toujours bise et bilieuse, d'allure hommasse, plus commune que jamais. Vieillie épouvantablement. Des mèches grises dans ses rudes cheveux clairsemés. Les yeux éteints tout à fait, entre des paupières sanglantes. La face immobile. L'air d'une morte. Elle est tragique et hideuse.

Quant à la voix, plus que cinq ou six notes, douloureuses, arrachées, mais prenant encore aux entrailles, et surtout et toujours le contre-mi, aussi plein, aussi rond, dans lequel vibre l'être entier.

Et les pièces blanches ne manquèrent pas dans la sébille que tendait le plus jeune des musiciens, un long dégingandé de vingt ans, aux yeux cajoleurs, à la bouche gluante, à la dégaine de ruffian.

Le voyage fini, j'ai suivi à terre la Gina, me suis fait reconnaître d'elle, lui ai rappelé la scène chez le vieil agent théâtral. Elle a ri. Elle est gaie. Elle s'est moquée du bonhomme et de ses prédictions. Portant ses deux mains à demi paralysées, l'une à son gosier, l'autre ailleurs, elle a dit de sa voix parlée, rauque, râlant comme une tourterelle qui se pâme :

— Tant qué céloui-là d'en haut il donnéra son contré-mi, céloui-là d'en bas il aura cé qui lui faut.

# XV

# MÉLO

## XV

# MÉLO

---

Il se leva, superbe, avec sa tête romantique et ravagée, une de ces têtes qu'on ne voit plus guère aujourd'hui parmi nos comédiens corrects, aux allures gourmées, moitié gentlemen et moitié chefs de bureau.

Lui, il était resté *vieux jeu*, et s'en faisait gloire.

Et il avait précisément, dans le salon raffiné de la princesse, pour ces spectateurs curieux et précieux, l'attrait d'un objet d'art démodé, d'une antiquaille rare, d'un bibelot désormais introuvable et, par cela même, devenu très cher à tous ces collectionneurs de sensations nouvelles. Car rien n'est plus nouveau que la résurrection d'une chose abolie.

Aussi eut-il tout d'abord un vif succès, tant il différait du monologuiste en vogue, du *sociétaire* habituel, du diseur fin et moderne qui semble un *amateur* à force d'être discret et distingué.

Avec ce vieux lion du drame, pas moyen de s'y tromper, et de prendre l'homme du métier pour un homme de club. Il portait, cet acteur d'autrefois, sa profession comme un ostensoir. Démarche rythmée, gestes plastiques, poses lentes, et figées en successifs tableaux manifestement destinés à être décoratifs. Quand il vint s'accouder à la cheminée, il n'y eut qu'une opinion :

— Est-il assez de l'époque !

Mais ce qui rendait plus savoureuse encore son apparition, c'est qu'on allait le voir aux prises justement avec ses rivaux à la mode. On savait, en effet, qu'il devait dire un monologue *moderne*, composé exprès par lui-même. Il s'était fait excuser sur la probable faiblesse de la versification. Tout ce qu'il voulait, c'est qu'on jugeât la mise en scène, le réalisme des effets, la vérité des intonations. Il prétendait y arriver par ses moyens à lui, ses procédés de jadis, le vieux jeu, quoi ?

Il se passa la main sur le visage, rejeta en arrière les longues mèches de sa chevelure en coup de vent, et commença ainsi :

Mais pourquoi voulez-vous que je parle? Pourquoi?
Je suis là, dans mon coin, tranquille. Laissez-moi.
Vous riez et chantez, tant mieux! Grand bien vous fasse!
Je ne vous gêne en rien. Vous trouvez que ma face
Est sombre, et de la voir vous êtes fatigués.
Mais moi, vous ai-je dit que vous fussiez trop gais?
Non. Alors souffrez-moi, sans rouvrir ma blessure.
D'ailleurs, je ne sais rien de gai, je vous assure.
Tout ce que je pourrais vous conter, c'est banal.
On en lit tous les jours autant dans son journal.
Ce n'est qu'un fait-divers, un fait sans importance.
Non, rien de plus, vraiment. Pourquoi tant d'insistance?
Vous espérez peut-être, en me questionnant,
Que vous devinerez... Oh! non, non. Maintenant
Il est trop tard, allez; l'affaire est trop ancienne
Pour qu'on trouve quelqu'un encor qui s'en souvienne.
Et puis, quel intérêt auriez-vous à savoir?...
Cette personne, aucun de vous n'a pu la voir.
Aucun ne la connaît. Donc, trêve aux subterfuges.
Ne m'interrogez pas! Vous n'êtes point des juges.

Ce début, à vrai dire, fut trouvé un peu languissant. Il était, du reste, débité sans vigueur, sans recherche d'effet, d'une voix monotone et sourde. A peine un éclat sur le dernier mot : *des juges*. Le visage du comédien était seul expressif. Il traduisait une angoisse, une oppression extraordinaires. On pensa :

— La mimique est encore bonne.

Il continua :

Eh bien! quoi? Qu'avez-vous à me regarder? Quoi?
Oh! je vous en supplie, ayez pitié de moi.
Vous ne savez donc pas quelles tortures cause
Un regard, et que c'est une effrayante chose
De se sentir ainsi, tremblant, blême, anxieux,
Regardé fixement par quelqu'un dans les yeux!
Vous ne savez donc pas que c'est comme une lame
Qui s'enfonce plus loin, toujours plus loin, dans l'âme?
Mais non, vous restez là, muets, me regardant.
Dans vos yeux curieux brille un feu plus ardent,
Comme si vous vouliez à cette âpre lumière
Voir jusqu'au dernier pli mon âme tout entière.
Est-ce que vous voyez? Qu'est-ce que vous voyez?
C'est faux! Grâce, messieurs! A deux genoux ployés
Je vous implore et vous conjure, et j'en appelle
A toutes vos bontés, à toutes vos... Ah! Elle!

Le *ah!* de la fin et le *elle!* furent vraiment poussés avec un cri d'épouvante remarquable. Et des connaisseurs murmurèrent :

— Bien rugi, lion !

Toutefois, on ne s'emballait pas. C'était bien; mais on attendait mieux, et l'on estima même que la suite devenait de plus en plus banale. Telle quelle, la voici :

Je comprends tout. C'est toi, c'est donc toi qui reviens.
C'est toi dont les grands yeux se fixent sur les miens.
C'est toi dont le regard me suit et me dévore...
Oui, là, ces deux grands yeux, là! Toi, toujours, encore!

Je ne veux pas te voir! Va-t'en, va-t'en là-bas!
Ne me regarde pas! Ne me regarde pas!
Ce n'est pas moi qui t'ai... Non, non. Prostituée,
Qu'est-ce que tu me veux? Je ne t'ai pas tuée.
Et quand même, après tout! Quand j'aurais fait ainsi,
Réponds-moi, de quel droit viens-tu le dire ici?
Va-t-on voir désormais les spectres apparaître
En plein jour? Et, qui sait, dans un salon peut-être?

Ce dernier trait fut jugé d'un mauvais goût assez exquis. Mais on n'était toujours pas fort empoigné. La chose ne semblait ni moderne, ni romantique. C'était un compromis, et en vers médiocres. Enfin, par respect, on écouta. Le comédien, du moins, avait l'air empoigné, lui. Sa physionomie exprimait de plus en plus l'horreur, et bellement. On se rattrapait là-dessus. Il reprit :

Mais va-t'en donc! Va-t'en! Quoi! ce n'est pas assez
De venir, quand je dors, avec tes doigts glacés,
Plus rigides, plus durs et plus lourds que des pierres,
Soulever sur mes yeux effarés mes paupières?
Ce n'est donc pas assez, dis, de me réveiller
En posant lentement, sans bruit, sur l'oreiller,
Ta tête pâle et triste où, brillant d'un feu sombre,
Luisent tes deux grands yeux qui font deux trous dans l'ombre?
Ce n'est donc pas assez de me hanter la nuit?
Voici que ton fantôme implacable me suit
Et devant des témoins veut raconter la chose?
Mais non, non, je suis seul, puisqu'il vient, puisqu'il ose.
Oui, c'est bien toi. Je suis tout seul. Eh bien! parlons!
C'en est trop, à la fin; mes tourments sont trop longs,

Et depuis trop longtemps en tremblant je t'évite.
Parlons, soit, je le veux, expliquons-nous. Fais vite.
Ou plutôt, non, tais-toi. Je me rappelle tout.
Je vais te raconter l'histoire jusqu'au bout,
Tu vas voir... Ah! j'avais le cœur plein de folie,
De chansons, de parfums... Si tu crois que j'oublie!...
Le cœur plein de printemps, de souffles, de rayons.
Je t'aimais, je t'aimais, tu le sais bien, voyons,
Et qu'en tout, quelque idée absurde que tu prisses,
Mes volontés tournaient au vent de tes caprices!
Oh! comme je buvais gaîment l'amour vainqueur
Au lac de tes yeux bleus où se noyait mon cœur!
Oh! comme je cueillais avec ma bouche en fièvre
La rose du baiser qui fleurissait ta lèvre!
Hélas! tout ce bonheur, que vite il s'envola!
Je t'aimais trop, et tu ne m'aimas plus, voilà.
Mais ton crime n'est pas cela. Ton crime, ô femme,
C'est de m'avoir trompé, c'est ton mensonge infâme,
Expliquant tes froideurs et pour quelle raison
Chaque soir maintenant tu quittais la maison.
Ton crime, c'est ce front que la candeur décore
Quand tu me répétais que tu m'aimais encore.
Oh! cette nuit surtout, la nuit terrible, où j'ai...
Eh bien! oui, oui, c'est vrai, là, je me suis vengé,
Je l'avoue. Oh! j'y suis toujours. Seul, je frissonne,
J'écoute. L'escalier a crié. Non, personne!
Si, si, sur le carré quelqu'un est là, debout.
C'est elle!... A ton premier regard, je compris tout.
Oh! je suis calme, va. Souriant, je m'approche,
Sans colère, sans même un soupir de reproche,
Et je baise ton front, comme s'il était pur.
Pourquoi je n'ai rien dit? Parce que j'étais sûr,
Parce que j'avais peur de tes larmes peut-être,
Parce que de mes sens je voulais rester maître,

Parce qu'il le fallait pour pouvoir te punir,
Parce que je sentais que tout allait finir.
Et toi, tu ne sus pas voir clair dans ma pensée.
Tu me contas ta nuit tout entière passée
Chez ta mère souffrante; et je répondis : « Bien!
Couche-toi, ma chérie, et dors en paix. » Et rien
Ne trahit sur mes traits la rage de mon âme,
De mon cœur où flambait une sinistre flamme,
Dans mon regard tranquille aucun reflet ne vint.
Ah! je n'ai pas joué la comédie en vain.
Tiens! j'avais l'air câlin en dénouant tes tresses.
Je riais. Je te fis nos plus folles caresses.
J'étais très prévenant, très humble et très soumis.
Je te berçai comme un enfant : tu t'endormis.
Alors je fus joyeux d'une terrible joie.
Je contemplai longtemps ton corps, mon bien, ma proie,
Ton corps, sous le drap blanc qui semblait un linceul,
Ton corps qui devait être à moi, certe, à moi seul,
Ton beau corps où j'avais emprisonné mon âme,
Et qui sortait des bras d'un autre, infâme, infâme!
Alors, sans hésiter, sans trembler, d'un seul coup,
Entre mes doigs crispés je fis craquer ton cou.
Hon! ha! c'est fait.

Sans doute, la mimique était admirable, le geste atroce, et le *hon! ah! c'est fait* avait tout ce qu'il faut pour amener un frisson d'épouvante. Mais, vraiment, les vers précédents avaient paru par trop quelconques. Puis, on était las de cette mimique elle-même, qui n'avait pas cessé d'être admirable, qui semblait ainsi avoir manqué de

nuances, de gradations. L'histoire déclamée était d'ailleurs d'une banalité réellement de fait-divers. Bref, c'était une déception. On frissonna sans conviction, par politesse.

Le vieux comédien, qui jusqu'alors n'avait pas prêté la moindre attention à ses *effets*, fut bien forcé, cette fois, de percevoir le *froid* qu'il avait jeté. Pas un applaudissement! Pas même un murmure vaguement approbateur! Le silence était glacial. A coup sûr, la scène allait se terminer en four noir.

Brusquement il bondit, se jeta par terre à genoux, et en sanglotant se mit à crier :

— Mais arrêtez-moi donc! Allez donc chercher la justice! Vous ne comprenez donc pas que c'est vrai, vrai, horriblement vrai, et que je l'ai tuée comme je le dis, et que je suis un assassin!

Puis, se relevant, orgueilleux, d'une voix tonitruante :

— Tas d'imbéciles! Ils ne sentent rien! Ils ne sentent pas que j'ai mis la chose en vers pour pouvoir en faire ma confession publique! Oui, oui, je l'ai étranglée. Et ensuite, pour n'être pas accusé de sa mort, je l'ai pendue à sa fenêtre, avec un cordon de rideau! Et l'affaire a été examinée. Et la justice n'y a vu

que du feu. On a enterré la pendue. J'ai suivi le convoi en pleurant. Il y a trente ans de ça. Trente ans que ça m'étouffe, ce hideux secret ! Mais, maintenant, je suis délivré. Je ne les verrai plus, ces yeux qui m'ont suivi partout. Qu'on m'arrête ! Qu'on me juge ! Qu'on me guillotine ! Mais qu'on sache enfin que c'est moi, moi qui l'ai tuée, la garce, la garce, la garce !

Et il tomba évanoui, écumant, au milieu du salon dont les femmes se sauvaient effarées, tandis que les artistes les plus indulgents se contentaient de sourire, de hausser les épaules, et de juger l'algarade par ces mots dédaigneux :

— Décidément, il est bien vieux jeu ! C'est du mélo par trop mélo.

Et le plus drôle, c'est que l'histoire était vraie.

# XVI

# ZINA

## XVI

# ZINA

---

— Monsieur, me dit l'Irlandais, puisque vous aimez les gens de théâtre, vous ne pouvez quitter Londres sans aller rendre visite à la plus grande *attraction* dramatique de l'époque, à Zina, la célèbre Zina, l'enfant-prodige qui a *sensationné* toute l'Angleterre et toute l'Amérique.

— A quel théâtre, demandai-je, joue-t-elle en ce moment?

— A aucun, répondit l'Irlandais. Elle donne à présent des représentations chez elle, et s'exhibe seulement aux amateurs. Cela coûte une livre; mais je vous promets qu'on ne perd pas son argent.

La gloire et le nom même de la célèbre

Zina m'étaient, je l'avoue, totalement inconnus ; et d'autre part l'Irlandais m'avait déjà grugé pas mal de shellings à me montrer des *curiosités* en vérité très peu curieuses; mais quoi ! c'est par mon faible qu'il me prenait, l'amour des gens de théâtre. J'allongeai donc la livre (car il se faisait toujours payer d'avance, le méfiant !) et je me laissai conduire chez l'enfant-prodige.

Un petit cottage, presque au bout d'une longue, longue rue uniformément plantée à droite et à gauche de petits cottages tous pareils : c'était là !

Une Polly vint ouvrir à notre coup de sonnette, et en ouvrant échangea un regard de connivence avec l'Irlandais qui me dit tout bas :

— On donne une demi-couronne à la servante, avant d'entrer.

Dans le parloir, sur la table que garnissaient une Bible, un Shakespeare, un Milton, un Burns et un gros album, se dressait un petit coffre-fort à bouche de tire-lire.

— On enrichit l'album de sa signature, me dit l'Irlandais, et on dépose dans le coffre-fort une légère bienvenue à miss Zina.

La servante ajouta en souriant :

— Les gentlemen ont l'habitude de mettre une couronne entière.

Ma nouvelle offrande versée, je fus introduit dans une salle où s'étalaient au mur six grandes photographies, et au centre de laquelle trônait, sur un haut fauteuil, une extraordinaire petite vieille, aux jambes enveloppées d'un châle, au corps ratatiné, aux longs bras maigres comme des pattes d'araignée, au chef chenu, branlant, au visage géographié d'innombrables rides, aux yeux presque éteints.

Avec la baguette blanche qu'elle tenait à la main, et sous le diadème de fin filigrane d'or qui cerclait ses cheveux de neige, elle évoquait irrésistiblement l'idée de quelque antique fée plusieurs fois centenaire. Non d'une mauvaise fée, toutefois; car c'est d'une voix très douce que la petite vieille me dit, en un anglais au gazouillis d'oiseau :

— Salut et merci à l'honorable gentleman qui vient dans cette maison, et puisse-t-il prendre quelque agrément à écouter l'histoire que je vais lui conter, l'histoire de miss Zina, la célèbre Zina, l'enfant-prodige, qui a *sensationné* toute l'Angleterre et toute l'Amérique!

Puis, désignant du bout de sa baguette une des photographies appendues au mur:

— Ceci, dit-elle, représente à l'honorable gentleman la célèbre Zina, lorsqu'elle parut pour la première fois devant le public. Elle avait alors cinq mois et joua, portée dans les bras de sa mère, le rôle de Jane l'orpheline, au prologue du fameux drame intitulé *les Rats de la Tamise*. L'enfant, douée d'une miraculeuse précocité, pleurait et tétait à la minute précise requise par la mise en scène et les répliques de son rôle. Tous les journaux du temps s'accordèrent à proclamer que ce n'était point là une simple figuration, mais une création véritable.

Passant à la photographie suivante, la vieille continua:

— Ceci représente à l'honorable gentleman la célèbre Zina dans sa seconde manifestation, lorsque, pour la première fois, elle joua devant le public un personnage parlant. Ce fut une année après *les Rats de la Tamise*, dans la joyeuse comédie intitulée *la Farce des chapeaux*. Le rôle de Harry le mutin fut pour la célèbre Zina l'occasion d'un triomphe unanime. Agée de seize mois, elle marchait, courait, et dansait quelques mesures de

polka en scène. Son rôle ne comportait pas moins de trente lignes et deux chansons, qu'elle sut dire et chanter à la satisfaction générale de toute la presse et de la gentry la plus délicate y comprise Sa Gracieuse Majesté la Reine, laquelle fit présent à la célèbre Zina de sa photographie enrichie d'une dédicace.

Le bout de la baguette désigna la troisième photographie, celle de la reine Victoria, en effet, avec la dédicace annoncée. La petite vieille envoya de ce côté un baiser volant, et inclina légèrement la tête pour ajouter :

— Longue vie et bonne santé à Sa Gracieuse Majesté la reine d'Angleterre !

Puis, montrant la quatrième photographie, elle reprit en chantonnant :

— Ceci représente à l'honorable gentleman la dernière et suprême création de la célèbre Zina, dans la grande féerie de Christmas qui fit courir tout Londres pendant trois années consécutives, ou, pour parler en chiffres exacts, pendant mille quatre-vingt-dix-huit soirées. Au cours de cette férie, intitulée *la Fleur-de-Lune*, cinq rôles différents furent joués par la célèbre Zina : celui de la princesse Fleur-de-Lune avant l'enchantement, celui du Nuage après l'enchantement de Fleur-

de-Lune, celui du Gnôme dans le ballet du troisième acte, celui du Clown dans le tableau du cirque, et enfin celui du glorieux Loyalisme anglais dans l'apothéose. Les cinq rôles réunis composaient un total de quatre cent douze lignes, soixante-dix-huit vers, dont sept chansons sur sept airs nouveaux, cinq pas de danse et trois gigues. La célèbre Zina, lorsqu'elle parut pour la première fois dans cette vraiment colossale exhibition, avait trois ans moins un jour. La stricte justice oblige à dire que le succès fut stupéfiant. Les articles consacrés à la célèbre Zina furent au nombre de deux mille six cent trente-trois, et un statisticien éminent a calculé que leurs mots, mis bout à bout, auraient pu faire une ceinture à la ville de Londres. C'est de cette époque mémorable que date la fameuse chanson populaire composée à la louange de la célèbre Zina, et qui est restée un des plus clairs diamants dans l'écrin des ballades anglaises.

Le bout de la baguette s'abaissa vers le parquet, et y désigna une bourse de quête en velours, que découvrit un coin du châle soulevé.

— Si l'honorable gentleman, dit la vieille,

veut bien laisser tomber ici une légère offrande, par exemple une demi-couronne, je me ferai un devoir de lui chanter cette chanson.

La demi-couronne tomba où il fallait; et la vieille, après avoir toussotté un peu, entonna d'une voix chevrotante la chanson de *l'Huître au théâtre*, dont un exemplaire me fut remis par la servante, moyennant une pièce de six pence, et dont voici la vague traduction:

Un soir une huître prise de spleen
Se paya un fauteuil d'une demi-livre
Pour aller voir la Fleur-de-Lune
Où resplendit la célèbre Zina,
Avec un eho!
Un joyeux eho!
Les bons garçons font toujours eho!

Et l'huître fut si stupéfaite
D'admiration devant la célèbre Zina,
Qu'elle s'ouvrit largement, oh! largement
Comme la bouche du lord-maire lui-même,
Avec un eho!
Un joyeux eho!
Les bons garçons font toujours eho!

Et dans cette bouche on vit soudain
Fleurir des fleurs de cris enthousiastes
Qui devinrent des perles valant
Chacune au moins douze guinées,
Avec un eho!
Un joyeux eho!
Les bons garçons font toujours eho!

Et de ces perles on fit un collier
Au cou de la célèbre Zina,
Où elles semblent les pleurs de ravissement
De sa mère fière d'un tel enfant,
Avec un eho!
Un joyeux eho!
Les bons garçons font toujours eho!

Et sa mère est la vieille Angleterre,
Seule capable d'avoir une fille pareille
Qui en jouant, chantant, dansant,
Gagne par soir plus de livres qu'elle n'a d'ans,
Avec un eho!
Un joyeux eho!
Les bons garçons font toujours eho!

Et vivent l'Angleterre et Zina,
Et que toutes les huîtres aillent s'ouvrir
Chez l'heureux impresario qui demain
Sera membre de la Chambre des Communes,
Avec un eho!
Un joyeux eho!
Les bons garçons font toujours eho!

Sans reprendre haleine après la chanson finie, la petite vieille tendait maintenant vers la cinquième photographie sa baguette, et reprenait de sa grêle voix parlée toute gazouillante :

— Ceci représente à l'honorable gentleman la grande fête organisée à New-York pour la célèbre Zina terminant sa gigantesque tournée en Amérique, tournée où, âgée de sept ans,

elle interpréta la fameuse adaptation intitulée *Shakespearian Pot-pourri*. Elle y passait en revue les principaux personnages de notre immortel poète national, avec extraits des scènes les plus *attractionnelles*, quelques-unes arrangées en musique, d'autres en pantomime, et le tout coupé et varié de danses et gigues. Il fut alors prouvé et reconnu qu'aucune touche de l'art dramatique ne manquait au clavier de la célèbre Zina. L'enthousiasme fut tellement prodigieux qu'un comité se forma pour lui proposer, si elle voulait se faire naturaliser citoyenne des États-Unis, de la porter à la présidence de la République. Mais la célèbre Zina crut devoir refuser, étant trop bonne Anglaise pour enlever à son pays natal la gloire dont elle le faisait resplendir. C'est alors, à ce que dit la légende, que des Yankees dépités administrèrent à l'enfant-prodige le poison qui la rendit malade et qui arrêta dans son cours la vraiment miraculeuse carrière de la célèbre Zina.

D'une voix devenue plus sourde, et comme lointaine, la vieille ajouta tristement en montrant la sixième photographie avec un geste désespéré :

— Ceci représente à l'honorable gentleman

la dernière exhibition publique de la célèbre Zina, lorsque, à l'âge de neuf ans, se croyant convalescente, mais encore bien faible et devenue presque à rien, elle essaya de reparaître au théâtre en reprenant son rôle de Harry dans la joyeuse comédie intitulée *la Farce des chapeaux*. Une semaine seulement elle eut la force de le jouer. La paralysie tenait déjà ses pauvres jambes et recroquevillait son misérable corps. L'effort qu'elle fit en cette circonstance hâta le retour, désormais irrémédiable, de la maladie qui la minait. Elle y succomba lamentablement, en proie à une atroce vieillesse anticipée, sans autre consolation que le souvenir de sa gloire évanouie, sans autres ressources que l'aumône des curieux venant assister à sa longue, longue agonie en décrépitude. Car on lui a mangé presque toute sa fortune, à la malheureuse Zina, et elle n'avait ni père ni mère depuis l'âge de trois ans, et maintenant... ah! maintenant...

La vieille se mit à pleurer, tandis que je lui demandais, ému, stupéfait, le cœur chaviré, n'osant comprendre :

— Mais alors, quoi donc? Est-ce que cette Zina...?

— Oui, honorable gentleman, oui, dit-elle en sanglotant, Zina, la célèbre Zina, c'est moi.

— Vous ! vous ! m'écriai-je. Quel âge avez-vous donc, pauvre chère dame ?

Elle me répondit avec un navrant sourire :

— J'aurai bientôt dix-huit ans.

---

# XVII

# LES THÉORIES DE DORIMOND

## XVII

# LES THÉORIES DE DORIMOND

---

C'était chez l'illustre Dorimond, un des derniers grands acteurs romantiques, celui que les malveillants surnommèrent jadis le *Frédérick de la banlieue*, et dont les partisans disaient avec plus d'équité :

— S'il avait eu la chance de débuter quinze ans plus tôt, il aurait mis Frédérick Lemaître dans sa poche. Leurs deux natures étaient les mêmes, et le second paru a fatalement passé pour le reflet du premier.

N'empêche que, malechance d'âge ou infériorité réelle, Dorimond n'avait jamais pu être que la doublure de l'autre. Il l'avait été admirablement, d'ailleurs, et jusque dans l'irrégularité de sa carrière, commencée en

des bouis-bouis, puis triomphante (en province surtout, il est vrai, et non au boulevard) et achevée parmi de lamentables reprises cahotées sur des scènes d'ordre infime, au hasard de la débine.

La fin, toutefois, avait été différente. Un héritage imprévu, tombé du ciel par la grâce d'un excentrique donataire, avait mis Dorimond à l'abri des misères suprêmes, et lui avait même assuré une belle aisance viagère, douze mille livres de rente, de quoi il s'était fait la vieillesse tranquille, douce et honorée, après soixante ans de planches.

Comme il n'avait jamais été mauvais camarade, bien au contraire, comme on trouvait une fois par semaine table ouverte dans sa petite villa de Romainville, comme la pièce de cent sous n'était pas trop difficile à lui extirper de temps en temps, il conservait, quoique retiré du théâtre depuis belle lurette déjà, une véritable cour de comédiens, vieux et jeunes, qui lui donnaient du « cher maître » à tour de bras et transformaient sa lente décrépitude en glorieuse apothéose.

Ce jour-là, on était venu, en pompe, en corps, avec des bouquets, des couronnes, des compliments de prose et de vers, toutes les

allures d'une cérémonie officielle, lui souhaiter son quatre-vingt-neuvième anniversaire.

Il avait accueilli ces hommages de son air le plus noble, le plus grand, autant que le lui permettait la paralysie qui le clouait dans son fauteuil et ne lui laissait guère plus rien de vivant, sinon quelques gestes courts du bras droit, de vagues paroles péniblement articulées d'une langue pâteuse, et le regard, toujours très allumé, lui, par exemple, et réellement encore superbe de vieille flamme lyrique.

Il va de soi que dans les compliments en prose et en vers on avait rappelé tous ses anciens succès, et les plus adroits flatteurs avaient eu soin d'insister particulièrement sur les théories d'art qu'il se plaisait à prodiguer en ses habituelles conversations de *Nestor dramatique*, ainsi qu'il aimait à s'appeler lui-même.

Car, en cela aussi, comme en sa fin bourgeoise, il différait de Frédérick, et il en tirait même la principale preuve de sa supériorité sur le rival qui lui avait *volé sa gloire*.

— Frédérick, disait-il volontiers, n'était qu'un instinctif, un inconscient. Il jouait au

petit bonheur de son génie. Moi, j'ai su raisonner le mien. Tout ce que j'ai fait, même de plus génial, j'en ai eu la direction, la synthèse; j'en ai conçu et formulé la norme, l'équation théorique.

Ces mots de *synthèse, norme, équation théorique*, lui avaient été fournis jadis par un sien ami, publiciste réformateur, nébuleux mais ardent, dont il tenait le souvenir en haute estime. Ces mots (dont il ne comprenait sans doute pas très nettement le sens, même à l'époque où son intelligence était le plus éveillée), il avait pris l'habitude de les prononcer avec emphase et profondeur, en les faisant précéder et suivre d'un *temps* qui les enveloppait comme de mystère.

Et mystère c'était bien, en effet, non seulement pour lui, mais pour ceux à qui gravement il les dispensait ainsi que paroles magiques.

Raison de plus, comme bien on pense, pour qu'on l'en bombardât quand on désirait lui être agréable. A sembler les comprendre, on lui donnait la fière illusion qu'il les comprenait lui-même. Aussi, le jour de son quatre-vingt-neuvième anniversaire (quoiqu'il fût dans un état quasi comateux, sauf le

regard), nul n'y manqua, et ce fut un feu roulant de *synthèse*, de *norme*, et d'*équation théorique*, à réveiller d'aise dans sa tombe le défunt publiciste nébuleux mais ardent.

Toutefois, sous les vocables, même les moins entendus de ceux qui les emploient et de ceux qui les écoutent, il y a toujours quelque chose, et je pus ainsi discerner fort bien ce que voulait dire chaque compliment, et que les complimenteurs, en somme, sans y prendre garde, s'appliquaient surtout à se complimenter eux-mêmes.

Voici comme, et je ne pense pas avoir mis à cette interprétation une excessive subtilité.

Le premier qui parla fut Florisel, jeune amoureux. Il loua chez Dorimond le beau physique qu'il avait eu, l'élégante allure, le *foyer*, et d'avoir su se servir de ces dons prestigieux selon la *norme*. Mais on sentait bien que la *norme* venait là pour flatter la manie du vieillard, et qu'au fond la théorie de Florisel se résumait en ceci :

— Il faut être jeune, beau, passionné, aimable et aimé, tel que Dorimond a été et n'est plus, et tel que je suis.

Miral, de la Comédie-Française, et qui tient

un cours privé de déclamation, admira comme Dorimond avait su d'avance deviner la *synthèse* que lui, Miral, professait à présent. Il s'extasia sur la diction impeccable du vieux maître, qui donnait à toutes les syllabes leur valeur et leur musique. Il s'inclina devant le génie qui n'avait pas hésité à reconnaître, à *prévoir*, cette incontestable vérité :

— Tout l'art consiste dans le débit, et le grand comédien possède tous les secrets du théâtre quand il possède ce secret-là, qui est l'unique. Le reste vient de soi, si l'on est un *diseur*.

Grivaudier, le troisième rôle, mit une certaine âpreté à proclamer précisément le contraire, à savoir que le commencement et la fin de la puissance dramatique sont dans la *composition*, et qu'un personnage bien composé trouve, sans la chercher, la diction qui lui convient.

— Entrer, dit-il, dans la peau du bonhomme, le costumer, le grimer, il n'y a que ça. Et voilà bien où le maître fut incomparable et demeure irremplaçable depuis qu'on ne pratique plus cette *équation théorique* de l'acteur et du rôle. Moi qui seul en ai gardé la tradition, je suis le seul peut-être à pouvoir

me rendre compte encore du génie qu'il a fallu au maître, et qu'il faut à quiconque voudrait lui succéder, pour pénétrer dans cette *synthèse*, notre sublime honneur.

Marguitte, le comique aux petits effets menus, aux méticuleuses combinaisons, qui arrive à faire rire comme par d'innombrables chatouilles saccadées, distilla de brèves phrases sur l'importance capitale de la mise en scène détaillée où rien n'est abandonné au hasard. Il montra Dorimond à sa quatrième manière, quand il avait repris les *Braconniers* et la *Mère Casquette*, aux Gobelins, avec quels soulignements des moindres gestes, quel soin des attitudes toutes réglées, quelle *norme* dans les minuties les plus indifférentes en apparence! Il rappela cette parole célèbre du maître :

— J'ai eu là des entrées et des sorties battues en mesure comme des pas de ballet et au métronome.

Enfin le plus vieil ami de Dorimond, l'antique petit père Griblet, l'ex-Pierrot devenu pauvre figurant à trente sous, après avoir été *parleur de chansonnettes* (un emploi inventé par son aphonie), Griblet, rassemblant tout ce qui lui restait d'une voix qui n'avait jamais

été qu'un souffle, fit l'apologie de la mimique, seule et véritable *synthèse* du théâtre.

— Et si tu as été si grand, murmura-t-il, si tu les as tous enfoncées, mon vieux Dorimond, tous — entends-tu? — même ce veinard de Frédérick, notre aîné (son unique supériorité sur nous !), si tu as été et es toujours notre gloire, c'est à la mimique, à cet art qui est le mien, c'est à elle et pas à autre chose que tu le dois. Le geste, la physionomie, expriment tout, quand on sait. Et tu n'as jamais été plus beau qu'à ta dernière reprise, il y a douze ans, dans la *Fille du muet*, au cinq surtout, à la scène où tu devais retrouver la parole, et où tu n'as pas pu articuler, frappé par ton commencement d'attaque, mais où tu as alors, à la place du texte idiot, inventé une mimique dont toi seul étais capable, toi qui as débuté dans les Arlequins à l'époque où je jouais Pierrot.

Ainsi s'exprimèrent les gros bonnets de la petite cour, Florisel, Miral, Grivaudier, Marguitte et Griblet, et après eux les plus humbles, qui en prose, qui en vers, chacun louant le maître de façon à se louer un peu et surtout lui-même, jusqu'au souffleur Maligat, membre du Caveau des Ternes,

qui y alla de sa chanson avec ce couplet final :

Bref, à tous les dons du génie
Il sut joindre tous ceux de l'art,
Et, par sa belle théorie
De ne rien laisser au hasard,
Si la fortune plus étroite
Ne l'eût mis au rang des vainqueurs,
Il m'aurait soufflé dans ma boîte
Ma gloire de roi des souffleurs (*bis*).

A tous les compliments, du reste, même à celui-là, Dorimond se pâmait, et tâchait de répondre par quelques remerciements balbutiés, une poignée de main où s'exténuait son pauvre bras lourd de fourmis, et un regard où flambaient à la fois la reconnaissance et l'orgueil.

Mais il me sembla que l'orgueil n'y était pourtant satisfait qu'à moitié. A coup sûr, on devait oublier quelque chose sur quoi il avait compté comme suprême hommage.

Somme toute, on l'auréolait de toutes les qualités qu'il avait eues, mais que d'autres avaient maintenant. On passait en revue les *synthèses*, *normes*, *équations théoriques*, dont il avait tour à tour été l'apôtre, selon qu'il avait été jeune, beau, ardent, puis diseur

quand il avait remplacé la fougue naturelle par l'artifice, puis composeur de rôles quand il n'avait plus eu qu'une voix défaillante, puis méticuleux arrangeur d'effets quand presque tous ses moyens lui avaient fait défaut, puis uniquement gesticulateur et mime quand plus rien du tout ne lui était resté. Ainsi on l'avait bien glorifié dans son passé, certes, et ingénieusement. Et il se délectait à ces souvenirs. Mais le présent, aujourd'hui, pourquoi donc est-ce que personne n'en parlait? Pourquoi le traiter comme un mort?

Telle fut la pensée de derrière la tête, tel fut le regret que je crus lire dans ses yeux, au vieux comédien, toujours avide de succès, de triomphe, et de succès sur l'heure, et de triomphe à l'instant même.

Aussi, comme c'était un brave homme, au résumé, que Dorimond, comme il méritait qu'on fût charitable envers lui qui l'avait sans cesse été envers tant de pauvres cabots, et comme il est doux de se prouver qu'on ne se trompe pas, je pris mon accent le plus convaincu pour lui dire :

— Moi, maître, ce n'est pas à votre dernière reprise que je vous ai trouvé le plus beau, le plus grand ; c'est aujourd'hui que vous

me paraissez être en pleine et entière possession de votre art, dans sa *synthèse* absolue, dans sa *norme* parfaite, dans sa suprême *équation théorique*. Car aujourd'hui enfin vous méprisez les vains accessoires, physique, voix, débit, mise au point, mise en scène, geste, physionomie elle-même, et vous concentrez tout le théâtre dans l'éclair divin du regard, ainsi que le firmament tient au miroir d'une goutte d'eau.

Dorimond fondit en larmes et bégaya parmi des sanglots de ravissement :

— Merci ! Ah ! que c'est bien !... Comme c'est ça !... Oui, oui, voilà ma théorie à présent !... La bonne !... La vraie ! Vous m'avez compris, vous !... Vous, tout seul !... Enfin !

# XVIII

# BIQUOTTE ET GROS-LOUP

## XVIII

# BIQUOTTE ET GROS-LOUP

---

Lui, c'est un petit vieux, maigriot, alerte, propret, busiqué, ficelé, toujours tiré à quatre épingles, toujours rasé de près et de frais, frisque sous un éternel pet-en-l'air de couleur claire, perruqué d'un faux toupet noir en coup de vent vainqueur, le sourire à demeure sur une grande bouche de grenouille, et dans cette bouche l'éblouissante floraison liliale d'un énorme et trop blanc et trop régulier râtelier pouvant servir d'enseigne au centre d'une vitrine. En revanche, si pour le cheveu et la dent il est obligé de truquer, à lui le pompon pour l'œil ! Un œil grain de café, avec un point de lumière en vif argent, et le regard malin, vrilleur, écu-

reuil, de-ci de-là, à droite, à gauche, en haut, en bas, jamais au repos, perpétuellement dansant, partout à la fois. Un regard, du reste, où se résume en quelque sorte le bonhomme tout entier, si grouillant, si pressé, si mange-minutes, au verbe de crécelle, aux gestes de pantin épileptique, pantomimant non seulement des mains et de la physionomie, mais du corps lui-même comme grimacier, du torse houleux, des épaules tumultueuses, des bras en ailes de moulin, des jambes gambillardes, du ventre, du cul, de partout, et encore d'ailleurs.

Elle, c'est une douce vieille, plutôt grasse, plutôt négligée, indolente et molle, toujours à demi-vêtue, toujours coiffée à la six-quat'-deux, mais d'un abandon agréable sous ses peignoirs mal ceinturés, et la chevelure abondante et belle avec ses mèches blanches, folles et frisées en flocons naturels. Ses yeux, d'un bleu très tendre, ressemblent à des pervenches fanées. Sa bouche, au pli un peu mélancolique, a gardé les dents de devant, encore blanches assez pour rappeler qu'elles durent paraître de resplendissants grêlons de nacre. Sa peau, débuée, déteinte, lavée par l'âge, et par lui toute fripée aussi, toute

froissée de mille petites rides qui se croisent en hachures, a l'air d'un vélin très usé, dont la pâte aurait été pétrie de pâles roses mortes. Et elle-même, la douce vieille, ne semble pas vivre beaucoup plus qu'une pâle rose. On dirait qu'elle végète, vaguement somnolente, et bercée à des rêves confus et légers, des rêves de fleur en qui s'éteint la sève languissante et agonisent les derniers furtifs souvenirs des vieux avrils depuis longtemps abolis.

A tout moment, lui, il interrompt ce qu'il dit et ce qu'il fait, pour glapir vite, vite, vite, sur un ton de fausset hyperaigu, en secouant et désarticulant ses quatre membres et son corps :

— Biquotte, Biquotte, Biquotte !

De temps en temps, elle, lentement éveillée et tournant la tête plus lentement encore, elle lui répond nonchalamment, avec une voix trémolante de lointain violoncelle :

— Oui, Gros-Loup !

Et certes Gros-Loup serait moins heureux, si tout de suite et sur le même rythme volubile on répondait à son triple et vite, vite, vite :

— Biquotte, Biquotte, Biquotte !

Et Biquotte souffrirait, trouvant qu'il lui manque quelque chose, si, de loin en loin, elle n'était secouée de sa torpeur pour violonceller :

— Oui, Gros-Loup !

Ils ont à présent, lui, soixante et dix-neuf ans passés, elle trois ans de moins, et voilà une trentaine d'années déjà qu'ils se disent ces petits mots de tendresse, toujours les mêmes, jamais d'autres, sans en être rassasiés. Ils avaient trouvé cela le premier jour qu'ils s'étaient connus, tout naturellement, et pour la vie.

En ce temps-là, ils étaient tous les deux choristes, après avoir espéré mieux ; et probablement leurs déconfitures pareilles les avaient rendus sympathiques l'un à l'autre. A se les confier, ils s'étaient pris d'affection mutuelle, victimes tous les deux du même guignon.

Elle, c'est *sous les plus riants auspices* qu'elle avait débuté au théâtre. Ainsi du moins s'exprimait alors monsieur Auber en personne, dans une lettre de cinq lignes, adressée à elle par ce grand homme, et qu'elle conservait encadrée en un passe-par-

tout de velours bleu-ciel, aujourd'hui décoloré jusqu'à paraître un ruban de brume. Alors, elle sortait du Conservatoire avec un premier accessit de chant et un deuxième d'opéra-comique. Et elle avait tenu l'emploi de soprano léger, tout d'abord : en province sans doute, mais non sans succès ; des couronnes de papier doré, avec banderolles de soie aux inscriptions louangeuses, en faisaient foi. Des saisons, et encore des saisons, et des ans et des ans, elle avait ainsi remporté des couronnes ici et là, de chefs-lieux en sous-préfectures, sans pouvoir jamais, jamais, décrocher un engagement à Paris. Puis la voix, peu à peu éraillée, s'était perdue. De bonne heure, hélas ! Vers la quarantaine ! Il avait fallu dégringoler tristement de première chanteuse à deuxième, de deuxième aux vagues suppléances, aux utilités, aux troisièmes duègnes, aux coryphées enfin. Bien contente encore de se retenir à cela, grâce à une sérieuse éducation musicale, et à un physique toujours assez aimable (*les riants auspices !*) pour ne pas déparer les rangs de la figuration chantante.

Lui, c'est comme choriste qu'il avait commencé ; mais il était sorti de pair, un beau

soir, par un coup d'éclat, remplaçant au pied levé un trial malade. Et trial il était resté longtemps, très applaudi, cher au public, précieux aux directions par son activité, doublant des seconds ténors au besoin, se faisant emboîter alors très souvent, mais sauvant sa mise avec du comique à défaut de voix. Dans les villes du Nord, surtout ; car, dans le Midi, on était plus exigeant sur les notes ! Toutefois, même dans le Nord, il n'avait pu dépasser définitivement le trial. Et, à la longue, c'était devenu un mauvais emploi, celui de trial. Le vieux répertoire seul y était favorable. On n'écrivait plus pour trial, maintenant ! Et le choriste de jadis avait dû retomber choriste. Chef d'attaque, certes, mais choriste.

Leurs espérances et leurs déceptions contées, chacun en avait plaint l'autre. La mélancolie de Biquotte était douce à l'avortement de Gros-Loup ; la bonne humeur de Gros-Loup consolait la déchéance de Biquotte. Quand ils s'étaient rencontrés, au bas de l'échelle artistique ainsi redescendue, lui à quarante-neuf ans, elle à quarante-six, ils étaient résignés à n'être plus que choristes, mais non pas à se dire et à s'entendre dire qu'ils n'avaient pas

eu de veine et qu'ils méritaient mieux certainement.

De même s'étaient tout de suite et tout à fait appariées leurs confidences de cœur. Revenus des aventures amoureuses, ils y avaient couru et raté des chances à peu près semblables.

Elle avait été belle, comme en témoignaient encore ses yeux de pervenche fanée, ses dents évoquant l'image de resplendissants grêlons en nacre, les flocons de ses cheveux aujourd'hui neigeux et dont la neige jadis avait été de la soie dorée. Elle avait eu gracieuse allure, en sa grasse mollesse de nonchalante. Et lui, avec sa pétulance, sa gaieté, son regard malin et dansant, sa tenue coquette et frisque, du temps où il portait en vrais cheveux son toupet vainqueur, du temps où sa bouche de grenouille, toujours rieuse, s'illuminait d'un râtelier naturel, il avait été, dans sa petite taille, un joli homme. Et tous deux, ainsi, on les avait aimés. Que d'histoires ils se racontèrent là-dessus, aux premières années de leur liaison! Et chacun ravi aux conquêtes de l'autre!

— Comment! Un banquier! Pas possible!... Et ce prince russe, est-ce croyable! Mais tu

en étais digne, tu sais! Diable! Fichtre! N'avoir pas gardé ça! Il fallait quitter le théâtre, évidemment. Et tu aimais ton art pardessus tout. Bien sûr! Et tu as eu raison, vois-tu. Ah! Biquotte, Biquotte, Biquotte!

— Alors, cette femme de président voulait te mettre dans tes meubles! Coquin, va!... Et cette Italienne, une comtesse, tu as failli l'épouser! Tout de même, comme la vie est drôle, hein! En somme, tu aurais fait un comte italien très bien, ma foi, très bien. Oui, Gros-Loup!

Et Biquotte et Gros-Loup s'aimaient davantage à l'idée d'avoir été tant aimés l'un et l'autre par celui-ci, par celle-là, et d'avoir passé à côté de tant de bonheurs sans s'y arrêter. Ils se faisaient comme un mérite réciproque d'avoir, parmi toutes ces passions et au mépris de toutes ces fortunes, gardé leur cœur l'un pour l'autre.

— Il semble que nous nous attendions — n'est-ce pas? — pour finir notre vie ensemble. Ah! Biquotte, Biquotte, Biquotte!

— Oui, Gros-Loup!

Et tous les baisers de leurs printemps défunts refleurissaient à l'été de la Saint-Martin, où s'épanouissait leur cinquantaine.

Une autre chose encore (car il faut tout dire) les avait liés indissolublement dès leur première rencontre : c'est que leur mise en ménage, mariage d'amour incontestable quoique tardif, constituait en même temps un mariage d'argent. Chacun, bien que simple choriste, était à l'abri de la bohème finale, grâce à des circonstances presque analogues, dont nul n'eut honte et dont il leur sembla tout naturel de profiter en unissant leur sort. A elle, un ancien amant avait légué une rente viagère de sept cents francs. A lui, la fameuse comtesse italienne avait donné jadis (par superstition de joueuse, disait-il) un brillant qu'il avait vendu, dont il avait employé le prix à l'achat d'une obligation, plus tard remboursée avec prime, et le tout avait été transformé récemment en un placement à fonds perdus, qui lui servait un revenu de six cents francs. En joignant leurs ressources, cela leur faisait treize cents francs par an à dépenser.

Sages, économes, songeant à leurs vieux jours, ils avaient continué aussi longtemps que possible leur métier de choriste, s'étaient contentés de leurs maigres appointements pour vivre tant bien que mal, et avaient capi-

talisé leurs rentes. De la sorte, quand ils s'étaient retirés de la scène, au jour où ils se jugeaient assez riches, ils avaient *mis de côté* une vingtaine de mille francs.

— Hein! crois-tu, vingt mille balles! Une vraie fortune, en dehors de notre viager! Nous sommes des Rothschild, quoi! Ah! Biquotte, Biquotte, Biquotte!

— Oui, Gros-Loup!

Voilà tantôt quinze ans qu'ils jouissent de leur retraite; lui, toujours alerte, propret, busiqué, ficelé, tiré à quatre épingles, rasé de près et de frais, frisque sous son éternel pet-en-l'air de couleur claire, le faux toupet vainqueur, le râtelier éblouissant, le verbe en crécelle, l'œil en écureuil, tout le corps en gestes; elle, molle et indolente, l'air mélancolique, mais le cœur encore jeune avec ses yeux de pervenche fanée, ses cheveux de neige en papillotes, sa peau pétrie de pâles roses mortes, et l'être entier dorloté en un rêve de fleur qui agonise lentement de douce agonie végétative.

Ils sont heureux parfaitement. Ils habitent dans le haut de Belleville, aux Lilas. Ils ont une maisonnette à eux avec un jardinet. Ils y font pousser des giroflées et des géraniums.

C'est lui qui cultive. C'est lui aussi qui va au marché et qui cuisine. Elle, quand elle consent à remuer, c'est pour se mettre devant un vieil Erard, où elle accompagne les duos qu'ils chantonnent parfois, elle et lui, les duos leur rappelant leurs succès de jadis. Aux murs de leur salon, qui leur sert à la fois de salle à manger, sont appendues les couronnes de papier doré avec les banderolles de soie aux inscriptions laudatives. Au milieu du plus large panneau, à la place d'honneur, brille sous un verre, dans un cadre de ciel brumeux, la lettre jaunie de monsieur Auber parlant des *riants auspices*. Biquotte s'attarde souvent des heures entières à contempler en rêvant ce *labarum* de ses jeunes espérances, tandis que Gros-Loup occupe ses rares loisirs à rédiger ses Mémoires. De temps en temps, sans cesser d'écrire, il se prend machinalement à créceller sur un ton de fausset hyper-aigu, en se trémoussant, et vite, vite, vite :

— Biquotte, Biquotte, Biquotte !

Une fois sur dix, elle s'éveille de son rêve, tourne lentement la tête, et répond d'une voix lointaine et violoncellante :

— Oui, Gros-Loup !

Ils ont, par-devant notaire, fait leur testa-

ment. Le dernier survivant aura ce qui pourra lui être laissé. Après la mort des deux, et les rentes viagères éteintes, le capital restant doit servir à constituer un revenu pour venir annuellement en aide à deux choristes malheureux, une femme et un homme, de préférence à des voix de soprano léger et de trial.

Et comment donc s'appellent-ils, ces deux petits vieux? Qui est-ce donc, ces deux bonnes gens?

Qu'est-ce que ça peut vous faire?

— Biquotte, Biquotte, Biquotte!

— Oui, Gros-Loup!

# XIX

# BELLE-AME

## XIX

# BELLE-AME

---

Quand Francine Ginette, sa vieille camarade, l'avait épousé, voici douze ans, elle avait bravement répondu à ceux qui se moquaient d'elle :

— Soit! Il n'est pas jeune; il n'est pas joli; il n'a pas de talent; tout ce que vous voudrez! Mais je l'aime tel quel.. Il a une si belle âme!

Et, dans les coulisses du théâtre où il était régisseur, le sobriquet de *Belle-Ame* était resté au brave homme, qui s'appelait en réalité Isidore Lecointe et qui avait longtemps joué la comédie, sans aucun succès, sous le pseudonyme flamboyant de Florival.

Il fallait qu'il eût une belle âme, en effet;

car ses insuccès d'artiste ne l'avaient point aigri, ni contre l'existence, ni même contre son art, qu'il continuait à chérir avec passion. Il s'était contenté de transformer cette passion, renonçant à briller en personne sur les planches, pourvu qu'il y fît briller les autres. Il mettait sa gloire à être le modèle des régisseurs.

Et il l'était, certes! Là-dessus, il n'y avait qu'une voix, non seulement dans son théâtre, mais dans tout le petit monde dramatique, où il était apprécié, estimé, devenu légendaire. On ne se rappelait pas qu'il eût jamais failli au moindre de ses devoirs, si nombreux, si minutieux. Toujours le premier aux répétitions, le dernier à lâcher la besogne, l'œil aux plus insignifiants accessoires, l'oreille aux répliques, l'attention à l'affût des entrées et des sorties, et sachant par cœur toutes les pièces, avec les mille et un détails de chaque mise en scène, les *effets*, les *traditions*. Pas un soir il n'avait été absent, pour quelque cause que ce fût, depuis vingt-cinq années. Il avait coutume de dire à ce propos, lorsqu'on lui faisait compliment d'être si ponctuel :

— Mais c'est mon devoir, voilà tout.

Et, si l'on s'étonnait qu'il n'eût jamais été malade, il répondait :

— Un régisseur qui se permet cela est un malhonnête homme.

Il poussait même tellement loin la sévérité de ces principes que, un de ses confrères étant mort écrasé un jour de première, deux heures avant la représentation, *Belle-Ame* ne put s'empêcher de s'exclamer tout d'abord :

— J'avais toujours dit que c'était un flâneur, un blésinard.

Francine avait été séduite par cette rigueur dans le devoir. Elle-même était une artiste dénuée de talent, mais si exacte! Elle jouait les *utilités*, bien peu de chose, certes; mais sans avoir dans sa vie mérité un reproche.

Ainsi faits pour s'entendre, heureux de leur bonne réputation, fiers l'un de l'autre, et surtout Francine fière de son mari, ils s'aimaient tendrement.

Ce fut une stupéfaction au théâtre, le soir l'on vit arriver *Belle-Ame* tout seul. Quoi! Francine manquait! On ne pouvait y croire! Qu'y avait-il donc? Il fallait qu'elle fût gravement indisposée!

— Oui, oui, très gravement, répondit le régisseur. Tantôt, en faisant le dîner, elle a été prise d'un étourdissement. Le médecin est venu. Voici l'attestation. Il lui a défendu de sortir. Il s'agit d'un épanchement séreux au cerveau. Elle est menacée de paralysie, hélas! Oui, du côté droit.

Et il ajouta machinalement :

— Du côté cour.

Il essuya une grosse larme et reprit :

— D'ailleurs, ne craignez rien. J'ai fait prévenir à temps la petite Clariol, qui sait le bout de rôle de Francine. Je vais lui donner un raccord au foyer pendant l'entr'acte du un. Elle ne dit ses trois répliques qu'au deux et au quatre.

La représentation marcha comme à l'ordinaire. *Belle-Ame* ne se relâcha pas de sa stricte surveillance. Les entrées, les accessoires, les bruits de coulisses, tout fut au point.

Par bonheur, la pièce était en plein succès. On l'avait distribuée et apprise en double. On n'avait aucune répétition, ni lecture, ni collation, en perspective. Le régisseur pouvait donc, pendant quelque temps, se dispenser, comme aujourd'hui, de venir

dans la journée. Le service n'en souffrirait pas !

— Si même, insinua le directeur, vous avez besoin de rester auprès de votre femme, le soir, ne vous gênez pas, vous savez !

*Belle-Ame* eut un haut-le-corps et devint tout pâle.

— Quoi ! balbutia-il en suffoquant, vous croyez qu'on pourra se passer de... ma présence? Moi qui jamais... jamais...

— Je ne dis pas cela, mon cher Florival, répliqua vivement le directeur. A coup sûr, ça n'ira pas comme quand vous êtes là. Mais enfin, si c'est nécessaire, n'est-ce pas? Il y a des cas, après tout !... D'ailleurs, je vous laisse juge vous-même. Vous verrez bien.

C'est en sanglotant presque, et comme honteux, que *Belle-Ame* raconta le soir à Francine cette proposition du directeur.

— Oh ! non, non, s'écria la pauvre femme. Je ne veux pas que tu manques, toi, que tu compromettes ta réputation. C'est assez de moi, hélas ! C'est trop, déjà, qu'un de nous ait failli. Tu en souffres, je le vois bien. Ce n'est pas ma faute, pourtant.

Il l'embrassa et la consola.

— Es-tu folle, voyons, mon petit? Est-ce

que je te reproche quelque chose? Une femme, tu as le droit d'être malade. Tu n'es pas régisseur, toi.

Mais il avait beau dire, elle ne cessa de se tourmenter à l'idée qu'elle était inexacte et qu'on la *doublait*. Elle en avait des remords. Son mal empira. En six jours, elle fut au plus bas. Et, chaque soir, *Belle-Ame*, à qui l'on demandait affectueusement des nouvelles, était obligé de répondre, le regard morne, et comme s'il avait des remords, lui aussi :

— Ça ne va pas, mes enfants. Il ne faut pas nous en vouloir; mais ça ne va pas.

Après quoi il passait vite à un autre sujet de conversation, essayant de sourire pour ajouter :

— Heureusement que la pièce va, elle! Une belle salle, crédieu! Et ils n'ont pas l'air d'être en bois. De la vigousse, hein! Ce n'est pas le moment de jouer dans nos bottes.

Le septième jour, à six heures de l'après-midi, Francine se sentit à bout de forces et comprit qu'elle allait mourir. Le froid lui gagnait la jambe droite, semblait y grimper. Dans sa tête, embouée par l'épanchement séreux, la pensée se ralentissait déjà,

s'alourdissait, s'enlizait. Deux idées seulement se dégageaient encore assez nettes : le remords de sa maladie dont elle désirait le pardon, et la crainte que *Belle-Ame* manquât la représentation de tout à l'heure.

Sous l'empire de la première idée, elle demanda un prêtre. Mais aussitôt, pour s'excuser du retard qu'elle allait causer ainsi, elle murmura d'une voix suppliante :

— Ça ne sera pas long, va.

Puis, comme *Belle-Ame* blémissait, elle regretta de l'avoir épouvanté, tâcha de paraître sereine, et chercha quelque phrase rassurante à lui dire. Elle ne trouva que celle-ci, qu'elle soupira presque à lèvres closes :

— En scène pour le cinq !

Elle y mit une expression qui signifiait :

— Tu vois, tu n'as pas à t'inquiéter. Je plaisante. Ce n'est donc pas la mort qui vient.

Ce que *Belle-Ame* comprit et traduisit de la sorte :

— En effet, ce n'est pas la mort, sûrement, puisque Francine *le prend ainsi à la blague.*

Il ne pouvait, d'ailleurs, en aucune façon, croire que l'agonie fût si proche. Tantôt encore, il avait été tout réconforté par le

docteur, le médecin du théâtre, cette fois, en qui il avait pleine confiance.

— C'est stationnaire, avait dit le docteur. Il faut attendre. Un peu de patience! Bressant est resté comme ça très longtemps.

Et donc, pour *Belle-Ame*, en toute sincérité, le désir de Francine n'était qu'une fantaisie de malade. Les femmes, toujours un peu dévotes, au fond! Il n'y voyait pas d'inconvénient, lui; au contraire! Puis il se souvenait de drames où l'on dit ainsi qu'on va mourir, et où l'on parle ensuite longuement, longuement, en tirades coupées de rauques hoquets. Quel triomphe, après, pour l'héroïne qui revient, jusqu'au trou du souffleur, saluer la salle croulante sous les bravos! Et ces souvenirs aussi empêchaient le vieux régisseur de *voir* l'horrible réalité présente.

Il avait donné à la garde-malade l'ordre d'aller chercher le prêtre, et en attendant il répétait à Francine :

— Mais oui, mais oui, sois tranquille, tu te le passeras, ton caprice. La confession, les sacrements, tout ce que tu voudras, tout le diable et son train. Et j'y assisterai.

Il sourit à son tour en ajoutant :

— N'aie pas peur, mon chat, je te ferai tes effets.

Tout de même il ne pouvait s'empêcher de jeter des regards anxieux vers la pendule. Six heures vingt ! Et le prêtre n'était pas là. Et la représentation était à huit heures ! Non pas huit heures pour le quart, mais huit heures précises. Ah ! ce lambin de prêtre ! Encore un blésinard, celui-là !

Enfin, il arriva. C'était un vicaire tout jeune. Il se mit à remplir son office, avec quelle lenteur ! La confession seule fut brève, grâce à Francine qui se hâta, voyant que *Belle-Ame* s'impatientait. Mais le reste, comme c'était long !

Les prières n'en finissaient plus, et, si le texte n'eût pas été sacré, *Belle-Ame* ne se fût pas gêné pour émettre l'opinion que cela vous avait besoin d'un fameux coup de ciseaux.

N'osant penser ce blasphème, il se rattrapait du moins en daubant *in petto* sur le vicaire, qui, n'ayant pas encore le rapide débit bredouillant des vieux curés, récitait avec une insupportable minutie.

— Sans doute, songeait *Belle-Ame*, sans doute, il a une bonne articulation ; mais, il

n'y a pas à dire, il détaille trop, il fait un sort aux virgules.

A l'acte de contrition, entre les *mea culpa*, le vicaire gardait quelques secondes de silence. Le vieux régisseur s'indigna contre ces *temps froids*.

— Ça fait un *loup*, se dit-il. A quoi bon? On s'imagine que c'est un effet. Erreur ! On a l'air de *boire une goutte*. Avec ça, on se fait tout simplement *emboîter*.

Et il avait envie de rompre le silence en criant vivement :

— Enchaînons, mes enfants, enchaînons.

Cependant le temps s'écoulait et les prières duraient toujours. Le vicaire maintenant administrait l'extrême-onction; et c'est avec des gestes très lents qu'il purifiait sous les huiles saintes les différentes parties du corps qui avaient péché; et c'est d'une voix solennelle qu'il répétait à chaque fois la formule de purification. Cela ressemblait à ces tirades romantiques où un mouvement de phrase se reproduit plusieurs fois. Mais, au théâtre, on les dit en *crescendo*, en accélérant de plus en plus le rythme pour arriver au coup de tonnerre de la fin, tandis qu'ici le vicaire reprenait toujours du même parler monotone.

*Belle-Ame* ne put se tenir de murmurer entre ses dents :

— Déblayez, déblayez !

Comme le vicaire n'y faisait pas attention et entamait l'interminable oraison finale, *Belle-Ame* eut un geste nerveux et un coup d'œil colère, que Francine comprit et qui voulait dire :

— Quel raseur !

Elle y répondit par un regard implorant la pitié et la patience, encore un peu de patience. Le brave homme, pour lui être agréable, fit signe que oui, qu'il se contiendrait jusqu'au bout. Mais, quand même, il en voulait au prêtre, et hochait la tête en songeant :

— Pas possible ! C't'animal-là s'est fait mettre des *bèquets* à sa brochure. Ou bien c'est lui-même qui *s'ajoute du gras*.

Il était sept heures et quart quand tout fut terminé. *Belle-Ame* avait juste le temps d'être au théâtre, selon son habitude, un quart d'heure avant le lever du rideau. Il prit son chapeau d'une main hâtive.

— Va, va, murmura Francine, je me sens mieux. Ne te mets pas en retard.

Il l'embrassa en lui disant merci. Il ne

voyait pas que, cette phrase à peine prononcée, la malheureuse femme était entrée en agonie.

Le prêtre n'osait pas le lui déclarer. Troublé par le spectacle de cette cruauté inconsciente, il en perdait la tête, en devenait tout gauche, si bien que, en rangeant les objets sacrés dans sa petite valise, il laissa sur la cheminée le crucifix.

A ce moment *Belle-Ame* était sur le seuil. Il se retourna pour envoyer de la main un baiser à sa chère Francine, en lui disant :

— Eh bien ! tu es contente, hein? mon chat. A ce soir! A ce soir !

Apercevant alors le crucifix, il le désigna du doigt et, avant de se sauver, cria au prêtre ahuri :

— Pardon, monsieur l'abbé ! Je crois que vous oubliez un de vos accessoires.

# XX

# UN FOU

## XX

# UN FOU

---

— Oh! celui-là, fit le gardien, c'est un drôle de type. Il est rigolo comme tout, vous allez voir. Surtout pour quelqu'un qui se le paye une fois par hasard, en passant. Moi, à la longue, il finit par me raser un peu, vous concevez! Quoique, il faut bien le dire, n'y a pas d' sa faute, au pauv' bougre. Il fait tout ce qu'il peut pour ne pas faire toujours la même chose en faisant la même chose. C'est comme qui dirait ça, justement, qui constitue sa folie, un cas pommé, à ce qu'il paraît! Imaginez-vous qu'il passe son temps à réciter le *Pater noster* avec des intonations, des grimaces et des galipètes de toutes sortes, et chaque fois différentes. Tenez, en ce mo-

ment-ci, par exemple, où il est là, dans son coin, à marmotter et à gesticuler pour lui seul, savez-vous ce qu'il fourbance? Eh bien! il étudie. Oui, une nouvelle manière, encore une nouvelle, toujours une nouvelle. Du moins, à ce qu'il prétend! Et sitôt qu'il nous apercevra, il va nous servir ça tout chaud. Là, qu'est-ce que je vous disais? Ça y est. Il nous a vus. Attention! Nous allons écoper d'une tournée de *Pater*.

Le fou s'était levé et venait à nous, en effet, criant :

— Écoutez! Écoutez! C'est la dernière version, la plus imprévue, la plus complète, la définitive, la vraie, la seule!

— Ne vous épatez pas, ricana le gardien en me poussant du coude. La définitive! La vraie! La seule! Il dit ça toutes les fois.

Voyant que nous l'attendions, en posture de l'écouter, le fou s'était campé devant nous, souriant d'aise.

— Avant de commencer, fit-il, recueillons-nous un moment, je vous prie, messieurs, pour nous mettre en état de grâce artistique.

Sa voix était douce, onctueuse. Ses façons avaient quelque chose de sacerdotal. Il ne me

semblait pas du tout *rigolo*, comme avait dit le gardien. Bien loin de là! Il imposait.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, dans la force de l'âge, et dont ni le physique ni le moral ne paraissaient touchés. Aucun tic nerveux; aucun affaissement hémiplégique; aucune décoordination dans les mouvements! L'attitude était ferme, saine, normale, noble. Le visage ne dénotait pas plus l'agitation que l'hébétude. Seuls, les yeux brillaient d'une flamme un peu extraordinaire et inattendue, à la fois trop scintillante et trop fixe; mais, en somme, c'était l'éclat que peut donner une légère fièvre, allumée à l'illumination intérieure de quelque beau rêve. Et je trouvai stupide le gardien qui en cet instant me chuchotait à l'oreille :

— Il est dans ses jours de grands accès. Hein! ce regard!

Le fou avait-il entendu? Il ferma soudain ses paupières. Puis, un assez long moment, il demeura immobile, les pieds joints par les talons, les bras pendants contre les flancs, tout le corps *en résolution*, comme disent les médecins. Il avait l'air de dormir debout. En même temps, il devenait très pâle.

Sans rouvrir les yeux, sans bouger, dans

un mouvement presque imperceptible des lèvres, il murmura, toujours l'air endormi :

— On peut y aller. Levez la rampe! Frappez les trois coups!

Et lui-même frappa le sol du pied trois fois, solennellement; après quoi il releva, d'un coup brusque, ses paupières.

Il ne semblait plus nous voir. Son regard passait à travers nous et allait là-bas, plus loin, très loin, avec l'expression qu'on a quand on contemple une foule ou l'horizon.

Il ramena ses deux mains à plat contre sa poitrine, où il les appuya lentement, toutes larges ouvertes, comme si elles pouvaient à grand' peine contenir son cœur gonflé d'amour et débordant de tendresse; et c'est aussi avec un profond amour et une infinie tendresse qu'il articula, d'une voix basse, humble, brisée, caressante ensemble et dévotieuse :

« *Pater noster...* »

Sans transition, d'un sursaut, d'un élan qui faisait penser à un coup d'aile, cette voix soudain s'enleva en un accent de gloire, cependant que les bras dressés portaient en haut les mains qui, elles aussi, prenaient l'essor; et les mains et la voix brandissaient

et lançaient, ainsi que des palmes triomphales, ces mots :

« ... *Qui es in cœlis...* »

Un temps! Et, d'une lente génuflexion, le fou se prosterna. Ses yeux, tout à l'heure si rayonnants de tendre amour filial, puis réjouis au spectacle des cieux apparus, maintenant se ternissaient en un regard intérieur, en ce regard mort qui accompagne le long ronronnement des oraisons marmonnées sur un rosaire sans fin, tandis que le fou, presque aplati contre le sol, et priant, et abîmé dans sa prière, répétait d'une voix volubile et voilée, avec des intonations rabâcheuses de litanies :

« ... *Sanctificetur nomen tuum!...* »

Peu à peu, toujours litanisant, il se redressa; mais non pour se remettre debout. Il se courbait en arrière, cambrait les reins, à croire qu'il voulait faire un tour de force. Et ce fut, en effet, un tour de force qu'il exécuta. Sans, toutefois, évoquer l'idée d'un acrobate! Il ne cessait point d'être noble et sacerdotal en ses mouvements. Quand il eut terminé son évolution et se retrouva couché sur le dos, si le gardien avait envie de rire, moi j'admirais. Car le fou, les bras en croix, avait à présent

la face resplendissante d'extase, à la vision du règne magnifique et merveilleux dont il s'emplissait l'âme en le souhaitant :

« ... *Adveniat regnum tuum!...* »

Un temps encore, très long sans doute, mais qui me sembla court, tant la physionomie de l'extasié voulait dire de choses, nuancer son extase, analyser sa béatitude ! C'était tout un poème mimé, sinon en fait, du moins en intention.

« ... *Fiat voluntas tua...* »

D'un bond, le fou s'était mis sur pieds. Les sourcils froncés durement, le regard impérieux, le bras droit tendu par un geste autoritaire, à poing clos sauf l'index raide et signifiant un ordre auquel on ne résiste point, il incarnait la Toute-Puissance invinciblement dominatrice, et son doigt terrible me faisait l'effet de s'allonger en sceptre prêt à briser les fronts rebelles. Oui, tous les fronts rebelles, en quelque lieu qu'ils eussent l'audace de se révolter ! Car, d'un pas en avant, et ensuite d'un autre en arrière, avec son bras lancé cette fois comme une faulx il balaya tout l'espace, puis tout le sol, en tonitruant :

« *Sicut in cœlo et in terra !...* »

Je ne pus m'empêcher, croyant me parler en moi-même, de laisser échapper entre mes dents un :

— Sacré mâtin ! C'est superbe !

— Oh ! non, taisez-vous, interrompit le gardien. Si vous l'encouragez, ça sera le rasoir dans les grands prix. Vous ne pourrez plus vous en dépêtrer. Vous n'en avez pas assez comme ça?

Comment en aurais-je eu assez? J'admirais de plus en plus. Et, vraiment, il y avait de quoi. Changement à vue ! Le Tout-Puissant venait de se transformer en un gueux lamentable, ou plutôt en la Misère elle-même, pour demander l'aumône, pour implorer d'une voix famélique et mourante le douloureux :

« *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie...* »

Ah ! ce pain quotidien, qu'il mendiait aujourd'hui, comme on sentait qu'il ne l'avait pas eu hier, ni avant-hier non plus, ni depuis de longs, longs jours ! Avec quels sanglots, à la fois de supplication et de rage contenue, il le réclamait ! C'était le pauvre qui s'humilie, prêt à la menace, le pauvre auquel on est forcé de donner, par pitié et par peur.

Et non seulement ses inflexions tradui-

saient cela, mais toute sa physionomie, toute l'allure de son corps, tous les pores de sa peau soudainement recroquevillée en rides flasques, et le creux horrible de ses joues, et le tremblotement de sa tête renfoncée entre ses maigres épaules, et le rétréci de sa poitrine, et le voûté de son dos, et son ventre si vide rentré à lui toucher l'échine, et ses jambes flageolantes et flongeant sur les genoux entrechoqués, et son regard surtout, son affreux regard hanté par toutes les larves de la famine et de la haine, son regard dont l'éclair projetait comme une lame de couteau jusqu'à sa main tendue, grippée, et tout à l'heure serrée en un poing où allait flamboyer ce couteau d'assassin!

Ah! ce drame du meurt-de-faim, que la faim pousse au crime, jamais je ne l'avais vu représenté, évoqué, joué ainsi, avec un tel luxe d'expression, une si complète et si suggestive éloquence, et cela sur ces quelques mots de texte :

« ... *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie...* »

— Hein! fit le gardien en éclatant de rire, est-il d'un tonneau, celui-là! Quel type! Non, mais, est-il drôle!

— Je ne trouve pas, répondis-je.

Puis, très haut, au fou :

— Monsieur, vous êtes un grand artiste! Bravo!

Le fou parut se réveiller. Il se passa la main sur le front. Il battit des paupières. Comme avant de commencer, il devint de nouveau très pâle. Il dit, vivement, mais à voix basse, sifflante, en se posant le doigt sur la bouche :

— Vous comprenez, vous, à la bonne heure, vous comprenez. Je vais vous expliquer ma théorie, tout à l'heure, quand nous serons rentrés dans la coulisse. C'est très simple.

Et aussitôt, comme si nous y étions déjà, il me prit par le revers de mon veston, et ajouta, extrêmement vite :

— Voici. Le texte est traditionnel, sacré, immuable. Il faut s'en servir quand même. Il s'impose tel quel. Mais les variations de la voix, du geste, de la mimique, tout est là. Il faut chercher, trouver, innover, toujours, sans cesse. C'est ce que les prêtres ignorent. De là vient que la religion s'en va. La Messe est morte. Je la ressuscite. Encore une fois, le texte ne bouge pas. Il demeure traditionnel, sacré...

— Et patati, et patata, et tralala, et zut !

C'était cette brute de gardien qui interrompait et me disait encore, essayant de m'emmener :

— Il est sur son dada. Y en a pour la journée. N'y coupons pas. Bonsoir ! Je n'ai pas le temps de droguer ici, moi, monsieur. J'ai mon service qui me réclame. Venez, venez !

Le fou continuait à théoriser, sans prendre garde au gardien. Alors la brute, le prenant par les poignets :

— Ah ! je saurai bien te faire taire, toi, s'écria-t-il.

Et, en plein visage, à deux centimètres du nez, il lui lâcha un coup de sifflet.

Le fou tomba par terre, l'écume aux lèvres, les yeux convulsés, les membres tordus dans une attaque, en râlant :

— Oh ! les lâches ! les lâches ! Au rideau ! Plus vite ! Plus vite ! Par pitié ! Au rideau !

Et il s'évanouit.

Je voulus lui porter secours.

— Bah ! fit le gardien ! Laissez donc ! Il reviendra tout seul à lui. Une douche tantôt, et il n'y paraîtra plus. Venez, monsieur. Ah ! dame, ce n'est pas toujours, toujours rigolo, vous voyez, les fous.

Il m'entraînait. Je le suivis, stupidement docile, effaré, épouvanté, me demandant si je n'étais pas fou moi-même.

Et souvent encore je me le demande, quand je songe à ce malheureux. Car, en somme, faisons-nous donc autre chose que lui, nous, artistes quintessenciés et outranciers des derniers jours, qui cherchons des expressions nouvelles au vieux texte, désormais traditionnel, du drame humain?

## XXI

# BALLADE

POUR FINIR

ET POUR QUE CEUX QUI N'AIMENT PAS LES COMÉDIENS

NE M'EN VEUILLENT PAS

DE GLORIFIER LA

MISELOQUE

## XXI

# BALLADE

POUR FINIR

ET POUR QUE CEUX QUI N'AIMENT PAS LES COMÉDIENS

NE M'EN VEUILLENT PAS

DE GLORIFIER LA

MISELOQUE

---

*Ah ! ne pensez pas trop aux grands !*
*Ils semblent au bout d'une hampe*
*Porter en altiers conquérants*
*Au-dessus du monde qui rampe*
*L'etendard de leur propre estampe.*
*Soit ! Mais les falots, les follets,*
*Les gueux et vaincus de la rampe,*
*Comme je les aime aimez-les.*

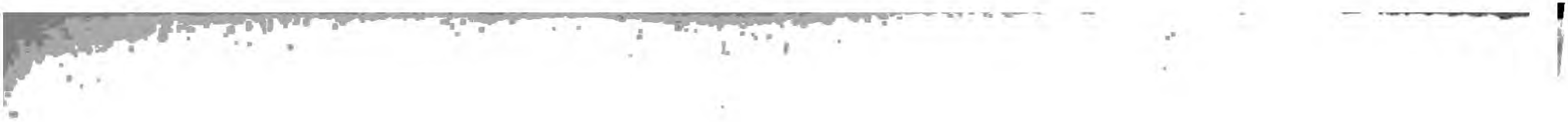
*Ceux-là, même les délirants*
*Qui s'en vont, un doigt sur la tempe,*
*En disant : « Seul je me comprends »,*
*Ceux-là dont l'œil en pyrilampe*
*D'espoir halluciné se trempe,*
*Ceux-là dont les maigres mollets*
*Et l'estomac ont tant la crampe,*
*Comme je les aime aimez-les.*

*Ceux-là sont de pauvres souffrants,*
*Brins de la mèche dans la lampe*
*Où l'art flambe en rais fulgurants.*
*Il en est aux mœurs d'hippocampe.*
*Il en est prononçant* exempe !
*Mais chacun se fait un palais*
*Du taudis où son orgueil campe.*
*Comme je les aime aimez-les.*

ENVOI

*Princes, seigneurs à la détrempe,*
*O les drôles de pistolets !*
*Mais quels vins de rêve ça lampe !*
*Comme je les aime !... Aimez-les !*

# TABLE DES MATIERES



# TABLE DES MATIÈRES


Dédicace..... 5

I. Ballade pour expliquer à ceux n'entendant pas l'argot ce que c'est que la Miseloque. 7

II. Penseur et diseuse..... 11

III. A la Saint-Rhéal..... 23

IV. La Pompe à vapeur..... 35

V. Des « Utilités »..... 53

VI. Migo-Miga..... 67

VII. Les Quatre R..... 81

VIII. Le Beau Derval..... 95

IX. Michard..... 107

X. Le Père Mioche..... 119

XI. L'Homme aux cent têtes..... 133

XII. Pauv' Bribri..... 145

XIII. Tit' maman..... 157

XIV. Le Contre-mi..... 169

XV. Mélo..... 181
XVI. Zina..... 193
XVII. Les Théories de Dorimond..... 207
XVIII. Biquotte et Gros-loup..... 221
XIX. Belle-Ame..... 235
XX. Un Fou..... 249
XXI. Ballade pour finir et pour que ceux qui n'aiment pas les comédiens ne m'en veuillent pas de glorifier la Miseloque. 263

75764107

10838. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

2.5 F

JEAN RICHEPIN

# LA MISELOQUE

— CHOSES ET GENS DE THÉATRE —

I/S 8014 P. 1

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1893